

Abbé C-A SOHIER

Les Signes

Au fil de l'évangile de Jean
Première partie : Jean 1-11

***Notes pour une retraite
ou un cercle biblique***

Table

Première partie

L'évangéliste	3
<i>Prélude</i>	
Chapitre 1 : Le Prologue poétique (1, 1-18)	5
Chapitre 2 : Le Prologue narratif (1, 19 - 2, 12)	16
<i>Le témoignage de Jean</i>	16
<i>A la suite de Jésus</i>	18
<i>Aux noces de Cana</i>	21
<i>Les signes</i>	
Chapitre 3 : Vivre dans la nouvelle Alliance (2, 13 - 4, 54)	25
<i>Le nouveau Temple</i>	25
<i>La nouvelle naissance (Nicodème)</i>	28
<i>Jean est venu à la lumière</i>	32
<i>La Samaritaine</i>	33
<i>La manifestation de la vie</i>	38
Chapitre 4 : Le sabbat du paralytique (5, 1- 47)	40
<i>Le signe</i>	40
<i>Le discours explicatif</i>	41
Chapitre 5 : Le signe du pain à profusion (6, 1 - 71)	44
<i>Le signe</i>	44
<i>La marche sur la mer</i>	45
<i>Le discours sur le pain de vie</i>	46
<i>La foi des disciples</i>	50
Chapitre 6 : La fête des Tentés (7, 1 – 10, 21)	52
<i>La montée à Jérusalem</i>	52
<i>Le premier discours</i>	52
<i>Le deuxième discours</i>	53
<i>La femme adultère</i>	55
<i>Controverses</i>	56
<i>La guérison de l'aveugle-né</i>	61
<i>Les images de la porte et du berger</i>	64
Chapitre 7 : La fête de la Dédicace (10, 22 – 11, 54)	67
<i>Menaces de mort</i>	67
<i>La réanimation de Lazare</i>	68
<i>La décision de faire mourir Jésus</i>	74

L'évangéliste

1. L'auteur

Des quatre évangiles, celui que j'ai toujours préféré est celui de Jean. Deux témoignages, celui d'un ancien et celui d'un contemporain, expriment bien, chacun à sa manière, l'esprit avec lequel il convient d'approcher cet écrit important.

André Chouraqui, le premier juif de l'histoire à avoir traduit le Nouveau Testament, dit ceci :

« C'est à partir d'une contemplation silencieuse qu'il faut lire, comprendre,
commenter et, éventuellement, traduire l'évangile de Jean. »
(Introduction à sa traduction de l'évangile de Jean)

La deuxième citation est d'Origène, un Père de l'Eglise du troisième siècle, qui reste un des premiers et des meilleurs commentateurs de Jean. Il définit le lecteur idéal de cet évangile par ces mots :

« Nul ne peut saisir le sens de l'évangile de Jean s'il ne s'est renversé sur la poitrine de Jésus
et n'a reçu de Jésus Marie pour mère. »

Voilà donc bien définie la manière d'entrer dans ce livre. C'est dans ces mêmes dispositions que je vous souhaite de vivre notre parcours.

La plus ancienne tradition chrétienne attribue ce texte à l'apôtre Jean, fils de Zébédée et frère de Jacques (Irénée de Lyon, Canon de Muratori, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, Polycrate d'Ephèse). Depuis, de multiples hypothèses, certaines très subtiles et d'autres romanesques ou hasardeuses, ont fleuri pour tenter d'expliquer la formation du quatrième évangile. Dans cette forêt de supputations, je me rallie, avec humour, à l'une d'entre elle, qui me semble à la fois souple et élégante. Il s'agit de celle de Mademoiselle Annie Jaubert, l'excellente exégète trop tôt disparue. Que dit-elle ? Jean, fils de Zébédée, est le disciple que Jésus aimait (Jean 13, 23). Il est possible qu'il ait appartenu à une des familles sacerdotales ou lévites, qui étaient établies dans toute la Palestine. Ces prêtres exerçaient en fait des métiers profanes (y compris celui de pêcheur), car les rares revenus du culte ne suffisaient pas à leur subsistance. Pour corroborer cette hypothèse, elle apporte une série d'arguments, que je signale en note, pour ne pas alourdir l'exposé.¹

L'apôtre Jean, de famille sacerdotale, selon le témoignage de Polycrate d'Ephèse (vers 190)², serait le témoin – source, la grande figure à l'origine du quatrième évangile. Un ensemble de

¹- la proximité avec Jean le Baptiste, lui-même originaire de famille sacerdotale (Luc 2,5-6) et interrogé par des « prêtres et des lévites » (Jean 1,15) ;

- le rapprochement avec le dualisme de Qumran (oppositions lumière / ténèbres ; Dieu / monde) , communauté sacerdotale ;

- la purification pascale supplémentaire du lavement des pieds, geste sacerdotal (Jean 13, 1-15) ;

- la sensibilité sacerdotale de plusieurs thèmes du quatrième évangile :

- Jésus est le Nouveau temple et l'évangile est scandé par une succession de fêtes liturgiques ;
- Jésus est le « Saint de Dieu » (6,69) et le « consacré » de Dieu (10,36) ;
- Jésus intercède pour ses disciples en se « consacrant » et en « les consacrant » (17, 17-19) ;
- Sa robe est sans couture (19, 23), autre allusion à la robe du grand prêtre ;

- le livre des Actes des apôtres signale la conversion de « nombreux prêtres » (Actes 6,7). Or ce livre est de Luc, toujours très proche de Jean dans ses sources ;

- « l'autre disciple » qui accompagne Simon-Pierre a des relations à l'intérieur du palais du grand prêtre (Jean 18, 15-16).

² « Jean, qui a reposé sur la poitrine du Seigneur, avait été prêtre et portait le 'petalon' » (= la lame d'or du grand prêtre). In Eusèbe de Césarée, HE V, 24, 3.

disciples de l'apôtre Jean (appelé « école johannique ») y aurait apporté remaniements et suppléments. Enfin, une dernière main à la composition de l'évangile tel que nous le connaissons aurait été apportée par un rédacteur final, soit à Ephèse (témoignage d'Irénée)³, soit à Antioche (témoignage d'Ephrem)⁴ ou encore dans ces deux villes pendant un laps de temps assez long. Suivant les auteurs, l'évangile est daté de 60, au plus tôt, à 100 au plus tard.

2. Le style

Jean semble avoir adopté une composition « symphonique », où un même thème revient plusieurs fois, avec des nuances et des approfondissements successifs en « spirale », un peu à la manière du poète français Charles Péguy. Ce procédé est tout à fait en harmonie avec le génie oriental. Son grec reproduit d'ailleurs les sémitismes de l'hébreu et de l'araméen.

L'univers religieux juif est jalonné de « signes » (otot) qui forment autant d'attestations de la volonté de Dieu. Ainsi en va-t-il avec l'évangile de Jean avec ses 7 signes (Cana, l'enfant malade, le paralyse depuis 38 ans, le pain multiplié aux 5.000 hommes, la marche sur les eaux, l'aveugle-né, Lazare). Mais il est un signe parfait, décisif donné par Jésus quand vient son *Heure*, c'est la résurrection du crucifié.

Son langage est symbolique, comme celui de la grande tradition biblique : l'eau vive, le feu, la lumière, le pain, le vent, le souffle, la nuit, le jour, le serpent de bronze, toutes ces grandes images – symboles qui expriment la vie et le salut offerts par la rencontre du Dieu vivant. Tout le texte du quatrième évangile est symbolique, ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas « réel ». Derrière ce qui est raconté (et qui souvent, lorsqu'on peut le vérifier par l'archéologie ou la critique textuelle, est plus précis que les trois autres évangiles), l'évangéliste renvoie à une réalité beaucoup plus profonde. Prenons un exemple. Le récit de l'expulsion des marchands du temple (2, 13-22), qu'il relate en accord avec les trois autres évangiles, débouche, chez Jean, dans la symbolique du Nouveau Temple qu'est Jésus lui-même. Jamais il ne choisit de raconter un fait par hasard. Il ne le rapporte que si cet événement a une signification spirituelle. Il fait toujours passer « *des choses terrestres aux choses célestes* » (entretien avec Nicodème 3, 12). Il en dégage à chaque fois la portée et la profondeur afin que le lecteur puisse s'ouvrir aujourd'hui à la vie éternelle.

Aux hommes assoiffés de vie et souvent confrontés à l'épreuve de la mort, le génie de Jean est de montrer que dans l'incarnation de la Parole de Dieu, du Verbe de vie, Dieu vient ouvrir toutes grandes les portes de la Terre des vivants. Jean fait de nous les contemporains de celui qui a franchi les portes de la mort et demeure à jamais vivant. « On peut justement penser, écrit encore André Chouraqui, que ni dans la Bible ni dans la littérature universelle, il n'existe de livre comparable au quatrième évangile ». Sans plus tarder, entrons dans ce texte, pris pour lui-même, sans trop le rapprocher des trois autres évangiles ni guère nous soucier de la genèse de sa composition. Contentons-nous d'en dégager quatre parties :

- *Prélude*
- *Les signes*
- *L'Heure*
- *Epilogue.*

Le premier volume de notre travail traite des deux premières et le second des deux suivantes.

³ « *Après les autres disciples, Jean, le disciple du Seigneur qui reposa sur sa poitrine, donna lui aussi sa version de l'évangile comme il séjournait à Ephèse* » (Adversus Haereses III, 1, 2). Lui même disciple de Polycarpe, un proche de Jean, Irénée est sans doute le continuateur jusqu'à l'aube du troisième siècle de l'école fondée par le quatrième évangéliste.

⁴ Diacre et poète d'Antioche.

Prélude

Chapitre 1 Le prologue poétique (Jean 1, 1-18)

I
¹Au commencement était la Parole
 et la Parole était vers Dieu,
 et la Parole était Dieu

²Elle était au commencement
 vers Dieu

³Tout fut par elle
 et sans elle rien ne fut
 de ce qui est advenu.

II
⁴En elle était vie,
 et la vie était la lumière des hommes
⁵et la lumière brille dans les ténèbres
 et les ténèbres ne l'ont pas atteinte.

III
⁶Fut un homme envoyé de Dieu.
 Son nom : Jean.

⁷Il vient pour un témoignage :
 pour témoigner de la lumière
 pour que tous croient à travers lui.

⁸Il n'était pas lui-même la lumière,
 mais pour témoigner de la lumière.

IV
⁹Elle était la lumière véritable,
 qui éclaire tout homme,
 en venant dans le monde.
¹⁰Dans le monde elle était
 et le monde fut par elle,
 et le monde ne l'a pas connue.
¹¹Elle est venue dans son domaine
 et les siens
 ne l'ont pas reçue.

VI
¹⁵Jean témoigne de lui,
 Il crie en disant :
 « C'est de lui que j'ai dit :
 lui qui derrière moi vient
 devant moi est venu,
 car avant moi il était » .

¹⁶Oui, de sa plénitude,
 nous avons tous reçu,
 et grâce sur grâce.
¹⁷Car la loi fut donnée par Moïse,
 la grâce et la vérité sont venues
 par Jésus Christ.
¹⁸Dieu, nul ne l'a vu, jamais.
 Un unique engendré, Dieu,
 lui qui est dans le sein du Père,
 lui, il l'a raconté.

V
¹⁴Et la Parole, le Logos, fut chair
 Et il a planté sa tente
 parmi nous.
 Et nous avons contemplé sa gloire,
 gloire qu'il tient du Père
 comme unique engendré
 plein de grâce et de vérité.

¹²Mais ceux qui l'ont reçue,
 à tous elle a donné capacité
 de devenir enfants de Dieu :
¹³eux qui croient en son nom,
 qui, non des sangs,
 non d'une volonté de chair,
 non d'un vouloir d'homme,
 mais de Dieu ont été engendrés.



L'hymne d'introduction est un sommet d'où se contemple tout le paysage du quatrième évangile. Il est comme l'ouverture musicale d'un opéra, qui énumère, les uns après les autres, tous les principaux thèmes du récit que l'on va découvrir. L'ouverture de la « Flûte enchantée » donne déjà le ton du dernier opéra de Mozart, avec ses moments de profondeur, d'initiation, de drôlerie... Tout est déjà en germe dès le seuil de ce chef d'œuvre musical. Ainsi, les 18 versets du prologue poétique de Jean sont bien plus qu'une préface qu'on pourrait aisément sauter pour aborder d'emblée le récit proprement dit. Ils sont comme une lumière qui va éclairer à tout moment la lecture du quatrième évangile.

Jean cherche à piquer la curiosité de son lecteur. Il le met en appétit pour entendre la suite. Les publicitaires s'entendent bien pour capter l'attention par des images ou des paroles qui font « tilt ». Des procédés semblables existaient dans l'Antiquité. Jean utilise des mots qui, inmanquablement, vont susciter l'intérêt du lecteur, juif ou païen, de la fin du premier siècle. Ces mots sont « lumière, ténèbres, Père, Unique Engendré (Fils unique) » et surtout « Parole – Logos ». Ce vocabulaire renvoie aux enseignements ésotériques, réservés à de petits cercles d'initiés et propagés par des mouvements qu'on appelait « gnose » ou « mystères ». Des mouvements de type gnostique (New Age) rencontrent à nouveau du succès à l'aube de notre XIXe siècle. Ici aussi, Jean peut apporter une réponse.

« D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Qui sommes-nous ? » Sur ces interrogations de toujours, que partagent l'homme antique avec l'homme moderne, le Prologue de saint Jean projette sa propre vision du sens de l'aventure humaine. En particulier par le mot « Λογος » « Parole, Verbe », l'évangéliste suscite un écho tant chez les païens de culture grecque que chez ses lecteurs juifs.⁵ Si les spéculations, tant juives que grecques, restaient très éloignées de ce qu'il voulait exprimer, Jean les considère sans doute comme autant de préparations à entendre l'évangile.

J'adopte la division en six strophes que propose le père X-L. Dufour⁶ pour ce poème, et je vais les commenter l'une après l'autre. Il y a une ligne descendante (versets 1 à 11), une jointure formée des versets 12 et 13 et une ligne ascendante (versets 14 à 18). Le prologue épouse le mouvement de l'admirable oracle d'Isaïe 55, 10-11 :

*«¹⁰De même que la pluie et la neige descendent des cieux
et n'y retournent pas sans avoir arrosé la terre,
sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer,
pour fournir la semence au semeur et le pain à manger,*

*¹¹ainsi en est-il de la parole qui sort de ma bouche
qui ne revient pas vers moi sans effet,
sans avoir accompli ce que j'ai voulu
et réalisé l'objet de sa mission. »*

⁵ Les philosophes stoïciens et le penseur d'origine juive Philon d'Alexandrie décrivaient un *Λογος*, une Parole tantôt comme une sorte d'âme du monde en assure l'ordre et la cohérence, tantôt comme une « idée » ou une « image » de Dieu servant de modèle pour créer l'homme. Dans le monde juif, les milieux rabbiniques considéraient la *Torah* (Loi de Dieu, essentiellement les 5 livres du Pentateuque) comme la Parole de Dieu ('*Memra*' en araméen ou '*Davar*' en hébreu) et sa présence ('*Shekinah*' en hébreu). Certains écrits rabbiniques lui donnaient un rôle presque créateur en en faisant une figure quasi personnifiée.

⁶ Voir la bibliographie.

a) La descente de la Parole dans le monde



Première strophe

¹Au commencement était la Parole (Λογος)
 et la Parole était vers Dieu,
 et la Parole était Dieu

²Elle était au commencement vers Dieu

³Tout fut par elle et sans elle rien ne fut de ce qui est advenu.

^{1a}*Au commencement était la Parole*

Depuis au moins cinquante mille ans⁷, l'homme est tourmenté par l'énigme de son existence. L'homme antique cherchait à capter la bienveillance des forces cosmiques par des offrandes offertes aux divinités jusqu'aux monstruosité des sacrifices humains. L'homme moderne, dans un monde désenchanté, où il n'y a, pour lui, ni bien ni mal, cherche à vivre le plus grand bonheur possible en tentant d'oublier sa condition de fils de la poussière des étoiles, perdu dans l'immensité de l'univers. « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », disait déjà Blaise Pascal (Pensées, 201). Notre contemporain souvent cherche à se distraire de la mort, retour à la matière inanimée pour les athées ou fusion dans un Grand Tout indistinctement esprit comme dans les néo-panthéismes de la nébuleuse New Age.

« *Au commencement était la Parole...* » Ces mots renvoient très clairement au premier verset de la Bible. Dès avant le monde, - le « Big Bang » de nos astrophysiciens -, la Parole, le Λογος, était déjà là. Elle **était** : l'imparfait indique très bien son existence avant le cosmos, sa « *préexistence* ». Elle est au commencement, de façon absolue. Elle n'est donc pas une créature comme les photons, les atomes, les galaxies, les fleurs, les libellules ou l'homme.

Voilà une fantastique nouvelle, une formidable espérance que nous donne Jean dès les premiers mots de son évangile. L'univers, -et donc l'homme tissé dans toutes ses fibres par la poussière des étoiles⁸ -, ne sort pas d'une force aveugle, d'une impulsion capricieuse ou d'un hasard imprévisible. Il est issu de la Parole créatrice de Dieu. Il naît d'une relation personnelle, d'un dialogue. Tout commence, comme le fait justement remarquer Eloi Leclerc⁹, par la Parole. Un petit d'homme, privé d'un milieu où l'on parle (par exemple dans le cas d'enfants « sauvages » adoptés par des animaux), n'accèdera pas au langage et restera enfermé dans l'autisme. Pour s'éveiller à une vie pleinement humaine, l'enfant mis au monde a besoin de la parole d'une maman, d'un papa. Au commencement, était une Parole unique, une Parole d'amour qui peut, seule, donner à l'être humain son visage, sa voix, son nom. Une parole aimante enfante l'homme à sa dignité d'être libre, d'être de dialogue. Le fin fond de la création n'est pas la matière, mais une Parole souveraine qui appelle tous les êtres à la vie.

^{1b}*et la Parole était vers Dieu et la Parole était Dieu*

Cette phrase lève le voile qui recouvrait le visage de Dieu dans l'Ancienne Alliance, en disant deux affirmations complémentaires :

⁷ Date de la plus ancienne sépulture d'homme de Neandertal, au mont Carmel en Israël. Le cadavre est enterré avec outils, fleurs et éléments de parure. La pratique témoigne d'une croyance en l'au-delà de la mort. Les animaux n'enterrent pas leurs semblables.

⁸ Consulter à ce propos les beaux livres d'astrophysiciens comme Hubert Reeves (« Patience dans l'azur », « Poussières d'étoiles ») ou Trinh Xuan Thuan (« Le chaos et l'harmonie »).

⁹ Voir bibliographie

« *La Parole était vers Dieu...* » Dieu n'est pas solitude bouclée sur elle-même. La Parole est auprès de lui, présente à ses côtés, comme la Sagesse du livre des Proverbes 8, 30 (« *J'étais auprès de lui, comme le maître d'œuvre...* ») ou au livre de la Sagesse 9,9a (« *Avec toi est la Sagesse, qui connaît tes œuvres et qui était présente quand tu faisais le monde...* »). Étroitement liée à Dieu, vivant dans son intimité même, est la Parole - Λογος, qui se distingue de Dieu. Pour qu'il y ait amour, relation, dialogue, il faut qu'il y ait différence.

Mais, ajoute l'évangéliste, « *la Parole était Dieu* ». Elle n'a pas été créée pas plus qu'elle n'est la première œuvre de Dieu avant le monde.¹⁰ Non, la Parole, le Λογος est le Dieu éternel.

Tout le mystère de la vie, en Dieu, tient dans la juxtaposition de ces deux phrases : « *et la Parole était vers Dieu, et la Parole était Dieu* ». Il n'y a qu'Un Seul Dieu, puisque la Parole est Dieu. Mais en Dieu, celui que le Prologue nommera au verset 14 « *le Père* » se distingue de sa Parole.

Cela me rappelle une conversation avec un de mes collègues lorsque que j'enseignais à l'Athénée de Stavelot. Il me rapportait avoir dit au professeur de religion islamique que chrétien et musulman professaient une même foi en un Dieu unique. Notre collègue commun lui avait rétorqué que les chrétiens en fait sont... polythéistes, puisqu'ils croient en trois dieux. Et mon professeur d'histoire lui avait répondu étonné : « *Mais non, la Trinité... c'est une façon de parler* ». En fait, ils avaient tort tous les deux !¹¹

²*Elle était au commencement
vers Dieu*

³*Tout fut par elle
et sans elle rien ne fut
de ce qui est advenu.*

Après nous avoir fait contempler Dieu dans sa Parole, et la Parole-Λογος auprès de Dieu, Jean nous tourne à nouveau vers la création. La Parole qui est toujours avec Dieu, est aussi tournée vers le monde. Elle est invitation, lancée à tout le cosmos, à venir « auprès » de Dieu, à entrer dans son intimité. Elle fait de l'univers un « vis-à-vis » de Dieu. Le commencement est loin d'être un point aveugle, une gigantesque explosion d'énergie. A l'origine est le mystère de Dieu créant, par sa Parole, tout être en dialogue avec lui. L'origine de tout, c'est Dieu, celui que Jean appellera bientôt le Père. La Parole, le Λογος est celui par qui tout est créé, force, matière, esprit et vie.

*« Par la Parole du Seigneur, les cieux ont été faits,
au souffle de sa bouche, toute leur armée ».*

(Psaume 33,6)

*« Il est l'image du Dieu invisible,
Premier-né de toute créature,
Car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses,
Dans les cieux et sur la terre,*

¹⁰ Comme semble le suggérer Proverbes 8,22 : « *le Seigneur m'a créée, prémices de son œuvre, avant ses œuvres les plus anciennes* ».

¹¹ Voir à ce propos les réflexions éclairantes du professeur Adolphe Geshé in « *Le cosmos* », page 156. « *D'abord, à l'opposé aussi bien d'un monothéisme fermé (premier extrême) que d'un polythéisme qui contredirait l'unicité de Dieu (autre extrême), nous avons ici une notion de Dieu extrêmement riche, puisqu'elle associe la rigueur de l'unité et la richesse du pluriel (...)* C'est en lui-même que Dieu va chercher la différence, l'altérité. La différence, l'altérité l'habite, est source, raison d'être de son unité. »

*Les visibles et les invisibles
Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances.
Tout a été créé par lui et pour lui.
Il est avant toutes choses et tout subsiste en lui. »
(Colossiens 1, 15-17)*

Et l'insistance, sous forme de répétition / opposition, - « *tout fut par elle et sans elle rien ne fut de ce qui est advenu* » -, montre bien l'importance absolue de la médiation du Λογος. Rien ne se fait sans lui. Rien, que ce soit la croissance de notre vie spirituelle, la mission de l'Eglise, la recherche d'une humanité plus solidaire, la paix profonde du cœur, rien ne se fait sans la Parole créatrice de Dieu. Tout, en elle, prend sens et consistance.

Deuxième strophe

***⁴En elle était vie,
et la vie était la lumière des hommes
⁵et la lumière brille dans les ténèbres
et les ténèbres ne l'ont pas atteinte.***

Quand nous entendons le mot vie, sans doute pensons-nous d'abord au foisonnement des êtres vivants sur la terre et dans les eaux (Genèse 1, 21). Mais la vie, pour Jean, c'est surtout la communion vivante entre Dieu et sa Parole - Λογος. La vie, c'est la relation d'amour de Dieu et du Verbe, qui est Dieu. Et pour les hommes, vivre c'est partager cette vie intérieure entre Dieu et sa Parole. La vie parfaite, comblée de bonheur, ne se trouve qu'en Dieu. Et cette vie est lumière.

*« Ta parole, une lampe pour mon pied,
une lumière pour mon sentier »
(Psaume 119, 105)*

*« Auprès de toi est la source de la vie,
dans ta lumière nous voyons la lumière »
(Psaume 36, 10)*

Jésus dira, plus loin dans l'évangile :

*« Je suis la lumière du monde, qui me suit ne marche pas dans les ténèbres,
mais il aura la lumière de la vie »
(Jean 8, 12)*

Cette vie qui est lumière « *brille dans les ténèbres* ». Dès le premier jour de la création, Dieu sépare lumière et ténèbres.

*« Dieu dit : 'Que la lumière soit'.
Et la lumière fut.
Dieu vit que la lumière était bonne,
et Dieu sépara la lumière et les ténèbres ».
(Genèse 1, 3-4)*

Là où nous, occidentaux, disons « néant », « rien », cet "*ex nihilo*" d'où le Créateur tire l'univers, la Bible parle de « *ténèbres* ». Quand Dieu crée, il agit sur du non-Dieu, du non-être, de la non-lumière, du néant. Les Ecritures hébraïques disent « *ténèbres* ». Dans le Prologue, la création apparaît comme un envahissement progressif de la lumière sur les ténèbres, qui ne parviennent pas à l'arrêter. Les ténèbres sont toujours là. Ce sont les puissances de mal et de mort. Mais elles n'arriveront pas à empêcher la lumière et la vie d'être les plus fortes.

Troisième strophe

⁶ *Fut un homme envoyé de Dieu.*

Son nom : Jean.

⁷ *Il vient pour un témoignage :*

pour témoigner de la lumière

pour que tous croient à travers lui.

⁸ *Il n'était pas lui-même la lumière,
mais pour témoigner de la lumière.*

Cette lumière, cette Parole, ce Λογος, - ne l'appelons pas « Jésus » avant que l'évangéliste n'en parle lui-même -, il revient à certains d'en proposer l'accueil chez les hommes. Ici, Jean Baptiste, dans cette première mention de son activité, résume et condense en sa personne tous ceux qui ont préparé les hommes à recevoir la révélation de Dieu par sa Parole « *pour que tous croient* ». Le « **tous** » désigne l'ensemble des hommes, sans frontières d'espace et de temps. Au cours de l'histoire humaine, Dieu ne laisse jamais manquer de témoins chargés de tourner les hommes vers la lumière qui, déjà, éclaire leurs ténèbres. On peut penser à ces grandes figures bibliques que sont Abraham, Moïse, les prophètes hébreux, mais aussi aux sages et aux priants de l'humanité d'avant le Christ (Socrate, Platon, le Bouddha,...) qui ne sont pas la lumière, mais témoignent d'elle. Ces sentinelles de l'humanité poursuivent leur mission tout au long de l'histoire : les pères Damien et Kolbe, comme le Mahatma Gandhi ou le Dalai Lama. Jean Baptiste et tous ceux, d'avant ou d'après le Christ, que sa figure englobe, est « *la lampe qui brûle et qui brille* » (Jean 5, 35) pour mener à la « *lumière véritable* ».

Quatrième strophe

⁹ *Elle était la lumière véritable,
qui éclaire tout homme,
en venant dans le monde.*

¹⁰ *Dans le monde elle était
et le monde fut par elle,
et le monde ne l'a pas connue.*

¹¹ *Elle est venue dans son domaine
et les siens
ne l'ont pas reçue.*

Nous arrivons à la charnière des deux parties du Prologue. Ici s'achève le mouvement de descente de la Parole vers les hommes. Bientôt, avec les versets 12 et 13, va commencer le retour de la Parole qui conduit tous les hommes vers Dieu.

La Parole - Λογος est la lumière véritable qui éclaire tout homme, chaque homme de tous les temps et de tous les continents. Tout au long des générations humaines, la Parole de Dieu vient à la rencontre de chaque homme.

« *Ce qu'on peut connaître de Dieu, dit saint Paul, est pour eux manifeste Dieu en effet le leur a manifesté. Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables; puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu gloire ou actions de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur cœur inintelligent s'est enténébré.* »

(Romains 1, 19-21)

Déjà le psaume 19 chantait le monde comme une parole de Dieu :

« *Les cieux racontent la gloire de Dieu,
et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce.* »

(Psaume 19,2)

Le monde entier devient le lieu de la rencontre de Dieu, car sa Parole, son *Λογος* illumine l'esprit de tout homme. Saint Justin disait au deuxième siècle que Socrate a partiellement connu le Christ, car « tous les principes justes que les philosophes et les législateurs ont découverts et exprimés, ils les doivent à ce qu'ils ont trouvé et contemplé partiellement le *Λογος*, la Parole »¹². Au XXe siècle, L'Eglise de Vatican II a retrouvé cette vision ouverte des « *pierres d'attente* » chez tous les peuples et dans toutes les cultures. La rencontre d'Assise en 1987 où le pape Jean-Paul II a convié les représentants de toutes les religions à venir prier ensemble pour la paix puise son inspiration profonde dans l'évangile de Jean où Jésus dit :

« *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos; celles-là aussi, il faut que je les mène; elles écouteront ma voix; et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur.* »

(Jean 10, 16)

Le quatrième évangile commente ainsi la réflexion du grand prêtre :

« *Mais l'un d'entre eux, Caïphe, étant grand prêtre cette année-là, leur dit : "Vous n'y entendez rien. Vous ne songez même pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière." Or cela, il ne le dit pas de lui-même; mais, étant grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus allait mourir pour la nation et non pas pour la nation seulement, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés.*»

(11, 49-51)

« *Mais le jour où apparurent la bonté de Dieu notre Sauveur et sa philanthropie (= son amour pour les hommes)...* » ajoute l'épître à Tite¹³, tandis que saint Ignace d'Antioche a ce mot superbe : « Il n'y a qu'un seul Dieu (...) manifesté par sa Parole sortie du silence ».¹⁴ Dieu, en prenant le risque de la parole, prend le risque de ne pas être suivi.¹⁵ L'homme a le droit de librement parler, interroger, se défendre et se refuser. Les versets 10 et 11 montrent le refus massif qu'apportent très souvent les hommes invités au banquet de la Sagesse :

¹² Justin, 2 Apologie 8,1.

¹³ Tite 3,4

¹⁴ Epître aux Magnésiens VIII, in « Prière du temps présent », office des lectures du lundi de la 16^e semaine du temps ordinaire.

¹⁵ Voir Adolphe Gesché in « Dieu », page 84 et ss.

« La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé ses sept colonnes, elle a abattu ses bêtes, préparé son vin, elle a aussi dressé sa table. Elle a dépêché ses servantes et proclamé sur les buttes, en haut de la cité : "Qui est simple? Qu'il passe par ici!" A l'homme insensé elle dit : "Venez, mangez de mon pain, buvez du vin que j'ai préparé! Quittez la niaiserie et vous vivrez, marchez droit dans la voie de l'intelligence." »

(Proverbes 9, 1-6)

a) La remontée du Fils Unique vers le Père



¹² **Mais ceux qui l'ont reçue,
à tous elle a donné capacité
de devenir enfants de Dieu :**

¹³ **eux qui croient en son nom,
qui, non des sangs,
non d'une volonté de chair,
non d'un vouloir d'homme,
mais de Dieu ont été engendrés.**

Mais ensuite, en contraste, les versets 12 et 13 montrent l'accueil de ceux qui croient. Malgré l'incrédulité générale, il est des êtres qui ont reçu la Parole – Sagesse, qui se dit dans la création autant que dans le secret des cœurs. Et ceux-là même qui accueillent la lumière véritable, reçoivent la capacité, le privilège, la dignité de devenir enfants de Dieu.

« Voyez quelle manifestation d'amour le Père nous a donnée
pour que nous soyons appelés enfants de Dieu.

Et nous le sommes!

Si le monde ne nous connaît pas, c'est qu'il ne l'a pas connu.

Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu,
et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté.

Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables,
parce que nous le verrons tel qu'il est. »

(1 Jean 3, 1-2)

Quelle merveille ! Avant même que la Parole ne prenne la figure humaine de Jésus de Nazareth, indépendamment de toute foi claire et explicite en Jésus Christ, ceux qui accueillent le Λογος à travers la contemplation de l'univers et la lumière d'une conscience droite, deviennent fils et filles de Dieu.

Et cet engendrement à la filiation divine se fait, non « par les sangs », - c'est-à-dire en vertu d'une appartenance raciale ¹⁶ - ; pas davantage « d'une volonté de chair », - c'est-à-dire par cet humble et profond désir de survivre à travers l'exercice de la sexualité et la procréation d'une descendance - ; ni encore « d'un vouloir d'homme » (ανηρ = mâle), - c'est-à-dire dans le désir orgueilleux, prométhéen, d'atteindre Dieu par soi-même.

« Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront
et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal. »

(Genèse 3, 5)

¹⁶ Voir Jean 8, 31-40

Dans la mesure où l'homme s'étonne, s'émerveille, s'attendrit et accueille la Parole de Dieu répandue dans le monde, le voici déjà qu'il se laisse naître à la vie divine. Le voici revêtu de dignité et grâce, et qui déjà, dans le Λογος, remonte vers Dieu. «Dieu engendre à tout moment son Fils en toi », s'écrie le poète mystique allemand Angelus Silesius.

Cinquième strophe

¹⁴ *Et la Parole, le Logos, fut chair
Et il a planté sa tente parmi nous.
Et nous avons contemplé sa gloire,
gloire qu'il tient du Père
comme unique engendré
plein de grâce et de vérité.*

Au verset 14 éclate un cri de joie, de bonheur et d'émerveillement. Celui qui reconnaît en Jésus, l'enfant de Bethléem, le charpentier de Nazareth, la Parole créatrice, le Λογος de Dieu, et qui le reçoit comme tel, celui-là voit s'ouvrir devant lui une brèche de lumière. Il respire à pleins poumons l'air de son pays natal. Il est fait pour la communion d'amour avec Dieu. « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu », clame opiniâtement saint Athanase.¹⁷

*« Alors la gloire du Seigneur se révélera et toute chair, d'un coup, la verra, car la bouche du Seigneur a parlé." Une voix dit : "Crie", et je dis : "Que crierai-je ?"
"Toute chair est de l'herbe et toute sa grâce est comme la fleur des champs.
L'herbe se dessèche, la fleur se fane, quand le souffle du Seigneur passe sur elles;
(oui, la multitude humaine, c'est de l'herbe).
L'herbe se dessèche, la fleur se fane,
mais la parole de notre Dieu subsiste à jamais." »
(Isaïe 40, 5-8)*

C'est cette Parole qui projette les mondes dans l'existence qui est devenue « chair », prenant la fragilité de la fleur des champs. La Parole s'est faite herbe.

Et « elle a planté sa tente parmi nous ». La racine du mot grec σκενω renvoie au mot σκηνη, qui signifie « tente ». Et sans doute que le choix de ce terme grec est délibéré, car en hébreu la racine des trois mêmes consonnes SKN (שכנ) évoque la « Shekinah », la présence de Dieu dans l'arche de l'alliance et dans le Temple de Jérusalem.

La Parole se fait présence. Sous le voile de sa chair humaine, Jésus habite en lui la présence et la gloire de Dieu. La Parole cachée en Dieu et qui ne se laissait entendre qu'à travers les splendeurs de la création et le meilleur de notre cœur profond, la voilà qui prend chair de notre chair, en Jésus. La vie invisible de Dieu devient eau vive, lumière du jour, souffle du vent, vin des noces, pain multiplié, vigne en fleurs, berger attentif, cœur transpercé d'où coulent l'eau et le sang. A travers les gestes et les paroles de Jésus, les premiers disciples ont reconnu la gloire du Λογος de Dieu, de sa Parole éternelle.

¹⁷ Avec tout le réalisme que cela comporte. Mgr Albert Prignon rapporte dans une interview au bulletin diocésain « Eglise de Liège » d'avril 1999 cette anecdote. Un ami musulman lui objecte : « Comment pouvez-vous respectueusement croire en Dieu Tout-Puissant tout en imaginant qu'il ait pu être un homme et – excusez le propos – faire pipi et caca comme nous ». L'abbé Prignon lui a répondu : « Eh bien, oui, c'est ça Dieu ! Tu le crois Tout-Puissant ? Eh bien je crois plus que toi en sa toute-puissance parce qu'elle va jusque là, jusqu'à être capable de s'abaisser, jusqu'à être comme nous ses créatures, et de l'avoir fait ! C'est ça Dieu ».

*« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu,
ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé,
ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... »*

(1 Jean 1.1)

Et voici d'ailleurs que l'évangéliste ne parle plus de Parole, de Λογος, mais de Fils unique, « l'unique engendré » (*Μονογενεος*), comme il ne dira bientôt plus seulement Dieu, mais « Père ». « *Et nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'il tient du Père comme unique engendré, comme Fils unique* ».

La révélation de Dieu se dit maintenant à travers la vie et les mots d'un homme parmi les autres. Le Fils éternel, l'Unique Engendré devient homme sans cesser d'être Dieu, préciseront plus tard les Pères de l'Eglise¹⁸. Par lui, ceux qui le reconnaissent comme Fils Unique du Père, entrent en communion avec le Père lui-même. « *Qui m'a vu a vu le Père* » (14, 9).

Sixième strophe

¹⁵ *Jean témoigne de lui,
Il crie en disant :
« C'est de lui que j'ai dit :
lui qui derrière moi vient
devant moi est venu,
car avant moi il était ».*

¹⁶ *Oui, de sa plénitude,
nous avons tous reçu,
et grâce sur grâce.*

¹⁷ *Car la loi fut donnée par Moïse,
la grâce et la vérité sont venues
par Jésus Christ.*

¹⁸ *Dieu, nul ne l'a vu, jamais.
Un unique engendré, Dieu,
lui qui est dans le sein du Père,
lui, il l'a raconté.*

¹⁵ « *C'est de lui que j'ai dit : lui qui derrière moi vient
devant moi est venu, car avant moi il était* ».

Avec le verset 15, nous découvrons une seconde mention de Jean Baptiste. Il est le témoin qui confirme devant tous que cet homme de Nazareth est celui qui précède de toute éternité. Il est **avant** tous les autres, puisqu'il est celui qui sort de Dieu même, l'Unique Fils du Père.

¹⁶ « *Oui, de sa plénitude, nous avons tous reçu, et grâce sur grâce.* »

Après le témoignage de Jean, vient celui de toute la communauté des disciples : « **nous tous** » avons part à la plénitude de grâce du Fils unique de Dieu. En lui, nous devenons fils, fille de Dieu. « L'homme est fait pour la joie divine d'exister, » commente Eloi Leclerc ; le Christ

¹⁸ Les « Pères de l'Eglise » sont de grands écrivains chrétiens de l'Antiquité, dont les écrits ont permis de préciser la pensée du christianisme.

« lui donne sa dimension d'éternité : il ouvre l'homme à sa plénitude en l'ouvrant à la plénitude de Dieu ».¹⁹

¹⁷ « *Car la loi fut donnée par Moïse,
la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.* »

La *Torah*, la Loi de Moïse était déjà la Parole de Dieu, « *lumière, salut, vérité, délices pour les fidèles* » (Psaume 119). Jésus approfondit et accomplit la Loi en faisant de nous les fils du Père, miséricordieusement graciés par lui et destinés à l'éternité, c'est-à-dire à l'union définitive avec lui.

¹⁸ « *Dieu, nul ne l'a vu, jamais. Un unique engendré, Dieu,
lui qui est dans le sein du Père, lui, il l'a raconté.* »

Au moment de clore son poème, Jean reprend ce qu'il avait évoqué dès les premiers mots en montrant « *la Parole vers, auprès de Dieu* ». Maintenant il nous fait contempler le Fils Unique « *dans le sein du Père* ». Et l'« *Unique Engendré* », lui, parle Dieu, le dévoile, le raconte. Nul n'a jamais vu Dieu, sinon « *de dos* ».

*« Quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher
et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé.
Puis j'écarterais ma main et tu verras mon dos;
mais ma face, on ne peut la voir. »*
(Exode 33, 22-23)

Le Siracide, au II^e siècle avant notre ère, pouvait bien s'écrier : « *qui donc l'a vu [Dieu] et pourrait le raconter* » (Siracide 43,31). Le Prologue conclut tranquillement que seul le Fils « *raconte le Père* », mais pas d'abord par son enseignement, mais par son être même : « **nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'il tient du Père comme Fils unique** ». Devenu chair, il nous raconte, lui, ce qu'il a vu auprès du Père : « *Je dis ce que j'ai vu chez mon Père* » (8, 38a). Lui seul, qui est constamment tourné vers le Père, sait qui est ce Père, c'est-à-dire :

*« Seigneur, Seigneur, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité; qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché mais ne laisse rien impuni et châtie les fautes des pères sur les enfants et les petits-enfants,
jusqu'à la troisième et la quatrième génération. »*
(Exode 34, 6-7)

Tel est le trajet de la Parole. Elle vient de Dieu et retourne à Dieu.

La Parole sortie de la bouche de Dieu ne retourne pas sans avoir réalisé sa mission. Là où les cœurs enténébrés étaient arides et desséchés, elle les a pénétrés, imbibés et transformés de son eau. Du désert, elle fait germer des fils pour le Père.

¹⁹ Voir ce beau livre qu'est « *Le maître du désir* », page 152 – 153.

Chapitre 2 Le prologue narratif (1, 19 –2, 12)

- (a) Le témoignage de Jean (1, 19-34)
- (b) A la suite de Jésus (1, 35-51)
- (c) Aux noces de Cana (2, 1-12)

a) Le témoignage de Jean (1, 19-34)

Une première journée correspond à la première mention (1, 6-8) du Baptiste dans le Prologue, où le témoin du Λογος affirme la présence de celui qui n'est pas encore connu. Une deuxième journée répond à la seconde note sur Jean dans le Prologue (1, 15), où le témoin de Jésus identifie en lui la Parole préexistante.

Premier jour : face aux autorités religieuses (1, 19-28)

Dés l'entrée en matière, se joue en affrontement. « *Les juifs* »²⁰, c'est-à-dire ici les autorités religieuses, envoient à Jean une délégation composée de prêtres, de lévites et²¹ de pharisiens. Ils veulent enquêter sur ce baptême de purification qui attire tant de monde. La purification est du ressort des prêtres. « *Qui es-tu ?* » - « *Moi, je ne suis pas le Messie.* »

En disant « moi », Jean sous-entend que si, lui, ne l'est pas, un autre doit l'être. Et, successivement, après celui de « Messie », il refuse les titres d'« Elie »²² et de « Prophète »²³. Ces trois personnages étaient attendus par les Esséniens, ces prêtres dissidents de Qumram. Mais alors qui est-il ?

- « *Moi ? Une voix !* »

Remarquons bien que Jean ne dit pas « je suis une voix criant dans le désert ». Dans le IV^e évangile, la formule **JE SUIS** est le plus souvent réservée à Jésus. C'est le nom divin révélé à Moïse au buisson ardent : « *Dieu dit à Moïse : "Je suis celui qui est." Et il dit : "Voici ce que tu diras aux Israélites : Je suis m'a envoyé vers vous."* » (Exode 3, 14)

Dans le Prologue, Jean n'était pas la lumière. Il n'est pas la « *Parole de Dieu* » qu'est Jésus, mais rien qu'une « *voix* ». Origène a ce mot splendide : « C'est par une voix (= Jean Baptiste) que la Parole est rendue présente ».²⁴

La liturgie catholique reconnaît ce rôle éminent du Précurseur en en faisant le seul, avec la Vierge et Jésus, dont la naissance et la mort soient fêtées. Les Orthodoxes, eux, le placent toujours, en vis à vis avec la Mère de Dieu, aux côtés du Christ en majesté. « *Une voix* » ; l'expression suffit au lecteur juif du temps pour saisir le renvoi implicite à Isaïe 40, 3-5 :

« *Une voix crie : "Dans le désert, frayez le chemin du Seigneur;
dans la steppe, aplanissez une route pour notre Dieu.* »

²⁰ Dans le IV^e évangile, ce terme désigne la portion de la population juive, particulièrement ses autorités religieuses, qui s'oppose à Jésus. Les juifs accueillants sont définis comme « Israélites ».

²¹ A partir du verset 24.

²² Voir Malachie 3, 23 : « Voici que je vais vous envoyer Elie le prophète, avant que n'arrive le Jour du Seigneur, grand et redoutable. Il ramènera le coeur des pères vers leurs fils et le coeur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne frapper le pays d'anathème. »

²³ Voir Deutéronome 18, 15.18 : « Le Seigneur ton Dieu suscitera pour toi, du milieu de toi, parmi tes frères, un prophète comme moi, que vous écouterez... Je leur susciterai, du milieu de leurs frères, un prophète semblable à toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. »

²⁴ Commentaire de l'évangile de Saint Jean, tome II, page 330.

*Que toute vallée soit comblée, toute montagne et toute colline abaissées,
que les lieux accidentés se changent en plaine et les escarpements en large vallée;
alors la gloire du Seigneur se révélera et toute chair, d'un coup, la verra,
car la bouche du Seigneur a parlé." »*

Oui, atteste Jean, le salut est proche. Il indique déjà le chemin qui conduit au messie. Et il le fait en proposant le baptême à Béthanie au-delà du Jourdain²⁵. Sa localisation est incertaine et il ne faut pas confondre avec la Béthanie proche de Jérusalem.

Par une plongée dans l'eau, il prépare les cœurs à accueillir le don mystérieux de Dieu, le Messie qui reste caché. Jean Baptiste, sans l'avoir encore identifié, porte, dans la nuit, la certitude de sa présence. Mais il ne sait pas du tout comment il va être. Il n'a pas décidé à l'avance comment le Messie se présenterait à lui. Admirable réserve des grands spirituels ! La petite Bernadette, à Lourdes, dira en parlant de la jeune fille blanche qu'elle voit à Massabielle : « Aquero » (« Ça » en patois lourdaï). Avec un sens surnaturel très sûr, elle se refuse à mettre la main sur elle.

Un serviteur du temple s'honorait d'être choisi pour enlever les sandales souillées du grand prêtre et lui passer des chaussures de cérémonie. Jean, lui, devant la grandeur de Celui qui vient, se sent indigne d'en dénouer ne serait-ce que la lanière.

Deuxième jour : Jean reconnaît le Messie (1, 29-34)

C'est le lendemain. Les enquêteurs ont disparu. Le Précurseur voit Jésus « venir à lui ». Jésus est celui qui vient, qui vient de Dieu.

« Voici le Seigneur Le Seigneur qui vient avec puissance, son bras assure son autorité; voici qu'il porte avec lui sa récompense, et son salaire devant lui. »
(Isaïe 40, 10)

Et dans ce cousin, un peu plus jeune que lui²⁶, voici qu'en un flash, il reconnaît le Messie. Il ne peut que dire : « *Voici l'agneau de Dieu* » et « *J'ai vu (...) comme une colombe* ». Le Précurseur parle de sa découverte par deux comparaisons animales, - l'agneau et la colombe -, deux images de non-violence et de douceur. Qui peut avoir peur d'une colombe ou d'un agneau ? Qui peut craindre Jésus ? Il est l'Innocent dont la sainteté purifie le monde. Il enlève « le péché du monde », qui consiste en l'ignorance de Dieu et de sa Parole. Il accomplit l'oracle d'Isaïe :

« On ne fera plus de mal ni de violence sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance du Seigneur, comme les eaux couvrent le fond de la mer. »
(Isaïe 11, 9)

Dans sa première lettre, Jean l'évangéliste pourra écrire :

« Or vous savez que celui-là s'est manifesté pour ôter les péchés et qu'il n'y a pas de péché en lui. »
(1Jean 3, 5).

²⁵ Ou Béthabara, d'après certains manuscrits.

²⁶ On peut penser qu'ils se connaissaient par leurs mères (voir Luc 1, 36) dans cette Palestine qui est un si petit pays, guère plus étendu que le Grand Duché de Luxembourg.

Jésus est l'agneau qui vient une fois pour toutes remplacer la multitude d'agneaux qui étaient, jour après jour, immolés au temple de Jérusalem, pour obtenir le pardon des péchés. Il est aussi « *l'Agneau vainqueur* » dont parle l'Apocalypse :

« Ils mèneront campagne contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, avec les siens : les appelés, les choisis, les fidèles. »
(Apocalypse 17, 14)

Il est encore le véritable agneau pascal qui libère de l'oppression du mal :

« Sachez que ce n'est par rien de corrompible, argent ou or, que vous avez été affranchis de la vaine conduite héritée de vos pères, mais par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ, discerné avant la fondation du monde et manifesté dans les derniers temps à cause de vous. »
(1Pierre 1, 18-20)

Puis le Baptiste pose une énigme, qui donne à penser : « *Derrière moi vient un homme qui est passé devant moi parce qu'avant moi il était.* » (v.30) La grandeur de Jésus, l'Innocent, a une origine que nul ne pouvait soupçonner. Le Baptiste devient capable d'entrevoir sa vie intime : Jésus demeure dans le Père pour y puiser sa vie, comme le Père demeure en lui pour le conduire en tout. Et si lui, le Baptiste, accomplit un rite d'eau en vue de la conversion, le vrai baptême est celui qui se fait dans l'Esprit et transforme l'être au plus profond. Oui, Jésus est le « *Fils de Dieu* », un des titres que la tradition juive attribuait au messie.²⁷

b) A la suite de Jésus (1, 35-51)

Les épisodes suivants sont eux aussi distribués en deux journées signalées par l'expression « *le lendemain.* »

Troisième jour : de Jean aux deux disciples (1, 35-39)

Le Baptiste pose sur regard sur Jésus qui passe. Ce regard, qui maintenant a pénétré quelque chose du mystère de son être, le Précurseur veut qu'il devienne maintenant celui de ses disciples. « *Voici l'Agneau de Dieu...* » Ce Messie que tout un peuple attend comme une terre brûlée attend la pluie, le captif la délivrance ou le malade sa guérison, voici que Jean le désigne. « *C'est lui, oui, c'est lui, l'Agneau de Dieu.* » Le Baptiseur est la « *Voix* », celle qui projette dans le moment présent la parole inspirée des anciens prophètes. A travers lui, c'est Dieu qui donne à son Fils ses premiers disciples.

« Voilà pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela ne lui est donné par le Père. »
(6, 65)

« J'ai manifesté ton nom aux hommes, que tu as tirés du monde pour me les donner. Ils étaient à toi et tu me les as donnés et ils ont gardé ta parole. »
(17, 6)

²⁷ Voir Psaume 2, 7 : « C'est moi qui ai sacré mon roi sur Sion, ma montagne sainte. J'énoncerai le décret du Seigneur. Il m'a dit : "Tu es **mon fils**, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. »

Aussitôt, André et l'autre disciple, sans doute Jean, fils de Zébédée²⁸, se mettent à la suite de Jésus. Le mot a ici son sens johannique, bien plus profond que celui de suivre simplement quelqu'un. Il s'agit ici de croire en Jésus, de devenir son disciple, son ami, son confident.

«*Que cherchez-vous ?* », demande Jésus en se retournant. Il les séduit par son attention. Il les rejoint dans ce qui est le plus intime en eux : leur soif de liberté et de bonheur. Et ce désir profond, il va l'élever et lui donner sa dimension d'infini.

«*Rabbi, où demeures-tu ?* » - «*Venez et voyez.* » Il les met en route, mais pour les conduire où ? Au désert, là où il n'y a rien à voir. Jésus n'a pas de logis. Son «chez lui» n'est pas une maison. Sa demeure, c'est l'intimité de son Père. Partout, dans les villes, les villages ou les endroits déserts, il est chez lui parce qu'à tout moment il demeure dans son Père. Être là où se trouve Jésus, c'est entrer en relation avec lui et, par lui, avec le Père. En cette «*dixième heure*»²⁹, commence à s'accomplir pour les disciples, qui «*demeurèrent auprès de lui ce jour-là.*», le rêve fou de l'humanité : habiter en Dieu.

*«Dans la maison de mon Père, il y a de nombreuses demeures; sinon, je vous l'aurais dit;
je vais vous préparer une place. Et quand je serai allé
et que je vous aurai préparé une place, à nouveau je viendrai et je vous prendrai près de moi,
afin que, là où je suis, vous aussi, vous soyez.»*

(14, 2-3)

*«Demeurez en moi, comme moi en vous. De même que le sarment ne peut de lui-même porter
du fruit s'il ne demeure pas sur la vigne,
ainsi vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi.»*

(15, 4)

Au terme de la route, le maître pourra leur dire :

*«Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître;
mais je vous appelle amis,
parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître.»*

(15, 15)

Quatrième jour : d'André à Kêphas (1, 40-42)

Et le récit se poursuit, vif et rapide, comme la flamme qui se propage de broussailles en fourrés. André va chercher son frère Simon. «Nous l'avons trouvé, celui que nous attendions et désirions, il est là, enfin, au milieu de nous. » Il l'emmène à Jésus. Et Jésus le « regarde en profondeur » (*εμβλεψας*) pour lui révéler sa mission : « Tu t'appelleras Kêphas, Rocher, Pierre. » C'est le début d'un long chemin au bout duquel Jésus pourra s'appuyer sur Pierre, parce que Pierre aura appris à ne s'appuyer en rien sur lui-même. Devenir « Rocher » pour Pierre sera ne plus faire, à la suite de Jésus, que la volonté du Père.

*«En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture, et tu
allais où tu voulais; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra
et te mènera où tu ne voudrais pas.»*

(21, 18)

²⁸ En accord avec beaucoup de commentateurs qui l'identifie aussi avec «*le disciple que Jésus aimait*». L'anonymat qu'a laissé l'évangéliste permet aussi à chacun de se reconnaître dans cet «*autre disciple*».

²⁹ Quatre heures du soir. Mais le chiffre dix, comme le fait remarquer saint Augustin (confirmé par la Bible et Philon d'Alexandrie) symbolise très vraisemblablement ici l'accomplissement.

Cinquième jour : de Philippe à Nathanaël (1, 45-51)

Philippe, à son tour, est appelé à marcher. « *Suis-moi* », dit Jésus. Et c'est fait. Remarquons comment chacune de ces vocations est différente. Jésus nous appelle, chacun, d'une manière unique. Le récit, de nouveau, avance rondement.

Philippe va trouver son ami Nathanaël qui habite Cana, tout près de Nazareth. Nathanaël est assis sous le figuier. Il s'est mis à l'ombre. Il réfléchit. « *Etre sous le figuier* », chez les rabbins désigne celui qui enseigne ou médite la Torah. Philippe l'interpelle, comme André avec Simon : « *Nous l'avons trouvé.* » Qui ? En une formule contrastée, Philippe réunit deux attributs de Jésus. « *Celui dont a écrit Moïse dans la Loi et aussi les prophètes* », - c'est-à-dire le Messie annoncé par l'Écriture tout entière -, et celui qui est « *Jésus, fils de Joseph, de Nazareth.* » Spontanément, Nathanaël sourit sur les gens de Nazareth, le village voisin, un peu comme les Malmédiens plaisaient sur les Stavelotains, et réciproquement. Mais il ne reste pas sur sa première impression. La tradition juive disait qu'on ignorerait d'où viendrait le Messie.³⁰ Nathanaël, pourtant, se lève, pour aller voir et juger sur pièce.

Jésus l'aperçoit. Il le regarde jusqu'au fond de lui-même, comme il avait sondé Simon. Il l'accueille et lui montre combien il a du prix à ses yeux. Il apprécie d'emblée la vérité et la simplicité de cet homme. Il n'a pas caché sa première réaction de scepticisme à l'égard d'un habitant de Nazareth. Mais son amour et son respect des Écritures sont plus forts que sa méfiance. Il vient à Jésus, sans ruser, à la différence de son ancêtre Jacob qui avait volé la bénédiction destinée à son frère.

«Ton frère est venu par ruse et a pris ta bénédiction. »

Esau reprit : "Est-ce parce qu'il s'appelle Jacob qu'il m'a supplanté ces deux fois ? Il avait pris mon droit d'aînesse et voilà maintenant qu'il a pris ma bénédiction!" »

(Genèse 27, 35-36)

Nathanaël est cet Israélite droit et sincère qui ne prend pas prétexte de sa connaissance des Écritures pour se dispenser de venir au fils de Joseph. Il est cet homme sans artifice, prêt à se laisser rebâtir par la grâce. Nathanaël s'étonne de l'appréciation portée sur lui : « *D'où me connais-tu ?* » Jésus lui donne en réponse une parole énigmatique : « *Quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.* » Dans le Judaïsme de l'époque, le figuier désigne l'étude de la Torah. En scrutant d'un cœur pur les Écritures, Nathanaël s'est préparé à rencontrer Jésus, la Parole faite chair. Alors, il se laisse convaincre. Il se laisse toucher par ce regard qui connaît le secret des cœurs. En Jésus, il reconnaît le Messie.

« *Tu verras de plus grandes choses que cela* », lui promet Jésus. Et il ajoute pour tous ses nouveaux disciples : « *Amen, amen, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.* » La communication entre le ciel et la terre est maintenant établie de manière totalement irréversible. Jésus évoque le rêve de Jacob à Béthel, quand il fuyait la colère de son frère Esau.

«Il eut un songe : Voilà qu'une échelle était dressée sur la terre et que son sommet atteignait le ciel, et des anges de Dieu y montaient et descendaient ! Voilà que Le Seigneur se tenait devant lui et dit : "Je suis Le Seigneur, le Dieu d'Abraham ton ancêtre et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je la donne à toi et à ta descendance. Ta descendance deviendra nombreuse comme la poussière du sol, tu déborderas à l'occident et à l'orient, au septentrion et au midi, et tous les clans de la terre se béniront par toi et par ta descendance. Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras et te ramènerai en ce pays, car je ne t'abandonnerai

³⁰ 7, 27 : « *Mais lui, nous savons d'où il est, tandis que le Christ, à sa venue, personne ne saura d'où il est.* »

pas tant que je n'aie accompli ce que je t'ai promis." Jacob s'éveilla de son sommeil et dit : "En vérité, Le Seigneur est en ce lieu et je ne le savais pas!" Il eut peur et dit : "Que ce lieu est redoutable! Ce n'est rien de moins qu'une maison de Dieu et la porte du ciel!" Levé de bon matin, il prit la pierre qui lui avait servi de chevet, il la dressa comme une stèle et répandit de l'huile sur son sommet. A ce lieu, il donna le nom de Béthel... »

(Genèse 28, 12-19)

Ce que Jacob n'avait fait qu'entrevoir en songe, le rêve le plus fou des hommes qui est d'entrer dans la maison de Dieu pour vivre en famille avec lui, voilà que c'est réalisé. Nathanaël et les disciples verront le ciel ouvert par Jésus, la véritable échelle qui conduit à Dieu.

Et les « anges », les messagers de Dieu, qui vont entre ciel et terre, sont aussi comme autant d'échelons qui mènent à la rencontre de Dieu. Ainsi Philippe, pour Nathanaël, est un ange de Dieu. Entre moi qui écoute et qui commente et Jésus, il y a Jean l'évangéliste qui écrit. Il est un ange de Dieu. Sachons avoir assez de finesse spirituelle pour découvrir comment, de manière tellement simple et quotidienne, les anges, les messagers de Dieu viennent nous visiter par nos frères ou nos sœurs.

Les cinq premiers disciples ont amorcé avec simplicité et droiture leur chemin. Et ils ont trouvé Jésus. Ils peuvent se mettre en route et aller à Cana. Ils y verront les cieux ouverts.

c) Aux noces de Cana, le septième jour (2, 1-12)

Au départ de ce récit, nous avons un fait très humain et très ordinaire : le festin d'une noce villageoise. Dans ce petit pays pauvre qu'était la Palestine, les occasions de réjouissance étaient rares. Le banquet de mariage en fournissait une. La fête durait une semaine entière et on y buvait du vin. Comme tout repas juif est en même temps un acte religieux, on entrecoupait les plats de moments de prière et de rites d'ablution. Or, ici, peut-être parce que les convives étaient plus nombreux que prévu ou que les familles des nouveaux mariés étaient d'origine modeste, la fête faillit tourner court. On allait manquer de vin. Faisant remplir d'eau les jarres de pierre prévues pour les lavages prescrits, Jésus ordonna aux gens de la noce d'aller y puiser. Mais l'eau était devenue un excellent cru. On ne peut certes pas refuser à Jésus la possibilité de poser ce signe extraordinaire, alors que certains saints contemporains (je songe à Don Bosco ou au curé d'Ars) en ont réalisé de semblables. Mais, manifestement, ce n'est pas ce point qui intéresse l'évangéliste. Il transfigure un souvenir authentique pour en développer toute la portée symbolique et spirituelle. Suivons-le donc, pas à pas.

« *Le troisième jour* », nous dit saint Jean, c'est-à-dire après que ce soient écoulés deux jours depuis la rencontre avec Philippe et Nathanaël. Nous sommes donc au septième jour, le dernier de la première semaine qui avait commencé avec l'interrogatoire de Jean Baptiste. Le chiffre 7 a une portée symbolique. Le IV^e évangile débute par l'expression « *Au commencement*. » La même formule ouvre aussi le premier récit de la création en sept jours, dans le livre de la Genèse. La Parole de Dieu faite chair accomplit maintenant l'œuvre de la nouvelle création, qui a pour point d'orgue le septième jour, qui est celui de la Résurrection du Messie. Le chiffre 3 d'ailleurs n'est autre qu'une allusion au « *signe* » par excellence, qui authentifie la mission de Jésus, celui du Ressuscité créant en lui le monde nouveau où l'homme et la femme sont introduits au cœur de la vie divine. Ainsi se réalise l'oracle du prophète :

« Venez, retournons vers Le Seigneur. Il a déchiré, il nous guérira; il a frappé, il pansera nos plaies; après deux jours il nous fera revivre, le troisième jour il nous relèvera et nous vivrons en sa présence. »

(Osée 6, 1-2)

« *Les noces* » : le mot est répété au début du récit. (Versets 1 et 2) C'est un clin d'œil de l'évangéliste. Dans le Premier Testament, la fête humaine qui dit l'amour d'un homme et d'une femme, est devenue l'image la plus forte pour parler de l'amour de Dieu avec son peuple.

«Il adviendra en ce jour-là - oracle du Seigneur - que tu m'appelleras "Mon mari", et tu ne m'appelleras plus "Mon Baal." J'écarterai de sa bouche les noms des Baals, et ils ne seront plus mentionnés par leur nom. Je conclurai pour eux une alliance, en ce jour-là, avec les bêtes des champs, avec les oiseaux du ciel et les reptiles du sol; l'arc, l'épée, la guerre, je les briserai et les bannirai du pays, et eux, je les ferai reposer en sécurité. Je te fiancerai à moi pour toujours; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras le Seigneur. »

(Osée 2, 18-22)

«Alors je passai près de toi et je te vis. C'était ton temps, le temps des amours. J'étendis sur toi le pan de mon manteau et je couvris ta nudité; je m'engageai par serment, je fis un pacte avec toi - oracle du Seigneur - et tu fus à moi. »

(Ezéchiel 16, 8)

«Tu seras une couronne de splendeur dans la main du Seigneur, un turban royal dans la main de ton Dieu. On ne te dira plus : "Délaissée" et de ta terre on ne dira plus : "Désolation."

Mais on t'appellera : "Mon plaisir est en elle" et ta terre : "Epousée."

Car le Seigneur trouvera en toi son plaisir, et ta terre sera épousée.

Comme un jeune homme épouse une vierge, ton bâtisseur t'épousera.

Et c'est la joie de l'époux pour l'épouse que ton Dieu éprouvera pour toi. »

(Isaïe 62, 3-5)

*«Tu me fais perdre le sens,
ma sœur, ô fiancée,
tu me fais perdre le sens
par un seul de tes regards,
par un anneau de ton collier!
Que ton amour a de charmes,
ma sœur, ô fiancée.
Que ton amour est délicieux,
plus que le vin!
Et l'arôme de tes parfums,
plus que tous les baumes!
Tes lèvres, ô fiancée,
distillent le miel vierge.
Le miel et le lait
sont sous ta langue;
et le parfum de tes vêtements
est comme le parfum du Liban.»*

(Cantique des Cantiques 4, 9-11)

« *Le vin* » des noces, disent les prophètes, coulera à flots lors des épousailles de Dieu et de son peuple, et par son peuple, avec toute l'humanité, à la fin des temps.

«Je rétablirai mon peuple Israël; ils rebâtiront les villes dévastées et les habiteront, ils planteront des vignes et en boiront le vin, ils cultiveront des jardins et en mangeront les fruits.

*Je les planterai sur leur terre et ils ne seront plus arrachés
de dessus la terre que je leur ai donnée, dit le Seigneur ton Dieu. »*
(Amos 9, 14-15)

*«Le Seigneur tout-puissant prépare pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de
viandes grasses, un festin de bons vins, de viandes moelleuses, de vins décantés. »*
(Isaïe 25, 6)

Comme ce parcours biblique approfondit déjà considérablement la signification de ces humbles noces de Cana ! C'est de tout homme qu'il s'agit. Dès le début de ce récit, c'est lui qui est appelé à être épousé et consacré par le feu de l'amour divin.

Et, comme elle le sera au pied de la croix quand «l'Heure de son fils» sera consommée, « la mère de Jésus » est là. La liturgie orientale prête à Marie, sur le chemin de la croix, cette exclamation : « O mon fils, vas-tu encore à des noces de Cana, pour y changer l'eau en vin ? » Ce qui commence à Cana arrivera à son terme au calvaire : la naissance de l'Eglise, la surabondance de l'Esprit, les épousailles définitives de Dieu avec l'humanité sauvée. « Heureux les gens invités au festin de noce de l'Agneau », chantera l'Apocalypse.³¹

Marie donc est présente. Elle compatit à ce que vivent les gens. Elle met son fils au courant de la situation embarrassante de leur hôte : « Voilà, catastrophe, ils n'ont pas de vin. »

« *Qu'y a-t-il entre moi et toi ?* » La formule hébraïque sous-jacente, – *ma li walak* –, souvent attestée dans la Bible, indique toujours une mise à distance. « Qu'y –t-il de commun entre toi et moi ? Nous ne nous plaçons pas sur le même plan : toi, tu juges humainement, avec des craintes humaines. Moi je juge au plan de ma mission, qui est d'apporter le vin des Noces éternelles, le vin de l'Alliance. » En d'autres mots, « ton souci est-il le mien ? »

Puis Jésus ajoute « *Femme* », comme il le fera sur la croix (19, 26), là où on attendrait plutôt le mot *imma* (= maman), le pendant de *abba* (= papa). Ce terme n'a rien de péjoratif et Jésus l'emploie pour d'autres femmes, même amies. S'il le fait, c'est pour prendre du recul avec sa mère charnelle, avec les liens simplement familiaux. Il fait accéder sa mère à la foi confiante du disciple.

« *Femme, mon heure n'est-elle pas venue ?* » Ce qui intéresse le quatrième évangéliste, ce n'est pas Marie de Nazareth, mais la « *mère de Jésus* »³², la femme en qui la Parole éternelle du Père a pris chair de notre chair. Celle qui est au commencement de l'entrée dans l'humanité du Fils Unique, se trouve intimement associée à ce nouveau commencement qu'est la première manifestation de Jésus au monde. Tout se passe, font remarquer Françoise Dolto³³ et le père Eloi Leclerc³⁴, comme si la mère de Jésus n'avait mis pleinement son fils au monde que ce jour là. Marie parle par bienveillance : le vin manquant, la joie ne va-t-elle pas manquer à son tour ? Mais, « *sans le savoir, d'une façon très naturelle, elle est surnaturelle* ». ³⁵ Elle est là, qui suscite par son intervention, le début de la communication que Dieu fait de sa propre vie en son Fils, venu en notre chair. Il est remarquable aussi de souligner qu'en tout l'évangile de Jean nous n'entendons que deux paroles de Marie, et toutes deux à Cana. La première est pour son fils : « *Ils n'ont plus de vin* ». La deuxième est dite à tous les hommes : « *Quoiqu'il dise, faites-le* ». C'est l'unique testament qu'elle nous laisse...

Dans l'obscurité de la foi, car elle n'a pas pu ne pas sentir la distance établie par Jésus, Marie est la première disciple. Modèle de l'Eglise confiante, elle dit aux servants : « *Quoi qu'il vous*

³¹ Apocalypse 19, 9

³² Marie est désigné à deux endroits de l'évangile de Jean par ce titre de « *mère de Jésus* » : trois fois à Cana et cinq fois au pied de la croix, au chapitre 19.

³³ L'évangile au risque de la psychanalyse; voir bibliographie.

³⁴ Le Maître du désir; voir bibliographie.

³⁵ L'évangile au risque de la psychanalyse, page 59.

dise, faites-le. » L'expression se retrouve littéralement dans la bouche de Pharaon, qui dit aux Egyptiens venus réclamer de la nourriture : «*Allez à Joseph et quoi qu'il vous dise, faites-le.*»³⁶ Marie découvre en son fils le véritable Joseph qui vient assouvir la faim et la soif profonde du cœur humain. «*Pharaon dit à ses officiers : "Trouverons-nous un homme comme celui-ci, en qui soit l'esprit de Dieu?"*»³⁷ Le vin de Cana préfigure «*l'Heure*» où Jésus remettra l'esprit,³⁸ «*l'Heure*» de la grande alliance qui se réalisera dans le sang versé, dans la vie donnée sans mesure, à l'image de ces 600 litres de vin capiteux et pétillant.

Ainsi l'humble sympathie humaine de Marie est-elle prise en compte bien au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Le signe de l'eau changée en vin nous fait passer d'un simple mariage villageois à la grande transfiguration de toute la création que Dieu vient accomplir en Jésus. Ici, s'amorce la naissance de l'homme à la vie divine, ce que saint Jean de la Croix exprime en disant que l'homme est appelé à devenir «*Dios por participacion*», Dieu par participation.³⁹

Tout se retrouve métamorphosé dans ce signe : la création représentée par l'eau, source de toute vie sur terre ; l'alliance d'Israël symbolisée par les six⁴⁰ jarres servant aux ablutions ; le vin nouveau de l'Esprit. Tout est repris, embelli, illuminé, mené à son achèvement.

Les invités de cette fête galiléenne n'y ont rien vu... sans doute étaient-ils trop éméchés pour cela ! Mais Marie, les servants fidèles qui ont rempli les jarres jusqu'à ras bord et les disciples qui «*crurent en lui*», forment le nouvel Israël, l'Eglise, cette portion de l'humanité qui, dans la foi, accepte de se laisser épouser par son Créateur.

«*Vous verrez les cieux ouverts*», avait annoncé Jésus à Nathanaël. A Cana de Galilée, dans le premier des signes de Jésus, les disciples ont vu s'annoncer la gloire de Dieu. Elle éclatera dans le septième signe, celui du retour à la vie de Lazare, qui préfigure lui-même *l'Heure* de la croix et de la résurrection du Bien Aimé. Le Messie a regroupé sa communauté. L'eau de la création, les jarres de pierre ont reçu le vin généreux des épousailles définitives que Dieu offre gracieusement à ceux des hommes qui s'abandonnent à lui, dans la confiance.

³⁶ Genèse 41, 55

³⁷ Genèse 41, 38

³⁸ Jean 19, 30

³⁹ Cantique Spirituel B, strophe 39, verset 6, page 1427 des Œuvres complètes de Jean de la croix, au Cerf.

⁴⁰ Six (7 moins 1) est le symbole de l'inachèvement.

Les signes

Chapitre 3 Vivre dans la nouvelle Alliance (2, 13 – 4, 54)

- a) Le Nouveau Temple (2, 13-25)
- b) La nouvelle naissance (3, 1-21)
- c) Jean est venu à la lumière (3, 22-36)
- d) La Samaritaine (4, 1-42)
- e) La manifestation de la vie (4, 43-54)

a) Le Nouveau Temple (2, 13-25)

Le prologue narratif s'est achevé sur la formation d'une petite communauté de disciples autour de Jésus. En guise de transition, l'évangile rapporte la descente de Jésus, de sa mère, des disciples et de ses frères⁴¹ des basses collines de Galilée jusqu'à Capharnaüm, au bord du lac. Ensuite, Jésus monte à Jérusalem avec ses disciples pour y célébrer la Pâque. Il entre au Temple et va le purifier, au début de sa vie publique⁴². L'exercice du culte y nécessitait la vente aux pèlerins d'animaux pour les sacrifices et de bureaux de change pour échanger les pièces païennes à l'effigie des empereurs romains divinisés contre la monnaie ayant cours dans l'enceinte du Temple.⁴³

Faisant de cordes un fouet, Jésus chasse les bestiaux de la cour du temple, signe que les sacrifices anciens sont périmés du fait même de sa présence, renverse les tables des changeurs, mais se contente de dire à ces gagne-petit que sont les marchands de colombe : « ôtez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic ». Le geste évoque la finale du livre de Zacharie :

« Toute marmite, à Jérusalem et en Juda, sera consacrée au Seigneur tout-puissant, tous ceux qui offrent un sacrifice viendront en prendre et cuisineront dedans, et il n'y aura plus de marchand dans la maison du Seigneur tout-puissant, en ce jour-là. »
(Zacharie 14, 21)

Le temple est la maison de Dieu en Israël : rien ne peut en altérer la sainteté. Une maison de prière ne peut être un commerce, une salle de concert ou un musée. Jésus s'inscrit ainsi dans le droit fil des prophètes, ses devanciers :

« Je vais traiter ce Temple qui porte mon nom, et dans lequel vous placez votre confiance, ce lieu que j'ai donné à vous et à vos pères, comme j'ai traité Silo. »
(Jérémie 7, 14)

« Voici que je vais envoyer mon messenger, pour qu'il fraye un chemin devant moi. Et soudain il entrera dans son sanctuaire, le Seigneur que vous cherchez; et l'Ange de l'alliance que vous

⁴¹ La Bible nomme ainsi tant les frères de sang que les proches parents : voir, par exemple Genèse 13,8 ou Genèse 14, 16.

⁴² Contrairement aux Synoptiques qui situe ce fait avant la Passion : il est l'Agneau de Dieu qui vient purifier le Temple. (Ml 3, 1-3) Le temple faisait la fierté du peuple élu et Jésus manifeste à son égard le plus grand respect.

⁴³ Il existait un marché de bétail sur les pentes du mont des oliviers (donc en dehors des limites du Temple), mais, pour lui faire concurrence, Caïphe, le gendre et successeur du Grand Prêtre Anne qui était notoirement corrompu, avait établi un « bazar » sur la vaste esplanade du Temple.

désirez, le voici qui vient! dit le Seigneur tout-puissant. Qui soutiendra le jour de son arrivée? Qui restera droit quand il apparaîtra? Car il est comme le feu du fondeur et comme la lessive des blanchisseurs. Il siègera comme fondeur et nettoyeur. Il purifiera les fils de Lévi et les affinera comme or et argent, et ils deviendront pour le Seigneur ceux qui présentent l'offrande selon la justice.»

(Malachie 3, 1-3)

« Que le fils de l'étranger, qui s'est attaché au Seigneur, ne dise pas "Sûrement le Seigneur va m'exclure de son peuple." Que l'eunuque ne dise pas "Voici, je suis un arbre sec." Car ainsi parle le Seigneur aux eunuques qui observent mes sabbats et choisissent de faire ce qui m'est agréable, fermement attachés à mon alliance Je leur donnerai dans ma maison et dans mes remparts un monument et un nom meilleurs que des fils et des filles; je leur donnerai un nom éternel qui jamais ne sera effacé. Quant aux fils d'étrangers, attachés au Seigneur pour le servir, pour aimer le nom du Seigneur, devenir ses serviteurs, tous ceux qui observent le sabbat sans le profaner, fermement attachés à mon alliance, je les mènerai à ma sainte montagne, je les comblerai de joie dans ma maison de prière.

Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel, car ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples. »

(Isaïe 56, 3-7)

Le geste vigoureux de Jésus indique que la purification du Temple prévue pour la fin des temps est dorénavant et déjà en route. La réaction des Judéens, ces « Juifs » qui étaient venus demander des comptes au Baptiste (1, 19) montre qu'ils ont bien compris la portée prophétique de l'intervention du Nazaréen. Ils réclament un signe pour vérifier l'authenticité de sa prophétie en acte. Jésus répond par une énigme que ces auditeurs, versés dans les Ecritures, auraient pu percevoir, s'ils l'avaient bien voulu.

« Détruisez ce sanctuaire ». Le mot employé n'est plus celui d'*τερον*, mais le terme de *ναος*. Jésus ne parle pas du monument de pierre, mais du lieu de la présence de Dieu. Ce n'est pas non plus un ordre qu'il donne, mais un avertissement semblable à celui qu'avait proféré le prophète Amos au temple de Béthel : *« Venez à Béthel et péchez ».* Amos n'incitait évidemment pas à commettre le mal, mais stigmatisait le divorce entre des rites extérieurement corrects et la pratique du péché, entre une confiance quasi magique à des pierres et le refus de repentance. Comme les grands prophètes, Jésus avertit le peuple élu que son endurcissement va entraîner la destruction du Temple.

« Quoi! Voler, tuer, commettre l'adultère, se parjurer, encenser Baal, suivre des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, puis venir se présenter devant moi en ce Temple qui porte mon nom, et dire : "Nous voilà en sûreté!" pour continuer toutes ces abominations! A vos yeux, est-ce un repaire de brigands, ce Temple qui porte mon nom? Moi, en tout cas, je vois clair, oracle du Seigneur! Allez donc au lieu qui fut le mien, à Silo : autrefois j'y fis habiter mon Nom; regardez ce que j'en ai fait, à cause de la perversité de mon peuple Israël. Et maintenant, puisque vous avez commis tous ces actes - oracle du Seigneur - puisque vous n'avez pas écouté quand je vous parlais instamment et sans me lasser, et que vous n'avez pas répondu à mes appels, je vais traiter ce Temple qui porte mon nom, et dans lequel vous placez votre confiance, ce lieu que j'ai donné à vous et à vos pères, comme j'ai traité Silo.»

(Jérémie 7, 9-14)

« Que m'importent vos innombrables sacrifices, dit le Seigneur. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux; au sang des taureaux, des agneaux et des boucs, je ne prends pas plaisir. Quand vous venez vous présenter devant moi, qui vous a demandé de

fouler mes parvis? N'apportez plus d'oblation vaine c'est pour moi une fumée insupportable! Néoménie, sabbat, assemblée, je ne supporte pas fausseté et solennité. Vos néoménies, vos réunions, mon âme les hait; elles me sont un fardeau que je suis las de porter. Quand vous étendez les mains, je détourne les yeux; vous avez beau multiplier les prières, moi je n'écoutez pas. Vos mains sont pleines de sang : lavez-vous, purifiez-vous! Otez de ma vue vos actions perverses! Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien! Recherchez le droit, redressez le violent! Faites droit à l'orphelin, plaidez pour la veuve! Allons! Discutons! dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, comme neige ils blanchiront; quand ils seraient rouges comme la pourpre, comme laine ils deviendront. »

(Isaïe 1, 11-18)

« Ainsi parle le Seigneur Le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds. Quelle maison pourriez-vous me bâtir, et quel pourrait être le lieu de mon repos, quand tout cela, c'est ma main qui l'a fait, quand tout cela est à moi, oracle du Seigneur! Mais celui sur qui je porte les yeux, c'est le pauvre et l'humilié, celui qui tremble à ma parole. »

(Isaïe 66, 1)

Il est bon de bâtir des églises à la louange de Dieu, mais le culte ne vaut que lorsqu'il favorise l'unité entre les hommes.⁴⁴ Pensons aussi à l'activité humaine dans tous les domaines : santé, éducation, transports et réseau Internet (qui font du monde un village, comme on aime à le dire aujourd'hui), radio télévision, art, recherche scientifique... Tout ce qui contribue au rapprochement et à l'épanouissement des hommes établit la demeure de Dieu parmi nous à travers la communion fraternelle. Mais tout ce qui contribue à creuser des fossés entre les hommes, entre riches et pauvres, tout cela est signe de mort et de destruction.

« *Je le relèverai en trois jours* » : le verbe employé, *εγειρω*, évoque la résurrection. De même, la mention des « trois jours » aurait dû aider des interlocuteurs de bonne volonté à penser à la résurrection des morts, attendue par les rabbins pour la fin des temps. Les prophètes y prédisaient un Temple futur où Dieu ferait éclater sa gloire⁴⁵ Mais ils refusent de se poser la vraie question « qui est ce Jésus » et s'en tirent par une interprétation lourdement matérialiste : « *Il a fallu 46 ans pour bâtir ce sanctuaire, et toi, en trois jours tu le relèveras ?* »

Les disciples, sur le moment, n'ont pas compris. Mais ils gardent cet événement et ces paroles dans la mémoire du cœur. Après la résurrection de leur maître, commente l'évangéliste, ils s'en « *souviendront* ». D'abord en faisant le rapprochement avec les Ecritures au psaume 69, 10 : « *le zèle de ta maison me dévore, l'insulte de tes insulteurs tombe sur moi.* » « Dévorer » signifie d'abord être passionné par la cause de Dieu ; mais aussi en être consumé, c'est-à-dire que ce zèle mènera leur maître à la mort. Et ensuite, note l'évangéliste, ses disciples comprendront que le sanctuaire, le lieu de la présence divine n'est plus le Temple de Jérusalem, mais le corps de Jésus. Ce corps devient la demeure de la gloire de Dieu.

Par là, Jean éclaire tout son évangile. Sur Jésus montent et descendent les anges (1, 51) comme jadis au lieu redoutable où Jacob avait rêvé de Dieu⁴⁶. De son cœur coulent des fleuves d'eau vive (7, 37) comme ce fleuve qu'avait prédit Ezéchiel sortant du Temple et allant assainir la mer morte⁴⁷. De son côté transpercé, l'eau jaillit après le sang (19, 34). Oui, Jésus est le véritable temple annoncé par les prophètes et décrit par Apocalypse 21, 22 :

*« De temple, je n'en vis point en elle;
c'est que le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout,*

⁴⁴ Voir 1 Pierre 2, 5

⁴⁵ Ezéchiel 40-44 ; Agée 2, 7-8 ; Isaïe 60, 7-13 ; Tobie 13, 16 ; Siracide 36, 18.

⁴⁶ Genèse 28, 12-18.

⁴⁷ Ezéchiel 47, 1-12.

est son temple, ainsi que l'Agneau.»

Les vrais adorateurs participeront à la sainteté de ce sanctuaire : « nous viendrons en eux et nous ferons en eux notre demeure » (14, 23)

Les versets 23 à 25 permettent de passer à l'épisode qui suit, l'entretien avec Nicodème. Jésus connaît ce qu'il y a dans le cœur des hommes, le bon (comme Nathanaël) et le mauvais. Semblable à Dieu qui ne juge pas sur les apparences, il sait voir le fond de l'être.

*«Le cœur est rusé plus que tout, et pervers, qui peut le pénétrer?
Moi, le Seigneur, je scrute le cœur, je sonde les reins,
pour rendre à chacun d'après sa conduite, selon le fruit de ses oeuvres. »
(Jérémie 17, 9-10)*

Un enthousiasme superficiel est loin de suffire. Seule la purification du cœur permet d'entrer dans l'intimité de Jésus et de participer à son adoration parfaite du Père.

b) La nouvelle naissance (3, 1-21)⁴⁸

Ici commence une série de trois rencontres de Jésus. Il entre en relation avec Nicodème *le chef juif* (3, 1-21), puis avec la Samaritaine, *l'hérétique* (4, 1-42) et enfin avec le fonctionnaire royal, *le païen* (4, 46-54).

Dès les premiers versets de l'épisode, le personnage de Nicodème est sympathique. Il n'est nullement hostile. Il vient « *de nuit* », pour garder un certain anonymat, sans doute, mais aussi parce que la nuit est le temps du calme, celui où s'apaisent les bruits du jour, et où l'on peut entendre chanter les fontaines et couler les ruisseaux. Ce n'est que de nuit que l'on peut saisir le murmure profond des êtres et des choses. Nicodème écoutera, étonné et surpris, une révélation tellement profonde, qu'il s'en ira, discrètement, dans le silence. Mais l'évangile nous le montera intervenant courageusement au Sanhédrin en faveur de Jésus (7, 50), puis apportant un parfum de prix pour embaumer son corps supplicié (19, 39).

Mais surtout, c'est de la nuit qu'il sort. C'est des ténèbres qu'il va commencer à venir au jour, à devenir un tout petit enfant, lui le sage d'Israël. Imaginez que vous marchiez par une nuit sans lune et que vous ayez en main une toute petite lampe de poche, juste de quoi éclairer le pas que vous avez à faire pour avancer plus loin. Et ainsi, mètre après mètre, vous pourrez marcher dans le noir, lentement, mais en toute sécurité. C'est cela l'aventure de la foi, à laquelle Jésus va convier Nicodème et à laquelle il nous invite. Allumer la lampe de la foi, c'est sortir de l'obscurité et de la mort, c'est naître à la lumière. Là est la grandeur de l'homme, mais une grandeur tragique, car à tout moment, il peut éteindre sa lampe et replonger dans sa nuit, comme Judas, le traître : « *Il sortit, note Jean. Il faisait nuit* » (13, 30). On peut accueillir un bout de vérité, puis le rejeter : Pilate cède aux pressions pour éviter les ennuis et ne veut pas reconnaître l'innocence de Jésus. Il reste dans la nuit.

Nicodème vient donc de nuit et de la nuit. Il est pourtant un docteur de la Loi, un maître versé dans la connaissance des Ecritures. Un homme qui sait et qui enseigne sa science. Mais il s'est laissé toucher par les actes de Jésus. Il y a vu des signes. Et il veut savoir plus sur ce jeune rabbi et sur son message. Il pressent quelqu'un qui « *vient de la part de Dieu* ». Il vient à Jésus comme on vient à la lumière.

A cet homme avide de connaître davantage encore les choses de Dieu, Jésus, abruptement, propose de naître : « *Amen, amen, je te le dis, nul ne peut voir le Royaume de Dieu, à moins*

⁴⁸ Pour tout ce paragraphe, nous nous inspirons beaucoup du commentaire d'Eloi Leclerc dans le "Maître du désir".

de naître d'en haut »⁴⁹ (3, 3). Nicodème voulait tout savoir. Jésus lui en coupe tout net le chemin. Il ne s'agit pas de connaître, mais de naître. Il ne s'agit pas d'acquérir une science, mais de recevoir la vie. Il faut naître de nouveau et d'en haut.

On ne passe pas de la nuit humaine à la lumière du Royaume⁵⁰ par une connaissance, si subtile puisse-t-elle être. Il s'agit de se laisser naître à la vie divine.

Nicodème est déstabilisé. Et ce notable a comme un réflexe de défense. A la mode des dialogues entre rabbins, il oppose à Jésus deux objections : « Comment naître quand on est vieux ? – Peut-on revenir dans le sein maternel ? » Mais derrière ces observations de rabbin juif, comment ne pas être touché par la détresse de l'homme vieillissant qu'elles révèlent ? De l'homme qui sait que la mort n'est plus très loin et qui garde au cœur, irréprouvable, la nostalgie du bonheur, de la jeunesse et d'une vie sans fin. Qui arrachera l'homme à la nuit, à la mort ? Comme un homme qui décline peut-il naître à nouveau et voir ses os reverdir ?

Pour toute réponse, Jésus insiste et précise :

« En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit.

Ne t'étonne pas, si je t'ai dit qu'il vous faut naître d'en haut.

Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va.

Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »

(3, 5-8)

Naître de l'eau et de l'Esprit : Nicodème devait savoir à quelle prophétie cette expression renvoie. Ezéchiel avait écrit :

« Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés; de toutes vos souillures et de toutes vos ordures je vous purifierai. Et je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous marchiez selon mes lois et que vous observiez et pratiquiez mes coutumes. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères.

Vous serez mon peuple et moi je serai votre Dieu. »

(Ezéchiel 36, 25-28)

Pour que l'eau, - qui est autant cause de vie (l'eau qui arrose et qui irrigue les plantations) que de mort (l'eau qui noie et qui fait sombrer les bateaux) -, devienne symbole de naissance, il y faut le vent insaisissable, le souffle, l'esprit.

« Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux. »

(Genèse 1, 2)

Dans le livre de l'Exode, l'eau et le vent s'associent pour ouvrir un chemin de liberté aux Hébreux :

« Moïse étendit la main sur la mer, et Yahvé refoula la mer toute la nuit par un fort vent d'est; il la mit à sec et toutes les eaux se fendirent. Les Israélites pénétrèrent à pied sec au milieu de la mer, et les eaux leur formaient une muraille à droite et à gauche. »

(Exode 14, 21-22)

⁴⁹ Ou « à nouveau » : le mot grec *ανωθεν* a les deux sens.

⁵⁰ C'est le seul endroit où Jean utilise cette expression, si fréquente dans les trois autres évangiles.

Plus loin, Jean dira qu'à la piscine de Bethesda, « *l'ange du Seigneur descendait par moments dans la piscine et agitait l'eau : le premier alors à y entrer, après que l'eau avait été agitée, se trouvait guéri, quel que fût son mal.* » (3, 4)

C'est à la lumière de toutes ces références, que l'expression de saint Jean « *naître de l'eau et de l'esprit* » prend la plénitude de son sens. Naître d'en haut, c'est laisser reprendre tout notre être de pulsions, de chair et de désirs (= l'eau) par le souffle de l'Esprit qui vient le féconder, le renouveler, le sanctifier, le consacrer. « *Gratia non tollit naturam, sed perficit* », aimait dire les théologiens du Moyen-Age («La grâce ne supprime pas la nature, mais l'accomplit»). Voir le Royaume de Dieu, c'est naître à la vie divine, à la vie en plénitude.

Alors, du cœur de Nicodème, jaillit la question que Jésus attend : « *Comment cela peut-il se faire ?* » Jésus reproche au sage son ignorance. Qu'il se replonge dans les Ecritures qui annoncent cette naissance d'un cœur nouveau (Ezéchiel 36). L'évangéliste lui fait utiliser le terme « nous ». Derrière ce pluriel, se profile la communauté chrétienne naissante qui se démarque de la théologie pharisienne qui voit le salut dans un repliement autour de la Torah, pour survivre à la destruction de Jérusalem par les Romains en 70. La plus grande partie du peuple juif se montrera incapable d'accepter cette re-création à laquelle Jésus l'invite.

Le dialogue cesse. Jésus maintenant se révèle, dans un long monologue. Nous arrivons au sommet de cet entretien nocturne.

*« Nul n'est monté au ciel,
sinon celui qui est descendu du ciel,
le Fils de l'homme. »
(Jean 3, 13)*

« *Nul n'est monté au ciel...* » Personne n'a vu Dieu, nul n'a franchi par lui-même les portes de l'éternité. Aucun homme ne peut s'élever jusqu'à Dieu. Mais il y a « *celui qui est descendu du ciel* ». Venant d'auprès de Dieu, il connaît Dieu, il peut le faire connaître. Vivant de la vie de Dieu, il peut donner aux hommes de naître à la vie divine. C'est cela le grand mystère, caché depuis les siècles, et révélé maintenant par Jésus. La naissance de l'homme à la vie divine passe par la naissance en notre chair du Fils de Dieu. Par l'incarnation, la vie éternelle est devenue vie d'homme, battant dans un cœur de chair. Elle parle la langue de la terre.

*« Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie car la Vie s'est manifestée nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle, qui était tournée vers le Père et qui nous est apparue... »
(1Jean 1, 1-2)*

Désormais la vie divine n'est plus à rechercher dans un au-delà inaccessible. Elle s'offre à nous au cœur de ce monde et de notre condition d'homme. C'est dès maintenant qu'il nous est donné de naître à la vie éternelle. Jésus est celui qui est le chemin de Dieu qui vient nous rejoindre. Mais il est aussi celui qui est notre chemin vers Dieu. Il est le chemin vers le Père. Un chemin forestier trouve sa vérité au bout, quand on est arrivé à la cabane que l'on cherchait. C'est alors qu'on est sûr qu'on ne s'est pas trompé, qu'on n'a pas fait fausse route. Mais dans ce chemin qu'est le Christ, il en va tout autrement. Tout au long du chemin, je suis déjà arrivé dans la maison du Père. Si je reste avec Jésus, je vois le Père dans ma vie de tous les jours. J'ai déjà la vie éternelle chaque jour.

«Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle. »
(3, 14-15)

Dans le désert⁵¹, le serpent d'airain élevé au sommet d'un mât guérissait de la morsure brûlante des serpents les Hébreux infidèles. Le livre de la Sagesse commente ainsi cet épisode :

«C'est par manière d'avertissement et pour peu de temps qu'ils furent inquiétés, et ils avaient un signe de salut pour leur rappeler le commandement de ta Loi, car celui qui se tournait vers lui était sauvé, non par ce qu'il avait sous les yeux (un serpent de bronze), mais par toi, le Sauveur de tous.»
(Sagesse 16, 6-7)

Jésus évoque ce fait comme la préfiguration de sa propre élévation sur la croix. La croix, pour saint Jean, est le sommet de la révélation, « l'heure » vers laquelle tend toute la vie de Jésus. Elle est le passage vers la gloire. C'est au moment où Jésus meurt au gibet qu'éclate en lui la vie divine dans toute sa splendeur. C'est parce qu'elle est le lieu où se dévoile l'amour de Dieu, que la croix est le moment suprême de la révélation chez Jean.⁵² Et c'est parce qu'elle est l'expression ultime de l'amour de Dieu, qu'elle peut être pour les croyants source de vie.

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. »
(3, 16)

C'est là une affirmation capitale. A l'origine de tout, il y a Dieu qui est amour et qui aime le monde. Et Dieu qui aime le monde veut communiquer à l'homme sa propre vie. La plénitude de la vie, la divinisation s'offrent gratuitement à l'homme, - sans exclusive et sans condition préalable -, dans le Fils unique. Et ici pour saint Jean, le Fils et le Père communient dans un même amour pour les hommes.

Nous sommes aux antipodes du mythe grec de Prométhée, tel que l'a interprété Eschyle. Le Titan Prométhée a dérobé le feu de Zeus pour le donner aux hommes, ainsi que toutes les techniques et les sciences. Pour le punir, Zeus le fait clouer sur un rocher du Caucase, loin de tous, tandis qu'un aigle lui dévore le foie. Et le chœur de la tragédie *Prométhée enchaîné* commente en ces termes les raisons de son supplice : « C'est l'ennemi de Zeus, celui qui a encouru la haine des tous les dieux pour avoir trop aimé les hommes. » Jean lui affirme que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ».

Mais bien sûr, cet amour il faut ou l'accueillir ou le rejeter. Ce don ne s'impose pas : il s'offre. Et ce libre accueil du don de l'amour de Dieu s'appelle *la foi*. Le seul mouvement requis pour entrer dans la vie divine est celui de la foi dans le Fils unique.

*«Qui croit en lui n'est pas jugé;
qui ne croit pas est déjà jugé,
parce qu'il n'a pas cru au Nom du Fils unique de Dieu. »*
(3, 18)

Croire au Fils, c'est croire que Dieu aime le monde. C'est s'ouvrir à cet amour, l'accueillir en soi, s'en laisser pénétrer, comme la vie de sa vie, le fond de son être. C'est répondre à l'attrait exercé par la Parole de Dieu qui se donne par les Ecritures ou par la création. Jean l'avait déjà

⁵¹ D'après Nombres 21, 4-9

⁵² Voir 19, 31-37.

montré dans chacune des deux parties de son Prologue, où deviennent enfants de Dieu aussi bien ceux qui accueillent le *Λογος* à travers la création que ceux qui le reçoivent à partir de la Révélation faite à Israël.⁵³

Mais celui qui refuse de croire se ferme à cette lumière. Il préfère ses ténèbres. Il se fait lui-même Dieu et maître du sens de sa vie. C'est là le summum de l'œuvre mauvaise. Cet homme est déjà jugé. Il s'est déjà jugé.

«Et tel est le jugement la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises. Quiconque, en effet, commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses oeuvres ne soient démontrées coupables, mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin que soit manifesté que ses oeuvres sont faites en Dieu. »

(3, 19-21)

C'est donc maintenant que se fait le jugement, car c'est maintenant qu'il faut que chacun choisisse. Le texte ne parle plus de Nicodème. Sa nuit a été traversée par la Parole de Dieu. Elle portera son fruit plus tard. Un témoin, autrement plus décidé que lui, va maintenant dire pour la dernière fois son choix et sa joie, avant de disparaître. C'est le Baptiste.

c) Jean est venu à la lumière (3, 22-36)

La structure de ce passage est la même que celle de l'entretien avec Nicodème : un court récit (3, 22-24), suivi d'un dialogue (3, 25-30), s'achève dans une longue profession de foi sous forme de monologue (3, 31-36).

Nicodème a donc disparu de la scène, sans avoir atteint la foi en Jésus, Fils de Dieu. Le Baptiste, lui, va proclamer explicitement sa foi en Jésus.

Dans le petit récit qui introduit cet épisode, nous apprenons (c'est unique dans les 4 évangiles) que Jésus lui-même a baptisé, ou plus précisément, - comme nous l'apprend 4, 2 -, qu'il a pratiqué cette immersion par le truchement de ses disciples. Avant d'être un prophète itinérant, Jésus lui aussi, sans doute à l'ombre du Baptiste, a plongé les gens dans l'eau en signe de repentance. Très vite, il y a renoncé pour se consacrer à sa mission proprement dite. Ce baptême donné dès avant Pâques, est pourtant infiniment plus grand que celui du Baptiste, non par la nature du rite lui-même, que par la qualité de celui qui le confère. Etre baptisé par Jésus de Nazareth, - ou en son nom, par ses apôtres -, c'est déjà communier à son destin de retour au Père et s'ouvrir à l'Esprit qui repose sur lui en plénitude.⁵⁴

Un dialogue s'ouvre ensuite entre Jean le baptiseur et ses disciples⁵⁵. Jean commence par dire que si beaucoup de gens viennent à Jésus, c'est parce que cela est donné par Dieu (3, 27-28). Le Baptiste dit qu'il ne peut pas prendre ce qui ne lui a pas été donné.

Puis, son témoignage s'approfondit par la magnifique image de l'époux et de l'ami de l'époux. La métaphore de l'époux que la Bible appliquait à Dieu, le Baptiste l'attribue maintenant à Jésus. Et la joie qu'il éprouve arrive à son comble au moment où son témoignage à lui, le Baptiste, va disparaître. Elle renvoie à Isaïe 40, 1-2 :

«Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu, parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui que son service est accompli, que sa faute est expiée, qu'elle a reçu de la main de Yahvé double punition pour tous ses péchés ».

⁵³ Voir pages 11 et suivantes.

⁵⁴ Jean 1, 32

⁵⁵ Ce dialogue reflète très vraisemblablement des discussions entre Johannites, qui font de Jean le Messie, et les premiers chrétiens qui y voient le simple précurseur du Messie authentique qu'est Jésus.

Jésus donc est l'époux des noces divines avec l'humanité, mais Jean, lui, est « *l'ami de l'époux* ». Cela fait écho aux coutumes des mariages juifs. Jean se désigne comme le « *shosbin* », l'ami du marié, le garçon d'honneur, dont le rôle consistait à veiller au bon déroulement des cérémonies nuptiales.⁵⁶

Il vérifie d'abord si la fiancée a bien accompli les purifications rituelles prescrites par la Loi. De même, le Baptiste se soucie de la conversion et de la purification des hommes pour les rendre capables de devenir membres de l'Eglise-épouse qui accueille son époux, Jésus.

L'ami de l'époux est aussi celui qui guette la voix, le bruit du cortège qui conduit le marié à sa fiancée. Son rôle alors s'achève. On amène la fiancée dans la maison de son époux, et elle se dévoilera dans la chambre nuptiale. Tout ne se joue plus ici qu'entre l'époux et son épouse. L'ami s'efface, dans la joie de sa mission accomplie. Nous avons tous à être des Jean-Baptiste, qui se retirent sur la pointe des pieds lorsqu'ils ont préparé la rencontre entre Dieu et les hommes, entre le Christ et ceux qui nous sont confiés, enfants du catéchisme, nos propres enfants, nos amis, nos voisins. Avec un art consommé, l'évangéliste nous prépare déjà à recevoir le sens profond de la rencontre entre Jésus et la Samaritaine qui est enrobé dans le symbole du mariage.

La liturgie, de façon tout à fait remarquable, a conservé la mémoire de ce rapport entre le Baptiste et Jésus. Jean est fêté le 24 juin, au solstice d'été, quand le longeur des jours commence à diminuer. La naissance de Jésus est célébrée le 25 décembre, au solstice d'hiver, lorsque les jours commencent à s'allonger. « *Il faut qu'il grandisse et que moi je décroisse* ». Saint Augustin a fort bien compris la place de Jean par rapport à Jésus quand il fait dire au précurseur :

*« J'écoute : il est celui qui parle
Je suis illuminé : il est la lumière
Je suis l'oreille : il est la parole. »*

La profession de foi que Nicodème n'a pas encore été en mesure de proférer, voilà que Jean, le « *témoin de la lumière* » dont parlait le Prologue (1, 6.15), l'épanouit pleinement.(3, 31-36). Non seulement, il reprend l'appel incessant des prophètes à écouter la Parole de Dieu, mais il montre maintenant cette Parole présente en chair et en os en Jésus, le Fils de Dieu.

Jésus dit les paroles de Dieu, mais il donne encore l'Esprit sans mesure. Et le Baptiste conclut en rappelant l'enjeu de la foi. Celui qui croit a (dès maintenant) la vie éternelle. Celui qui refuse demeure « *sous la colère de Dieu* ». L'expression est unique dans le IV^e évangile, mais convient fort bien dans la bouche du Baptiste dont la prédication annonçait « *la colère à venir* »⁵⁷.

Avant de s'effacer dans un martyre qui préfigure la mort de Jésus, l'ami de l'époux accède à la stature complète du croyant. Nous allons voir maintenant l'époux lui-même venir à la recherche de son épouse encore dans la nuit. Cela se passera en Samarie, près du puits de Jacob.

d) La Samaritaine (4, 1-42)

Le puits d'eau vive (4, 1-30)

A l'origine de ce récit, il y a un événement concret de la vie de Jésus. Il a rencontré une femme de Samarie qui vivait en concubinage. Malgré sa vie déréglée, cette femme fut la première, en Samarie, à pressentir que Jésus était celui qu'attendait le peuple d'Israël. Grâce à son témoignage, Jésus a pu semer les germes de sa doctrine dans le cœur d'un petit groupe de vil-

⁵⁶ D'après Alain Marchadour in « L'évangile de Jean », aux éditions du Centurion. Voir aussi le père R. De Vaux in « Les institutions de l'Ancien Testament » tome 1, pages 58 et suivantes, aux Editions du Cerf.

⁵⁷ Matthieu 3, 7 et son parallèle en Luc 3,7.

lageois. Mais voyons maintenant comment, Jean a dégagé toute la profondeur et la portée symbolique de ces faits réels.

Nous savons que pour les Juifs, la Samarie était une région à éviter. Les Samaritains descendaient d'une population mêlée de juifs rescapés de la chute de l'ancien Royaume du Nord et de colons importés par les Assyriens. La « recette » du déplacement forcé de populations pour briser leur moral et leurs velléités de résistance n'est donc pas une invention de dictateurs modernes. Les Juifs tenaient ces Samaritains pour des dissidents, des hérétiques, des schismatiques pires que les païens. Les Samaritains, en réaction, avaient leur culte particulier et un temple rival de celui de Jérusalem, sur le mont Garizim. Ils attendaient pour la fin des temps l'arrivée d'un grand Prophète semblable à Moïse qu'ils appelaient le *Taheb*.

Devant l'hostilité qui sépare Juifs et Samaritains, la réaction de Jésus a de quoi surprendre. Avec le groupe de ses disciples, il traverse le pays maudit en passant par la route de Sychar qui est dominée précisément par le mont Garizim.

Vers la *sixième heure* (midi), la petite caravane arrive au puits de Jacob, près d'un petit village. Fatigué par la route et par le soleil, Jésus s'assied au bord du puits. Ses disciples vont à la ville acheter de quoi manger. La « fatigue » de Jésus et la notation de la « sixième heure » ont une portée symbolique. C'est à la « sixième heure », que, bafoué comme roi de carnaval, Jésus sera livré à ses ennemis et que son arrêt de mort sera prononcé (19, 14). La « sixième heure » est celle où Jésus ressent le plus tout le poids de la faiblesse humaine. Elle est celle où il viendra purifier son épouse sur la croix « *se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée.* »⁵⁸ Mais pour l'épouse qu'est Israël et à sa suite l'Eglise, et que, sans se douter de rien, préfigure la femme qui approche, midi est l'heure de la lumière, de la beauté et du repos :

*« Dis-moi, ô toi que mon cœur aime,
où mènes-tu paître le troupeau,
où le mets-tu au repos à l'heure de midi ? »*
(Cantique des cantiques 1, 7)

Midi sera pleinement accompli dans le royaume éternel, où il n'y aura plus de matin ni de nuit, mais la lumière d'un grand jour sans fin :

*« Et je vis la cité sainte, Jérusalem, descendre du ciel, d'auprès de Dieu.
Elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux...
La ville peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune,
car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui sert de flambeau. »*
(Apocalypse 21, 2.23)

Le « *puits* » est lui aussi riche de toute une signification symbolique. Dans un cadre fait de sécheresse et de désert, il est le lieu de la vie. Il est aussi le point des rencontres amoureuses et des demandes en mariage.⁵⁹ Jésus n'a rien pour puiser. Voyant s'approcher une femme portant une cruche, il engage le dialogue : « *Donne-moi à boire.* »

Pour un lecteur d'aujourd'hui, cette demande n'a rien de particulier. Mais ce n'est pas le cas pour un sémite. La réponse de la femme marque bien l'étonnement qu'elle éprouve : « *Comment! Toi qui es Juif, tu me demandes à boire à moi qui suis une femme samaritaine?* » A l'accent ou à un détail vestimentaire, elle a reconnu le Juif. Première distance : les Juifs ne peuvent pas boire dans les mêmes ustensiles que les Samaritains. Et ensuite, il est un homme, et il ose s'adresser à une femme. Seconde distance : dans un milieu sémite, à une époque où

⁵⁸ Ephésiens 5, 27

⁵⁹ Genèse 24 ; Genèse 29 ; Exode 2, 15-22.

les mœurs sont strictes, un homme ne peut pas échanger un simple verre d'eau avec une femme sans que ce soit interprété comme une quasi demande en mariage.⁶⁰ On comprend l'étonnement de la Samaritaine devant cette marque d'estime et de confiance. Il fait apparaître tout le fossé creusé par l'histoire, la culture et la religion entre ces deux peuples voisins, qui se détestent cordialement. Dans sa remarque, on sent poindre aussi tout le poids du mépris séculaire que les Juifs faisaient peser sur les Samaritains. « Toi qui es Juif, tu oses t'abaisser à ce point de me parler à moi, une femme de Samarie, et à me demander à boire ? Tu me proposes une communauté de vie. Tu ne crains donc pas de te souiller ? »

Mais Jésus n'a pas feint ni joué la soif qui le tenaille. Avant même d'entendre le *J'ai soif* de la croix (19, 28), nous comprenons que c'est de l'amour du cœur de l'homme en son insondable détresse, qu'il est profondément altéré. « *L'amour, une source qui a soif* », dira Marie Noël.

Tout de suite il élève le débat. « *Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit "Donne-moi à boire", c'est toi qui l'aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive.* » Dans la Bible « *l'eau vive* » désigne Dieu lui-même.⁶¹ Jésus révèle sa mission « d'Epoux » : il propose à la femme hérétique de Samarie d'entrer avec lui en communion avec le Dieu vivant. Et en cela, il se situe dans la ligne du prophète Osée appelé par Dieu à épouser une femme adultère pour la rendre fidèle.⁶² Cette femme, comme tout son peuple, vit dans une confusion autant religieuse que matrimoniale : on ne sait plus où aller pour adorer Dieu (4, 20) et elle a eu déjà cinq maris⁶³. L'homme avec qui elle se tient maintenant n'est pas son mari. Ceci n'est pas sans rappeler le monde déboussolé dans lequel nous vivons à l'aube du XXI^{ème} siècle.

Déjà la femme est touchée, même si elle cherche une échappatoire. Jésus n'est plus désigné comme juif, mais par le terme de « Seigneur ». « *Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif et ne vienne plus ici pour puiser* » Jésus ne serait-il pas déjà pour elle un être mystérieux, « *plus grand que notre père Jacob* » ? « Si cette eau magique existe vraiment, donne-la moi donc, que je n'aie pas à revenir chaque jour pour accomplir cette tâche monotone. » Jésus perçoit bien la soif de bonheur et de vie vraie masquée derrière le ton un peu ironique qu'adopte la Samaritaine.

Désormais il peut lui parler d'une manière directe. « *Va, appelle ton mari et reviens ici* ». - « *Je n'ai pas de mari* » - « *Tu as bien fait de dire : Je n'ai pas de mari, car tu as eu cinq maris et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; en cela tu dis vrai.* »

C'est une révélation bouleversante. Comment peut-il savoir cela, cet étranger qu'elle voit pour la première fois ? Jusqu'à présent, elle s'amusait un peu avec cet homme qui lui parlait d'une eau féérique. Et voici qu'il lui montre avec douceur, sans la blesser, la réalité de sa vie sentimentale, avec ses orages, ses blessures secrètes, ses amours successifs et son immense sécheresse. Son cœur est un puits tari, une « *terre sèche, altérée, sans eau* »⁶⁴. Jésus la fait passer du domaine de la raillerie à celui du réel. « *En cela tu dis vrai* ».

« *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait* », dira bientôt la femme à ses compatriotes. Loin d'avoir été gênée ou couverte de honte, elle découvre, à travers la parole décapante de Jésus, la profondeur de sa soif brûlante de bonheur, d'amour vrai et d'adoration qu'aucune relation humaine n'avait pu éteindre. Le regard qu'elle sent posé sur elle ne fait

⁶⁰ Le rite antique du mariage consiste pour l'homme et pour la femme à boire dans la même coupe.

⁶¹ Jérémie 2, 13 : « *Car mon peuple a commis deux crimes Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive, pour se creuser des citernes, citernes lézardées qui ne tiennent pas l'eau.* » - Jérémie 17, 13 : « *Espoir d'Israël, Yahvé, tous ceux qui t'abandonnent seront honteux, ceux qui se détournent de toi seront inscrits dans la terre, car ils ont abandonné la source d'eaux vives, Yahvé.* »

⁶² Osée 1-3.

⁶³ Ils est tout à fait probable que Jean vise aussi le syncrétisme religieux des Samaritains qui, tout en adorant le Dieu de la Bible, vénèrent cinq idoles païennes, cinq "baals", mot hébreu qui signifient à la fois divinité païenne et mari. Il y a donc ici un subtil jeu de mots. La situation personnelle de la Samaritaine symbolise la situation religieuse de son peuple.

⁶⁴ Psaume 63(62), 2

qu'un avec le regard miséricordieux du Père. C'est pour la rencontrer que Jésus a fait cette route en plein soleil. C'est elle qu'il attendait au bord du puits. Il ne lui fait aucun reproche. Il lui révèle qu'elle est de ceux pour qui il a été envoyé par le Père. *«Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.»*⁶⁵ Il vient la rejoindre au cœur de son besoin d'être aimée, simplement pour lui dire : *« Si tu savais le don de Dieu ».*

La Samaritaine n'est ni humiliée ni honteuse. Elle est bouleversée par celui qui l'a prise au sérieux et a mis à nu son vrai problème. Ses yeux commencent à s'ouvrir. Elle ne pense plus à l'eau qu'elle est venue puiser. Elle pressent l'identité profonde de son interlocuteur. *«Seigneur, je vois que tu es un prophète»*. Elle entrevoit du même coup sa propre vocation. Elle devient un puits fécondé par l'eau de l'Epoux divin.

*«Elle est un jardin bien clos, ma sœur, ô fiancée;
un jardin bien clos, une source scellée.
Tes jets font un verger de grenadiers,
avec les fruits les plus exquis le nard et le safran,
le roseau odorant et le cinnamome, avec tous les arbres à encens;
la myrrhe et l'aloès, avec les plus fins arômes.
Source des jardins, puits d'eaux vives, ruissellement du Liban!»*⁶⁶

D'abord coquette et charmeuse, cette femme instable qui vagabondait d'un homme à l'autre, a trouvé, sans le savoir encore, son Epoux véritable.

*«Il adviendra en ce jour-là - oracle de Yahvé - que tu m'appelleras "Mon mari",
et tu ne m'appelleras plus "Mon Baal."(...)
Je te fiancerai à moi pour toujours;
je te fiancerai dans la justice et dans le droit,
dans la tendresse et la miséricorde;
je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras le Seigneur.»*⁶⁷

Par sa parole, Jésus lui fait découvrir qu'elle existe autrement que par une beauté fugitive et que sa dignité de femme est au-delà de sa puissance de séduction. Elle ne cherche plus à l'emporter sur Jésus. Bientôt elle sera prête à « épouser » le même projet que lui : être au service du Père; amener ses frères à Jésus et, par Jésus, au Père.

Pour l'heure, l'étonnement fait place à l'admiration : *«Seigneur, je vois que tu es un prophète !»* Et elle profite de la présence de cet homme de Dieu pour lui poser la grande question de sa vie : *«Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous, vous dites que c'est à Jérusalem le lieu où il faut adorer.»* Où faut-il adorer pour être juste envers Dieu ?

Cette femme, si pauvre en amour humain, est comme une biche assoiffée des eaux vives⁶⁸ de l'amour de Dieu. Son cœur est ouvert et vide. Jésus peut réaliser en elle l'œuvre pour laquelle il a été envoyé : la conduire vers le Père, l'introduire dans sa relation filiale avec le Père. Ce n'est plus au Garizim des Samaritains, ni même au temple de Jérusalem que se trouvent les vrais adorateurs. *« L'heure vient - et c'est maintenant - où les véritables adorateurs adoreront le Père dans l'esprit et la vérité, car tels sont les adorateurs que cherche le Père. »* Jésus, en

⁶⁵ 3, 16-17

⁶⁶ Cantique des Cantiques 4, 12-15

⁶⁷ Osée 2, 18.21-22

⁶⁸ Psaume 42(41), 2

lui donnant l'eau vive de l'Esprit, la fait naître à la vie filiale avec Dieu. Jésus, en donnant l'Esprit, fait naître en elle une source qui murmure *Abba*.

La femme est allée au bout de son expérience spirituelle. Il lui reste à franchir le dernier pas. Il vient d'une réflexion qu'elle fait. Elle est prête à passer de l'enseignement du prophète qu'elle a devant elle à celui que le Messie donnera quand il viendra. *« Je sais que le Messie doit venir, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, il nous expliquera tout »*. Jésus est ému par la disponibilité de cette femme et son désir d'approfondissement. Devant une telle confiance, si simple et si vraie, il reste sans défense. Il lui livre son secret, comme il ne le fera nulle part ailleurs dans l'évangile de Jean : *« moi je suis, qui te parle. »* La formule grecque *« εγω ειμι »*, traduite ici littéralement, est volontairement ambiguë. Elle reprend le titre même du Seigneur au Sinaï, **Je suis**, *« ani hou »* en hébreu. En disant qu'il est le Messie, Jésus révèle aussi sa divinité.

Le retour des disciples met fin à l'entretien. Ils reviennent du marché, silencieux et quelque peu choqués. Ce n'est pas la coutume qu'un homme parle seul à seul avec une femme au bord d'un puits, ni qu'un Juif converse avec une Samaritaine. *« La femme alors laissa là sa cruche et revint à la ville »*. La Samaritaine n'a pas le temps de réagir ouvertement à la déclaration de Jésus, mais elle laisse sa cruche. Elle n'en a plus besoin. Celle qui n'arrivait pas à assouvir sa soif de vivre et d'aimer, a rencontré celui qui a libéré en elle une source. La cruche, abandonnée, dit sans paroles, la foi totale de la Samaritaine.

Elle indique aussi sa hâte à donner à ceux qui en ont soif, l'eau vive qui a jailli dans son cœur. *« Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ? »* Les Samaritains sortent donc et viennent à la rencontre de Jésus. Admirable Samaritaine ! Elle ne recule pas Jésus dans son projet à elle. Elle ne garde pas jalousement pour elle celui qui l'a comblée. Sans aucune possessivité, elle oriente les autres vers lui. Son service « d'épouse » est de les conduire à Jésus pour que s'accomplisse non pas son œuvre à elle, mais l'œuvre du Père : la naissance d'une multitude de croyants. C'est un seuil spirituel décisif qu'elle a déjà franchi. Souvent nous voulons mettre Dieu à notre service, le prier pour qu'il vienne bénir nos plans apostoliques. C'est ce que fera Simon-Pierre tant qu'il n'aura pas accepté qu'un autre le ceigne et le mène où il ne voudrait pas.⁶⁹ D'emblée, cette paysanne s'est placée sur le bon terrain qui est de consentir au plan de Dieu sur nous. Elle permet aux gens de son village de découvrir en Jésus le visage du Père. Elle les invite à la joie des noces. Elle contribue à construire le Temple Nouveau où les véritables adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité.

La vraie nourriture (4, 31- 42)

Alors Jésus fait partager à ses disciples son jardin secret. *« Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son oeuvre à bonne fin »*. Sa raison d'être, sa vie, sa nourriture, c'est de faire la volonté du Père. C'est de communiquer la vie éternelle qu'il a reçue en plénitude.

Mais cette profondeur d'intimité qu'il vit avec le Père et qui le nourrit, Jésus veut la donner à ses disciples pour qu'à leur tour ils la transmettent aux hommes. Eux aussi, ils sont envoyés. Ils doivent coopérer à l'œuvre du Père. L'heure de la moisson approche :

« Ne dites-vous pas : "Encore quatre mois et vient la moisson?"

Eh bien! je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs,

ils sont blancs pour la moisson. Déjà le moissonneur reçoit son salaire

et récolte du fruit pour la vie éternelle, en sorte que le semeur se réjouit avec le moissonneur.

Car ici se vérifie le dicton autre est le semeur, autre le moissonneur.

⁶⁹ 21, 18

*Je vous ai envoyés moissonner là où vous ne vous êtes pas fatigués;
d'autres se sont fatigués et vous, vous héritez de leurs fatigues. »⁷⁰*

Sur ces paroles, les Samaritains arrivent à Jésus. Et ils *« crurent en lui à cause de la parole de la femme, qui attestait : "Il m'a dit tout ce que j'ai fait." »* Invité à demeurer deux jours avec eux, malgré les interdits des coutumes juives, Jésus les touche directement par sa parole, au point qu'ils disent à la femme : *« Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons; nous l'avons nous-mêmes entendu et nous savons que c'est vraiment lui le sauveur du monde. »* Le chemin de la foi culmine ici : en l'homme harassé du bord du puits, ils reconnaissent le Sauveur du monde. La foi des juifs basée sur les signes posés à l'occasion de la fête de Pâque était très fragile.⁷¹ Celle de l'intellectuel Nicodème n'a pas encore abouti.⁷² Mais à travers la démarche parfaite de la Samaritaine et de ses compatriotes, c'est déjà le monde entier que le Père donne pour épouse à son Fils.

e) La manifestation de la vie (4, 43-54)

Le récit de cette guérison couronne le voyage qui, passant par la Samarie, conduit de Jérusalem en Galilée. L'épisode est situé à Cana. Il y avait, dit le récit, un fonctionnaire royal (*βασιλικος*) dont le fils était malade et qui vint trouver Jésus pour lui demander de le guérir. Le métier de l'homme est intéressant de relever. Cet homme n'est pas nécessairement un juif ou s'il l'est, il a dû consentir à quelques compromissions du côté de l'occupant romain. Il est partagé entre le monde juif et le monde païen. Sa situation rappelle celle de la Samaritaine. Divers traits rapprochent aussi les deux histoires de Cana, celle du changement de l'eau en vin et celle de la guérison d'un enfant :

- La mère de Jésus, comme le père de l'enfant présentent à Jésus une détresse. D'un côté, elle dit : *« Ils n'ont pas de vin »*. De l'autre, il dit que son enfant n'a plus assez de vie, *« il est sur le point de mourir »*.
- Remarquons le rôle joué dans chacune de ces narrations par les *serviteurs*.
- Des deux côtés, Jésus renvoie l'interlocuteur sans qu'ils n'aient rien vu. Marie ne voit pas qu'elle a été exaucée lorsqu'elle va trouver les serviteurs. Le fonctionnaire ne voit pas que son fils est guéri quand il est rejoint par ses serviteurs.
- Tous deux s'en vont en faisant confiance à Jésus. Et cette foi est confirmée par l'exaucement de la prière.
- Les deux récits culminent sur la foi : *« ses disciples se mirent à croire en lui »* (2, 11) et *« il crut, lui, et sa maison tout entière »* (4, 53). Le vrai miracle est celui de la foi.
- Le miracle des noces de Cana se produit *« le troisième jour »* ; celui de la guérison de l'enfant a lieu *« après les deux jours »* passés à Sychar. Cela renvoie au prophète Osée⁷³ : *« après deux jours il nous fera revivre, le troisième jour il nous relèvera et nous vivrons en sa présence. »* Les deux miracles évoquent déjà la résurrection de Jésus et sa victoire sur la mort.
- Enfin, l'évangéliste termine en insistant : *« Ce nouveau signe, le second, Jésus le fit à son retour de Judée en Galilée. »*

Le portrait de ce fonctionnaire royal n'est donc pas quelconque. Il ressemble à celui de la Vierge. Il n'est pas sans rapport non plus avec l'attitude de la Samaritaine. L'un et l'autre

⁷⁰ 4, 35-38. Les Juifs ont tout semé (le monothéisme, les Ecritures et Jésus le Messie) de ce que les chrétiens moissonnent...*« car le salut vient des Juifs »* (4, 22). Voir H.Tisot, *Le rendez-vous d'amour*, page 124.

⁷¹ 2, 23-25

⁷² 3, 1 et suivants

⁷³ Osée 6, 2

croient sans avoir vu. Et la foi du *basilikos* est d'autant plus remarquable, que Jésus a cette phrase énigmatique : «*Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croirez pas!* » Jésus, dans son propre pays, est entouré de sympathisants curieux qui attendent des prodiges pour être convaincus. Ils sont fiers que Dieu ait choisi leur région pour susciter un nouveau prophète, mais ne sont nullement décidés à changer quoi que ce soit dans leur vie à cause de sa parole.

Croire, pour Jésus, ce n'est pas être friands de merveilleux. C'est risquer immédiatement sur sa parole un changement de vie, c'est se mettre en route sans rien voir encore. Comme Abraham, comme Marie, c'est vivre dans une confiance absolue en la Parole de Dieu. Et c'est ce demi-juif qui, comme la Samaritaine, entre avec une grande simplicité sur un chemin de confiance. Il prend le risque de partir seul, sans Jésus, sur la route pentue qui descend en 20 kilomètres jusqu'à Capharnaüm. La parole de Jésus lui suffit. Il change ses projets sur un seul mot : «*Va, ton fils vit.* » La qualité d'une vraie prière ne consiste pas d'abord en ce qu'elle soit exaucée. Elle réside surtout dans la qualité de la relation avec Dieu, dans un contact profond avec le Seigneur qui fait passer de la mort à la vie et nous fait tenir debout.

Chapitre 4 Le sabbat du paralytique (5, 1- 47)

- (a) Le signe (5, 1-18) : la première partie raconte le miracle et ses conséquences.
- (b) Le discours explicatif (5, 19-47) : ce signe permet à l'évangéliste d'introduire le thème de l'hostilité des Juifs et des paroles de Jésus sur sa mission et son identité.

a) Le signe (5, 1-18)

C'est le deuxième séjour de Jésus à Jérusalem à l'occasion d'une fête qui n'est pas précisée.⁷⁴ Cette précision est insignifiante pour l'évangéliste. Il lui importe plus d'indiquer que l'histoire se déroule un jour de sabbat.

La scène se déroule à Bézatha (ou Bethesda), une piscine qui se trouvait au nord-est de Jérusalem, près de la Porte des brebis, appelée ainsi parce c'est par-là que les brebis destinées aux sacrifices entraient sur l'esplanade du temple.⁷⁵ Il s'agit d'un lieu de culte populaire, et donc un peu suspect. Jean mentionne en passant le bouillonnement intermittent de l'eau attribué à un « ange » ainsi que la croyance populaire aux propriétés curatives de ce phénomène. Mais il le fait sans insister. Il concentre surtout son attention sur la foule de ces plus pauvres d'entre les pauvres que sont les infirmes à qui l'accès au Temple est interdit.

Comme par un zoom de caméra, un homme est isolé de la foule des malades qui gisent tout autour de la piscine. Il est infirme depuis 38 ans⁷⁶, c'est-à-dire depuis très longtemps, et souffre d'un double handicap. D'abord, sa maladie qui dure depuis tant d'années semble bien incurable. Ensuite, il souffre de l'isolement : personne ne le prend en charge pour le plonger dans l'eau le premier lorsqu'elle se met à bouillonner. Son cas est désespéré. Alité et privé d'ami, cet homme n'est-il pas comme exclu de la vie ? Il est résigné, découragé et amer (« *Je n'ai pas d'homme...* » 5,7). Ne rejette-t-il pas la responsabilité sur les autres ? En tout cas, il n'attend rien de Jésus et ne répond pas vraiment à sa question : « *Veux-tu devenir sain ?* ». C'est au plus malheureux d'entre ces malades, celui qui ne peut que confesser une impuissance extrême, sans espoir, que Jésus d'une seule parole, plus efficace que le signe douteux des eaux agitées, apporte une guérison instantanée (« *aussitôt l'homme devint sain* »). Il est le véritable ange (= envoyé) de Dieu qui, par la puissance de sa parole, donne santé et vie.

Le texte poursuit : « *C'était le sabbat en ce jour-là !* » Et quelques mots plus loin, les juifs disent à celui qui est guéri : « *C'est sabbat !* » N'y aurait-il pas dans cette insistance de l'évangéliste, ainsi que dans l'expression « *en ce jour-là* », comme une allusion au vrai sabbat, celui où culmine l'œuvre de Dieu, par son Fils, les derniers jours du salut plénier dont le signe est la guérison des infirmes. Ainsi l'annonçait le texte d'Isaïe :

*«Fortifiez les mains affaiblies, affermissez les genoux qui chancellent.
Dites aux cœurs défaillants : "Soyez forts, ne craignez pas; voici votre Dieu.
C'est la vengeance qui vient, la rétribution divine. C'est lui qui vient vous sauver."
Alors se dessilleront les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds s'ouvriront.
Alors le boiteux bondira comme un cerf, et la langue du muet criera sa joie.*

⁷⁴ Les juifs étaient tenus de monter à Jérusalem pour trois grandes fêtes : Pâque, Pentecôte et les Tentés.

⁷⁵ Cette piscine était constituée de deux grands bassins profonds de 14 mètres, séparés par une digue large de 6,50 mètres, et entourées de toutes parts par des portiques, à l'époque de Jésus. Des escaliers situés sur les coins permettaient de descendre dans l'eau. Les réservoirs étaient alimentés par des canalisations souterraines, avec peut-être un phénomène de siphon, qui expliquerait le bouillonnement intermittent de l'eau. On en voit les vestiges près de la belle basilique romane Sainte-Anne, actuellement propriété des Pères blancs.

⁷⁶ Saint Augustin voyait dans ce chiffre la marque de l'imperfection (40-2=38). Le père Boismard, lui, pense au temps du désert qui a duré 38 ans selon Deutéronome 2, 14.

*Parce qu'auront jailli les eaux dans le désert
et les torrents dans la steppe.»*
(Isaïe 35, 4-6)

Jésus s'est esquivé dans la foule. Le miraculé, interpellé par les Juifs puisqu'il porte un fardeau le jour du sabbat⁷⁷, témoigne sobrement de la guérison reçue d'un inconnu. Et à nouveau, Jésus prend l'initiative de retrouver l'ancien infirme. Et c'est au Temple, - dans la maison du Père -, qu'il le fait, et non plus à la piscine plus ou moins païenne où se réfugient les infirmes exclus du culte.

C'est là que Jésus se fait reconnaître et provoque son interlocuteur à une décision. *«Te voilà guéri; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire encore.»* La santé rendue l'invite à un comportement nouveau. Sa faute était la désespérance, un dégoût de vivre où il semblait se complaire. Il n'a plus à dire : *« Je n'ai personne »*, *« Je n'ai pas de sauveur »*. Maintenant qu'il est remis debout physiquement, il lui faut marcher avec confiance, avec Dieu qui est toujours à ses côtés. Il a le devoir d'exister, de prendre sa place devant Dieu et les hommes, de laisser s'épanouir en lui la vie du Père que lui communique le Fils.

L'interpellé ne répond rien, mais sa conduite révèle peut-être un changement intérieur : il devient témoin, il annonce que l'auteur de sa guérison, c'est Jésus. Mais sa démarche peut aussi avoir un sens plus ambigu. Conscient de la grâce qu'il vient de recevoir, il n'ose pas se compromettre et dénonce Jésus... Quoiqu'il en soit, l'objectif de la caméra quitte l'homme guéri pour se fixer sur Jésus qui s'est permis de guérir un jour de sabbat et de transgresser l'interdiction de porter des fardeaux ce jour-là.⁷⁸ Son procès commence...

b) Le discours explicatif (5, 19-47)

Les autorités juives et Jésus sont maintenant face à face. Le reproche est formulé : *« il faisait ces choses-là le jour du sabbat.»* Les versets 17 et 18 justifient l'intervention de Jésus un jour de sabbat : *« Mon Père »*, dit-il, œuvre toujours, tout au long de l'histoire, et son repos n'est pas absolu. L'Amour ne peut se lasser d'aimer. Il ne connaît pas de repos. L'observance du sabbat ne doit donc pas être si matériellement rigoriste. Puis Jésus ajoute ce qui est la pointe de la phrase : *« moi aussi, j'œuvre.»* Cette manière de parler, où Jésus se situe du côté de Dieu, est intolérable pour ses auditeurs. Ils pensent à le punir de mort, puisqu'il se fait l'égal de Dieu.⁷⁹ La controverse va maintenant se développer en deux temps : dans les versets 19-30 d'abord, Jésus se présente comme celui qui, avec le Père, donne la vie et à qui le Père confie le jugement. Cette première partie est enveloppée dans une « inclusion⁸⁰ » des versets 19 (*« Le Fils ne peut rien faire de lui-même »*) et 30 (*« je ne peux rien faire de moi-même »*). Ensuite, dans une deuxième partie, les versets 31-47 justifient cette prétention. Voyons tout cela plus en détail.

⁷⁷ Exode 20, 8-10 : *«Tu te souviendras du jour du sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage; mais le septième jour est un sabbat pour le Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour, c'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a consacré.»*

⁷⁸ Voir Jérémie 17, 21 : *«Ainsi parle le Seigneur : Soyez bien sur vos gardes et ne transportez pas de fardeau le jour du sabbat; n'en faites pas entrer par les portes de Jérusalem.»*

⁷⁹ C'est le grief principal des juifs, repris par les musulmans : ils refusent la divinité de Jésus.

⁸⁰ Les livres anciens ne comportent ni entêtes de chapitres ni espaces blancs comme les nôtres. Aussi, pour indiquer au lecteur le début et la fin d'un paragraphe, l'écrivain biblique use d'expressions semblables à l'entrée et à la conclusion d'une section. C'est ce qu'on appelle une « inclusion ».

I Le plaidoyer de Jésus : il est celui qui fait vivre et qui juge (5, 19-30)

La plaidoirie de Jésus se développe suivant une logique très sémitique qui nous déconcerte au premier abord. Distinguons trois parties grâce aux repères que nous donne l'évangéliste à travers des expressions comme « *Amen, amen, je vous le dis* » (versets 19, 24 et 25).

Le Fils et le Père (vv. 19-23). La réponse de Jésus commence à la manière d'un proverbe familial. Un fils, en Palestine, apprenait son métier, d'abord en regardant son père au travail, puis en imitant ses gestes.

Mais tout de suite, Jésus élève très haut le regard de ses auditeurs : il leur dévoile son être profond. Il n'y a *rien* que le Fils puisse faire s'il ne garde toujours son regard tourné vers le Père. C'est un écho du Prologue (1, 18) : « *Un unique engendré, Dieu, lui qui est dans le sein du Père, lui, il l'a raconté.* » Jésus est, à tout moment, plongé dans une relation unique d'amour et d'obéissance à Dieu son Père. Il est le Contemplatif parfait de l'Amour et de la fécondité des œuvres de Dieu. La guérison de l'infirmes de Bethesda n'est qu'un signe visible de la collaboration continue de Jésus avec l'Amour vivifiant du Père.

A partir de là, Jésus justifie son comportement le jour du sabbat, parce qu'il doit agir comme son Père : d'abord *faire vivre* (v.21). La volonté du Père, depuis la création, c'est de combler l'homme par la communion avec lui. Jésus, lui aussi, par ses actes, fait vivre : le gisant de Bethesda représente bien la portion de l'humanité qui accueille sa parole et peut dès lors être remise debout. Elle reçoit la vie éternelle dès aujourd'hui.

Faire les mêmes œuvres que le Père c'est, pour Jésus ensuite *juger* (vv.22 et 23), parce que le Père lui a confié ce jugement. Ce mot chez saint Jean signifie condamner, être privé de la vie éternelle, demeurer dans la mort. Ceux qui accueillent, en Jésus, le Fils, entrent en communion avec le Père, mais ceux qui le méconnaissent sont « *déjà jugés* » (3, 18). Jésus ne peut pas donner la vie éternelle à ceux qui refusent d'accueillir sa parole.

Ecouter et croire. (Verset 24) Le jugement se réalise dès maintenant quand on écoute sa parole avec foi. On passe « *de la mort à la vie* », on reçoit la vie éternelle, on entre dans la communion divine dès qu'on croit au Père en adhérant à la parole du Fils.

Les pouvoirs du Fils (vv. 25-30). Ces cinq versets développent ce qui précède, comme une spirale qui reprend les mêmes thèmes en les approfondissant.

« *Amen, amen, je vous le dis, l'heure vient --et c'est maintenant --où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront.* » (v. 25) Jésus redit qu'il a le pouvoir de reconnaître ceux qui écoutent sa voix et donc de recevoir la vie en abondance. L'amour ne s'impose pas. Il attend un accueil.

Les versets 26 et 27 repartent du pouvoir de juger donné au Fils par le Père. Puis les versets 28 et 29 parlent de la résurrection des morts à la fin des temps : celle-ci est déjà assurée pour ceux qui se mettent à l'écoute du Fils de Dieu.

Enfin, le verset 30 « *je ne fais rien de moi-même* » reprend le verset 19 : « *le Fils ne peut rien faire de lui-même.* » C'est l'attitude de l'amour pleinement confiant. Jésus fait tout en communion profonde avec le Père.

La plénitude de la vie consiste, à la suite de Jésus, à ne rien faire de nous-mêmes, pour consentir, avec Jésus, aux œuvres du Père et à sa volonté sur nos vies.

II Des témoins viennent à la barre (5, 31-47)

Après la plaidoirie, viennent les témoignages. Le premier est celui du Père : «*Si je me rends témoignage à moi-même, mon témoignage n'est pas valable. Un autre témoigne de moi, et je sais qu'il est valable le témoignage qu'il me rend.* » (vv. 31-32)

Et comment le Père a-t-il témoigné en faveur de Jésus ? D'abord, il s'est servi du témoignage de Jean Baptiste, ce prophète martyrisé qui a été «*la lampe qu'on allume et qui brille* » et qui réjouit par sa lumière. Jean a révélé Jésus. (1, 34)

Le Père accrédite ensuite Jésus par les *œuvres* qu'il lui donne d'accomplir, et qui dépassent la puissance humaine. Quelles sont ces œuvres ? Sans doute toute l'activité de Jésus, et particulièrement ses miracles comme ceux de Cana et de la piscine de Bezatha.

Le Père témoigne aussi par sa parole (v. 38), c'est-à-dire par toutes *les Ecritures* du Premier Testament. Comment des hommes rompus à l'étude de la Torah, de la Parole de Dieu, oublient-ils les prophéties qui annoncent le Messie, les textes qui prédisent le Nouveau Moïse venant leur procurer la vie éternelle ? En se figeant dans une interprétation reçue des Ecritures, ses auditeurs se rendent incapables d'en accueillir la nouveauté.

Ils n'ont pas en eux l'amour de Dieu, puisqu'ils refusent l'Envoyé du Père, tandis que sont reçus avec empressement ceux qui viennent en leur nom propre, c'est-à-dire dans l'illusion et le mensonge.⁸¹

Enfin, c'est *Moïse* lui-même, le garant des paroles écrites dans la Loi, dans la *Torah*, qui se fera leur accusateur. En effet, en rejetant Celui qu'annonce les Ecritures, les autorités juives verront Moïse, l'intercesseur par excellence des juifs auprès de Dieu, devenir un témoin à leur charge...⁸²

⁸¹ Au premier siècle de notre ère, nombreux ont été les pseudo-prophètes et les prétendus messies.

⁸² Rappelons que dans le quatrième évangile l'expression « les Juifs » ne désigne pas le peuple juif, mais la fraction lettrée de ce peuple qui, à Jérusalem, était pour une bonne part opposée à Jésus. On pourrait la traduire par les « Judéens », mais elle symbolise tous ceux qui rejettent Jésus, juif lui-même comme tous ses apôtres. Il n'y a donc ici aucune trace d'antisémitisme.

Chapitre 5 Le signe du pain à profusion (6, 1- 71)

- a) Le signe (6, 1-15)
- b) La marche sur la mer (6, 16-21)
- c) Le discours sur le pain de vie (6, 22-59)
- d) La foi des disciples (6, 60-71)

a) Le signe (6, 1-15)

D'emblée, le récit se centre sur Jésus. C'est lui qui voit venir la foule, qui interroge Philippe en *sachant* ce qu'il va faire. Il ordonne de faire asseoir et garde l'initiative même pour la distribution des pains. Enfin, toujours conduit par son savoir, « *se rendant compte qu'ils allaient venir s'emparer de lui pour le faire roi* », il se retire dans la solitude de la montagne. L'arrière-fond biblique de ce récit est riche. Le souvenir d'Elisée est ravivé par la mention des *pains d'orge*.

« Un homme vint de Baal-Shalisha et apporta à l'homme de Dieu du pain de prémices, vingt pains d'orge et du grain frais dans son épi. Celui-ci ordonna : "Offre aux gens et qu'ils mangent", mais son serviteur répondit : "Comment servirai-je cela à cent personnes?" Il reprit : "Offre aux gens et qu'ils mangent, car ainsi a parlé le Seigneur : On mangera et on en aura de reste." Il leur servit, ils mangèrent et en eurent de reste, selon la parole du Seigneur. »
(2 Rois 4, 42-44)

Mais la remarque sur *l'herbe* («*Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu.* ») fait aussi penser au psaume 23, 1-2, où le Berger messianique conduira ses troupeaux à de verts pâturages :

*«Le Seigneur est mon berger, rien ne me manque.
Sur des prés d'herbe fraîche, il me parque. »*

Ensuite, *la montagne* que Jésus gravit renvoie au grand festin préparé par Dieu :

«Le Seigneur tout-puissant prépare pour tous les peuples, sur cette montagne, un festin de viandes grasses, un festin de bons vins, de viandes moelleuses, de vins décantés. »
(Isaïe 25, 6)

« Je les mènerai à ma sainte montagne, je les comblerai de joie dans ma maison de prière. Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel, car ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples. »
(Isaïe 56,7)

Mais c'est surtout la figure de *Moïse* et le miracle de la *manne* que rappelle la multiplication des pains :

«Le Seigneur dit à Moïse : Je vais faire pleuvoir pour vous du pain du haut du ciel. Les gens sortiront et recueilleront chaque jour leur ration du jour; je veux ainsi les mettre à l'épreuve pour voir s'ils marcheront selon ma loi ou non. Et le sixième jour, quand ils prépareront ce qu'ils auront rapporté, il y en aura le double de ce qu'ils recueillent chaque jour. »
(Exode 16, 4-5)

Jésus distribue lui-même les pains, et avec une telle surabondance qu'il reste douze paniers. Jésus est venu « *pour que tous les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance* » (Jean 10, 10). Il faut suffisamment de pain pour que la multitude des hommes de tous les temps en soit rassasiée.

Les gens, en voyant le signe que Jésus vient d'accomplir, disent : « *C'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde.* » A l'époque de Jésus, en effet, on attendait un prophète, semblable à Moïse, d'après Deutéronome 18, 15 : « *Le Seigneur ton Dieu suscitera pour toi, du milieu de toi, parmi tes frères, un prophète comme moi, que vous écouterez.* » Ce prophète serait un libérateur des derniers temps, comme jadis Moïse avait affranchi les Hébreux de l'esclavage en Egypte, et ferait pleuvoir à nouveau la manne, comme Moïse l'avait naguère obtenue de Dieu.

La foule exaltée veut donc le *ravir* pour l'établir roi à leur tête. Jésus doit s'enfuir seul dans la montagne. Nouveau Moïse, il y trouve l'intimité de Celui qui lui donne la vraie gloire, qui n'est pas celle des hommes, mais la « *gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.* » (1, 14)

Le récit se conclut donc sur un malentendu. La méprise a commencé d'ailleurs plus tôt, lorsqu'il demande à Philippe : « *Où achèterons-nous des pains pour que mangent ces gens ?* » La question suppose qu'il est impossible à l'homme de se procurer le « pain véritable ». Mais Philippe en reste sur le plan matériel en évaluant le nombre de deniers nécessaires à l'achat d'une telle provision : « *Deux deniers de pain ne suffisent pas pour que chacun en reçoive un petit morceau.* »

Dans l'enthousiasme de la foule, Jésus discerne vite que les gens le prennent pour un meneur politique, sans du tout reconnaître sa véritable identité. Non il n'est pas un démagogue avide de quêter la faveur populaire pour qu'on vote pour lui. La suite du chapitre nous le montrera, il est « *le pain* » qui vient rassasier la faim profonde des hommes.

b) La marche sur la mer (6, 16-21)

« *Le soir venu* », les disciples, dans la barque, se battent contre une mer dangereusement démontée, qui figure bien leur désarroi. Ils viennent de voir rater la plus belle occasion de faire une marche sur Jérusalem et de bâtir enfin le Royaume promis par les prophètes. Dans leur cœur, c'est la nuit. On sait que pour les anciens, la mer est peuplée de puissances du mal. C'est là que Jésus va les rejoindre.

Il s'approche en marchant sur les eaux de la mort. L'eau qui sépare devient chemin qui réunit. Comme jadis devant les Hébreux⁸³, lors de la traversée de la mer Rouge, l'eau se transforme en passage sûr.

Les disciples sont saisis de peur, non parce qu'ils croient voir un fantôme, mais parce qu'ils lisent bien dans cet épisode une intervention divine. Jésus les apaise d'une parole : « *c'est moi* », en grec *εγω ειμι* : **JE SUIS**. C'est le nom divin révélé à Moïse au buisson ardent et dont parle aussi Isaïe⁸⁴, et ce nom enlève la peur. La barque, aussitôt touche terre. Avec Jésus, on arrive toujours à bon port. L'accueillir, c'est accoster au rivage de la vraie vie.

Au terme de cette véritable prophétie en actes, on peut lire enfin dans la multiplication des pains l'annonce de la dernière cène. La fuite de Jésus dans la montagne évoque sa mort et son exaltation auprès de Dieu. Ses disciples rament dans la tempête comme ils seront laissés tellement seuls aux jours de la Passion. Sa brusque apparition anticipe sa présence renouvelée au milieu des siens, après sa résurrection. En marchant sur la mer, il montre sa victoire sur les

⁸³ Exode 14

⁸⁴ Exode 3, 14 et Isaïe 43-46

puissances des ténèbres et de mort, prêtes à engloutir les hommes.⁸⁵ La terre ferme si proche indique qu'il les attend dans son Royaume...⁸⁶

c) Le discours sur le pain de vie (6, 22-59)

Comment aborder cet important discours sur le pain de vie ? Le père Boismard⁸⁷ propose d'y distinguer deux grandes parties. Le père Xavier Léon-Dufour⁸⁸, avec des nuances, se rallie à cette proposition. Mais n'est-il pas plus simple encore de prendre pour repères les indications que l'évangéliste lui-même a laissé à ses lecteurs en scandant ce discours par quatre « *Amen, amen, je vous le dis* », comme le suggère Alain Marchadour ?⁸⁹

Transition (22-25)

Le lendemain, par de multiples embarcations, la foule gagne Capharnaüm à la recherche de Jésus. Elle va y entendre le grand enseignement sur la pain de vie.

1. *Amen, amen, je vous le dis (26-31) :* *la plus haute activité de l'homme est de croire.*

Cette foule s'est mise en quête de Jésus. Mais, lucidement, ce dernier leur en montre les raisons bien équivoques : « *Vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et avez été gavés.* » Pour saint Jean, le terme « signe » (*σημειον*) indique un chemin qui conduit à un au-delà, une piste vers une plus grande profondeur. Le pain multiplié ouvrait à l'accueil de la vraie nourriture, celle qui demeure pour la vie éternelle. Mais la foule, friande de merveilleux, n'y a vu qu'un prodige. Le miracle, pour elle, n'a pas été signe qui dévoile. Il n'a été qu'écran qui masque.

« *Travaillez non pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle.* » Jésus agit ici avec la foule, comme il l'avait fait avec la Samaritaine, à qui il laissait entendre qu'il avait le secret d'une eau vive jaillissant en source de vie éternelle pour celui qui l'accueillerait.

Alors les Galiléens lui demandent : « *Que devons-nous faire pour travailler aux oeuvres de Dieu ?* » « *Les œuvres de Dieu* » pour ces gens signifiaient les commandements de la Loi, qu'ils sont prêts à accomplir minutieusement. Ils sont disposés à travailler de toutes leurs mains pour hâter la venue du règne messianique tant attendu. Et pourtant ce n'est pas cela...

Jésus leur répond d'une manière déroutante : « *L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.* » **Croire**, d'un engagement de tout l'être, voilà ce qui est avant tout demandé à l'homme. « *L'œuvre de Dieu* », vers laquelle tend toute la création, c'est l'homme divinisé... « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant* » dira en mots étincelants ce formidable théologien qu'est saint Irénée⁹⁰. L'homme vivant de la vie même de Dieu, c'est le don par excellence, qu'il ne peut que recevoir, et en aucun cas conquérir par ses seules forces. L'homme devenant *dios por participacion*⁹¹ est à la fois le fruit d'une grâce purement gratuite de Dieu et d'une libre réponse de l'homme. Entre Dieu et l'homme, il y a un abîme. Le pont jeté entre les deux rives repose sur deux piliers : du côté de Dieu, c'est celui de la miséricorde ; du côté de

⁸⁵ Jonas 2, 6-7 ; psaume 42, 8 ; psaume 18, 5 ; psaume 69, 2-3.

⁸⁶ On ne trouve pas de récit de Transfiguration dans le quatrième évangile; ce cinquième signe en tient lieu.

⁸⁷ L'évangile de Jean, Cerf 1977

⁸⁸ Lecture de l'évangile de Jean, tome II, Seuil 1990

⁸⁹ Alain Marchadour, l'évangile de Jean, Centurion 1992.

⁹⁰ Second siècle de notre ère.

⁹¹ Jean de la Croix.

l'homme, c'est celui de la confiance. La condition requise pour naître à la vie divine « *dès maintenant* », c'est l'ouverture du cœur dans la foi et la confiance. La foi est le thème qui court tout au long du discours sur le pain de vie.

Mais les interlocuteurs de Jésus se tiennent sur la défensive. Ils lui demandent : « *Quel signe fais-tu donc, pour qu'à sa vue nous te croyions? Quelle oeuvre accomplis-tu?* » Et ils lui font remarquer que Moïse avait fait beaucoup mieux que lui en obtenant de Dieu un pain du ciel donné chaque jour pendant quarante ans. Et ils citent alors (« *Il leur a donné à manger du pain venu du ciel.* ») une combinaison de deux textes de l'Exode :

« *C'est le pain que le Seigneur vous a donné à manger.* » (Exode 16, 15)
« *Je vais faire pleuvoir sur vous des pains en provenance du ciel.* » (Exode 16, 4)

2. *Amen, amen, je vous le dis (32-52) :*

Jésus poursuit par un *midrash*, c'est-à-dire un commentaire juif qui argumente à partir d'une citation de l'Écriture. Ici, et dans la troisième partie ouverte par un nouvel « *amen, amen, je vous le dis* », nous nous trouvons devant un véritable syllogisme⁹², mais dont les termes sont inversés par rapport à notre logique occidentale⁹³ :

- La majeure se trouve au verset 50, « *ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas* » ; il est de la nature même du pain « *qui descend du ciel* » d'éviter la mort à ceux qui en mangent.
- La mineure se lit au verset 49, « *vos pères, dans le désert, ont mangé la manne et sont morts* ». C'est un fait bien attesté : les ancêtres qui se sont nourris de la manne sont morts depuis longtemps.
- La conclusion s'impose au verset 32, « *ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain qui vient du ciel* ». Un logicien grec aurait conclu plus rigoureusement : « la manne n'était pas le pain du ciel ». Mais le verset 32 a l'avantage d'attirer l'attention sur le personnage de Moïse.

a) *le midrash du pain (I) (32-46)*

Mais si ce n'est pas Moïse qui donne le pain du ciel, quel est donc celui qui le procure ? Jésus répond : c'est mon Père, qui vous le donne, dès maintenant (la tournure du verbe est au présent) ! La réaction de la foule ressemble à celle de la Samaritaine⁹⁴ à propos de l'eau vive : « *Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là.* »

Vient alors la révélation : « *Je suis le pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim; qui croit en moi n'aura jamais soif.* » Après leur avoir reproché leur manque de foi, Jésus poursuit :

« *Tout ce que me donne le Père viendra à moi, et celui qui vient à moi,
je ne le jetterai pas dehors;
car je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté,
mais la volonté de celui qui m'a envoyé.
Or c'est la volonté de celui qui m'a envoyé que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné,
mais que je le ressuscite au dernier jour.*

⁹² « Raisonnement qui contient trois propositions (appelées la « majeure », la « mineure », la « conclusion »), et tel que la conclusion est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. » (Petit Larousse illustré) Exemple : (M) tous les hommes sont mortels. (m) Or Socrate est un homme. (Cl) Donc Socrate est mortel.

⁹³ Voir à ce propos Boismard et Lamouille dans « L'évangile de Jean », page 197.

⁹⁴ Mais la requête de celle-ci était plus humble et plus confiante.

*Oui, telle est la volonté de mon Père,
que quiconque voit le Fils et croit en lui
ait la vie éternelle,
et je le ressusciterai au dernier jour. »*
(6, 37-40)

Ce thème du pain, ainsi que ceux de la faim et de la soif, évoquent plusieurs textes de l'Écriture qui parlent de la Parole ou, plus souvent, de la Sagesse, comme d'une nourriture.

« Voici venir des jours - oracle du Seigneur - où j'enverrai la faim dans le pays, non pas une faim de pain, non pas une soif d'eau, mais d'entendre la parole du Seigneur. »
(Amos 8, 11)

« Venez à moi, vous qui me désirez; et rassasiez-vous de mes produits. Car mon souvenir est plus doux que le miel, mon héritage plus doux qu'un rayon de miel. Ceux qui me mangent auront encore faim, ceux qui me boivent auront encore soif. »
(Siracide 24, 19-21)

« Venez, mangez de mon pain, buvez du vin que j'ai préparé ! »
(Proverbes 9, 5)

« Ah! vous tous qui avez soif, venez vers l'eau, même si vous n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez; venez, achetez sans argent, sans payer, du vin et du lait. Pourquoi dépenser de l'argent pour autre chose que du pain, et ce que vous avez gagné, pour ce qui ne rassasie pas? Écoutez, écoutez-moi et mangez ce qui est bon; vous vous délecterez de mets succulents. Prêtez l'oreille et venez vers moi, écoutez et vous vivrez... »
(Isaïe 55, 1-3)

« Puis il me dit : Fils d'homme, nourris-toi et rassasie-toi de ce volume que je te donne. Je le mangeai et, dans ma bouche, il fut doux comme du miel. Alors il me dit : Fils d'homme, va-t'en vers la maison d'Israël et tu leur porteras mes paroles. »
(Ezéchiel 3, 3-4)

Jésus se présente donc ici, de façon très explicite, comme celui que le Père a envoyé communiquer aux hommes la vie divine. Il est le pain de la vie, le pain descendu du ciel en tant que Parole, Sagesse envoyée par Dieu sur la terre. Se nourrir de lui, c'est écouter son enseignement, garder sa parole et en vivre.

Dans la tradition juive, la manne mangée par les Hébreux était devenu le symbole de la Loi mosaïque, de la Parole de Dieu qui est aussi Sagesse. Jésus, lui, est la sagesse elle-même, descendue du ciel, la Parole incarnée venue apprendre aux hommes le chemin de la vie éternelle. Mais les auditeurs de Jésus ne peuvent entendre un tel langage. La relation étroite entre Jésus et celui qu'il appelle son Père leur reste incompréhensible. Aussi, « *murmurent-ils* », comme leurs ancêtres au désert⁹⁵ : « *Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment peut-il dire maintenant : Je suis descendu du ciel ?* » Le scandale qu'ils éprouvent vient de l'écart entre l'affirmation par Jésus de son origine divine et l'évidence de son humanité.

Il poursuit son enseignement. Il affirme que nul ne peut venir à lui s'il n'est attiré par le Père :

⁹⁵ Exode 16, 2.7 / Exode 17, 3

«*Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes Ils seront tous enseignés par Dieu. Quiconque s'est mis à l'écoute du Père et à son école vient à moi. Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient d'auprès de Dieu celui-là a vu le Père.* »

(6, 44)

**b) Amen, amen, je vous le dis
le midrash du pain (II) (47-52) :**

L'enseignement progresse en s'approfondissant, à la manière d'une spirale. De la nécessité de croire que Jésus est descendu du ciel, qu'il est la Parole qui a pris chair, le discours parle maintenant de l'exigence de « manger » le Pain de vie, - c'est-à-dire de l'accueillir de tout son être -, pour avoir part à la vie. Nous devons manger et boire pour vivre. Lorsque Jésus parle ainsi de « manger » le Pain de vie, il veut dire par là à quel point c'est vital pour réussir notre destinée qui est d'être divinisés. Il introduit alors le thème de sa mort au verset 51 :

«*Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mangera ce pain vivra à jamais.
Et même, le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* »

(6, 51)

« *Ma chair*⁹⁶ *livrée pour la vie du monde* » : voici le seul vrai signe, à la mesure de sa mission. En donnant sa vie, sans réserve, Jésus donne au monde le signe de la vie divine communiquée aux hommes. Dans le don visible de sa chair, c'est le don invisible de la vie divine qui va surgir comme une source jaillissante.

Jusqu'ici il n'était question que de pain de vie, c'est-à-dire de la parole nourrissante de Dieu. Mais voici que l'expression « *ma chair livrée pour la vie du monde* » jette le désarroi chez les interlocuteurs de Jésus. «*Les Juifs alors se mirent à discuter fort entre eux; ils disaient : "Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger?"* » Non qu'ils prennent les propos de Jésus à la lettre, comme une invitation au cannibalisme ! Ils en saisissent bien la portée symbolique : Jésus parle de sa mort. Mais ils refusent de voir dans celle-ci la source de leur vie éternelle. Pour qui se prend-il, cet homme ? Pour Dieu ? Leur scandale les garde dans l'incroyance.

La dernière partie du discours sur le pain de vie prend alors une tonalité nettement eucharistique⁹⁷, qui ne fera qu'accentuer leur malaise.

**3. Amen, amen, je vous le dis (53-59) :
le dialogue sur l'eucharistie**

«*Alors Jésus leur dit : "En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous."* » (6, 53)

« *Manger ma chair* », « *boire mon sang* », sont des expressions très fortes qui choquent par leur réalisme. Elles suggèrent une adhésion totale, sans réserve, au Fils de l'homme victorieux de la mort. Elles indiquent une communion vitale entre l'homme et le Christ. Elles évoquent la participation à une même vie, et une vie qui se donne en nourriture : le vivant qu'est l'homme est vivifié par ce Vivant qu'est le Fils de l'homme. «*De même que le Père, qui est vivant, m'a*

⁹⁶ « *Chair* » désigne ici la condition humaine, fragile et mortelle.

⁹⁷ Comme tel, cet enseignement n'a pu être prononcé par Jésus avant sa résurrection, car il aurait été totalement incompréhensible pour ses auditeurs. Il est plus vraisemblable d'y voir le commentaire d'un enseignement de Jésus développé par l'évangéliste après Pâques.

envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi. » Comme le Père est la source de la vie du Fils, ainsi le Fils fait vivre de la plénitude de la vie, celui qui le mange, celui qui lui fait confiance par et dans toute son existence. Alors que Jésus est le Fils, le croyant devient fils de Dieu par son union avec lui. C'est dans le Fils unique fait chair qu'il est désormais lui aussi « vers Dieu » (1, 1) et « dans le sein du Père » (1, 18).

Au fond, tout ce discours est un appel à la foi, et par là, à communier à la puissance de vie qui rayonne de la personne de Jésus, à travers sa mort et sa résurrection. Et le fruit de cette manducation, c'est la « demeure mutuelle » du croyant et de Jésus : « *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* » La « demeure mutuelle » c'est déjà la vie éternelle commencée dans celui qui croit.

Il est clair que l'évangéliste, et à sa suite les chrétiens, peuvent lire cette quatrième partie, à la lumière de la résurrection, comme une annonce de l'eucharistie. Surtout qu'à trois reprises, aux versets 54, 56 et 58, l'évangéliste utilise le verbe *τρώγειν* qui signifie « mâcher », « croquer » et qu'en outre, au verset 55, Jésus insiste : « *ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson.* » Le signe efficace de notre communion réciproque dans la Christ est le rite eucharistique du pain et du vin, fruit de la vigne.⁹⁸ Et ce n'est pas seulement « se souvenir » de la Cène, mais accueillir une présence du Ressuscité agissant dans les dons eucharistiques pour venir transfigurer toute notre vie ; pour faire de toute notre existence une « eucharistie ». Accueillir Jésus Pain de vie, venu du Père, et se laisser entraîner à sa suite, dans le mouvement de retour plein de gratitude vers le Père. Manger le pain et le vin sacramentels rend présent et renouvelle, à travers un geste qui engage tout notre être, corps et âme, notre communion avec Celui qui vit par le Père.

Le quatrième évangile n'a pas rapporté l'institution de l'eucharistie, comme l'ont fait les trois autres et la première lettre aux Corinthiens. Le récit de la Dernière Cène est, chez saint Jean, centré sur le lavement des pieds, symbole de la charité fraternelle.

Ici, le texte met l'accent sur le fruit de la foi, - la vie nouvelle du disciple qui demeure dans le Fils et en qui le Fils demeure -, foi qui trouve dans la célébration liturgique son expression privilégiée et son ressourcement. On ne « va pas à la messe » parce qu'il faut, par conformisme mondain ou comme une parenthèse sans conséquences sur le reste de la semaine. On y participe, dans la foi, pour se laisser renouveler, par le Fils, dans l'amour du Père ; se laisser introduire dans la communion trinitaire. Pour rejoindre déjà le Fils de l'homme dans la vie éternelle commencée dès maintenant pour celui qui croit, à travers les rencontres et les épreuves de notre quotidien. Voyons-nous dans l'hostie distribuée à la messe un simple pain ordinaire ? Alors nous ne sommes pas loin d'abandonner toute pratique régulière...

Manger le corps du Christ et boire son sang, c'est accepter de se laisser rejoindre et convertir par Celui qui s'abaisse et s'incarne jusqu'à devenir bout de pain et gorgée de vin. Nous serons alors conduits peu à peu jusqu'à la profession de foi de Pierre.

d) La foi des disciples (6, 60-71)

C'est maintenant dans le groupe même des disciples que s'insinue le doute et le scandale. « *Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples dirent : "Elle est dure, cette parole! Qui peut l'écouter?"* » Les disciples avaient commencé à croire que Jésus était l'Envoyé de Dieu, mais ils achoppent sur sa prétention inouïe d'être le Sauveur qui établit par sa mort la communion des hommes avec Dieu. Nous sommes ainsi directement placés devant les exigences de la foi et la place centrale de l'eucharistie dans cette vie d'entrée dans la communion avec le Père par le Fils.

⁹⁸ Nous y viendrons au chapitre 15 : « *Je suis la vigne; vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit; car hors de moi vous ne pouvez rien faire.* » (15, 5)

La foule des juifs s'en est allée. Nombre de disciples *se retirent de derrière lui*, - de leur place de disciples – *et ne marchent plus avec lui*. On sent qu'après tant d'années, la blessure reste vive dans le cœur de Jean. Regardons Jésus se retourner lentement vers le Douze⁹⁹, les seuls à être encore là. L'un après l'autre, il les regarde posément. « *Et vous*, leur demande-t-il, *voulez-vous vous en aller vous aussi ?* » Vous êtes libres, libres de partir. C'est le moment du choix décisif. Simon-Pierre, porte-parole des Douze, interrompt le poignant silence par cette réaction que nous sommes invités à faire nôtre :

« Seigneur, à qui irons-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous, nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu. »
(6, 68)

Certes, il n'a pas compris grand chose aux longs propos de Jésus sur le pain de vie. Mais Pierre, au jour de son appel, ne s'est pas donné à une idéologie, à une doctrine, à un parti. Il s'est engagé envers quelqu'un. Il ne demande pas d'explications. Il veut demeurer avec Jésus : ses paroles sont porteuses de vie éternelle. « Je crois parce que j'aime », dira Newman. « *Tu es le Saint de Dieu* » : tu es celui qui possède en propre quelque chose de la sainteté même de Dieu, le nouveau Moïse, le grand Prophète, qui transmet les paroles qui lui viennent de Dieu. Celui qui, en un sens bien plus fort encore que pour le prophète Jérémie, est la Parole de Dieu.

« Avant même de te former au ventre maternel, je t'ai connu; avant même que tu sois sorti du sein, je t'ai sanctifié ; comme prophète des nations, je t'ai établi. »
(Jérémie 5, 1)

La réplique de Jésus est surprenante. Au lieu de féliciter son disciple, il annonce tragiquement le refus mortel que lui opposera l'un des Douze, *un diable*, dit-il. Dans le climat eucharistique de la fin du discours sur le Pain de vie, le récit s'achève sur ce renvoi à la dernière Cène¹⁰⁰ où Judas part livrer Jésus. Cette finale laisse bien entendre que la fidélité n'est jamais acquise et même qu'elle peut basculer dans la trahison.

Car une profession de foi catholique, fidèle à l'évangile, au Credo et à l'enseignement de l'Eglise ne suffit pas. Il faut encore y engager toute notre vie concrète. Voulons-nous vivre pour nous-mêmes, ou pour Dieu, comme Jésus vit avec son Père ? Croire, c'est accepter de perdre le contrôle de sa propre vie jusqu'à pouvoir dire en vérité avec saint Paul : « *ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi.* »¹⁰¹

⁹⁹ C'est l'un des deux seuls passages (l'autre se trouve en 20, 24) où le quatrième évangile désigne ainsi (et ici trois fois successivement) le petit groupe des plus fidèles.

¹⁰⁰ Voir 13, 1 et 13, 27.

¹⁰¹ Galates 2, 20

Chapitre 6 La fête des Tentés (7, 1- 10, 21)

- a) La montée à Jérusalem (7, 1-13)
- b) Le premier discours (7, 14-36)
- c) Le deuxième discours (7, 37-53)
- d) La femme adultère (8, 1-11)
- e) Controverses (8, 12-59)
- f) La guérison de l'aveugle-né (9, 1-41)
- g) Les images de la porte et du berger (10, 1-21)

a) La montée à Jérusalem (7, 1-13)

La fête des Tentés (*soukkot*)¹⁰², à l'automne, était la plus joyeuse et la plus populaire de l'année. Elle arrivait après les récoltes, vers la fin septembre ou au début d'octobre. Par d'exubérantes réjouissances, le peuple rendait grâce à Dieu pour l'abondance des fruits de la terre durant l'année écoulée et lui demandait la pluie pour les moissons de l'année à venir. Des huttes de branchages, semblables à celles qu'on construit dans les vignes lors des vendanges, étaient installées aux coins des rues et des places de la ville. Tard dans la nuit, les festivités se prolongeaient sur les parvis du Temple à la lumière des torches. « *Celui qui n'a pas vu la joie de cette fête de nuit n'a, dans toute sa vie, vu aucune joie* », dit un proverbe du temps.

Chaque jour aussi, une procession descendait à la source de *Gihon* qui alimente la piscine de Siloé et rapportait de l'eau dans un vase d'or pour la verser sur l'autel du Temple. Fête de l'eau et de la lumière, quelle était belle la célébration des Tentés !

Impatients d'y participer, comme chaque année, les frères¹⁰³ de Jésus le pressent de se rendre à Jérusalem. N'est-ce pas là une occasion unique de quitter sa province pour se faire un nom dans la capitale ?¹⁰⁴ Sentons ici l'ironie un peu douloureuse de Jean : les frères de Jésus « *qui ne croient pas en lui* » prophétisent à leur insu. Jérusalem va être témoin de la grande manifestation de Jésus, source d'eau vive et lumière du monde.

« *Mon temps n'est pas encore là.* » L'heure de Dieu n'est pas celle des nos impatiences. C'est « *en secret* » qu'il monte quelque temps plus tard à Jérusalem, à l'heure fixée par le Père, dont « *il n'enjambe jamais les volontés* » comme dira saint Vincent de Paul.

Déjà la ville est toute vibrante de lui. Dès son arrivée, Jésus entend le murmure confus où son nom revient, loué ou abhorré : « *il est bon* », disent les uns. « *Non, il égare la foule* » répliquent les autres. Mais tout cela s'échange sous le manteau, « *par crainte des juifs* ». Sous la plume de Jean, ces « *juifs* » désignent les adversaires les plus résolus de Jésus, dont les indicateurs rôdent, aux aguets, dans la foule.

b) Le premier discours (7, 14-36)

« *Jésus monte au temple* », et là, dans la maison de son Père, fidèle à sa mission de Verbe de Dieu, il enseigne. Mais, s'étonne-t-on, comment peut-il enseigner. Il n'a pas appris « *les lettres* »¹⁰⁵, il n'a été à l'école d'aucun rabbin. Ce n'est pas aux pieds de maîtres humains que

¹⁰² Ou plus précisément des "huttes" ou des "cabanes".

¹⁰³ Sa famille plus proche et plus lointaine : demi-frères, cousins, membres du même clan, tous ceux-là sont désignés par le terme "frères".

¹⁰⁴ En 6, 16, Jésus fuit la foule qui veut le faire roi. En 12, 12-19, lors de l'entrée à Jérusalem, il garde le silence devant les acclamations qui le disent roi. Ce n'est qu'en pleine passion (18, 37), face à Ponce Pilate, qu'il peut affirmer avec force sa royauté, parce qu'elle n'est pas selon la manière humaine, mais ne s'acquiert des sujets que dans des liens de liberté et d'amour.

¹⁰⁵ On apprenait à lire dans l'Écriture Sainte.

Jésus a été instruit. Son enseignement, il ne le tire pas davantage de lui-même. Il le reçoit du Père qui l'a envoyé et dont il est, comme dit le Prologue, la Parole faite chair.

D'emblée, Jésus met ses adversaires face à leur mal : « *Pourquoi cherchez-vous à me tuer ?* » Car son procès est déjà en cours. A quatre reprises, le mot « *tuer* » revient en ce chapitre 7.¹⁰⁶ Jésus sait fort bien ce qui se trame contre lui. Depuis la guérison un jour de sabbat de l'infirme de Bethesda, sa mort est envisagée.¹⁰⁷

La foule, elle, est troublée. Elle ne sait que penser. Si Jésus est dangereux, pourquoi les chefs le laissent-ils parler en public ? Reconnaissent-ils en lui le Messie ? Pourtant, cela n'est pas possible : « le Messie, nul n'en connaîtra l'origine, tandis que ce Galiléen, nous le connaissons bien », pensent-ils.

« *Vous me connaissez ? Vous savez d'où je suis ?* » Mais connaître Jésus, c'est entrer dans le mystère de la fidélité continuelle du Père à Jésus et la fidélité de Jésus au Père. C'est reconnaître que le Père lui a confié une mission. C'est entrer dans l'intimité du Père par Celui qui est d'auprès de Lui... « *De Lui, vous ne savez rien... Moi, je sais qui il est, parce que d'auprès de Lui je suis.* » (7, 28-29) Jean nous fait ici entendre à nouveau la grande affirmation du Prologue. Jésus est venu de Celui qui l'a envoyé et auprès duquel sans cesse il demeure.

Cette prétention exorbitante à venir directement de Dieu est jugée si intolérable que les chefs tentent de l'arrêter. « *Mais son heure n'est pas encore venue* ». L'heure, depuis les prophètes, marque les étapes décisives de l'histoire du salut. L'heure de Jésus est celle où il accomplira sa mission. Son heure viendra où il donnera la vie à l'humanité pour la conduire, par sa passion et sa résurrection, à la maison du Père.

« *Peu de temps, je suis avec vous et je vais vers celui qui m'a donné mission. Vous me cherchez et vous ne me trouverez pas : où je suis, vous, vous ne pouvez venir.* » Tous les verbes sont au présent. Jésus vit déjà sa passion, sa mort et sa résurrection. Sentons l'accent poignant de cet aveu.

« *Où je suis* », c'est-à-dire là où, maintenant et toujours, je ne cesse pas d'être : en ce sein du Père qui est le demeure permanente du Fils (1, 18). « *Là, vous ne pouvez pas venir* ». Ce n'est pas une interdiction, mais un appel renouvelé. N'attendez pas demain. C'est maintenant qu'il faut vous prononcer pour moi, si vous désirez être là où je suis et où, sans moi, vous ne pouvez pas venir.

Et à nouveau fonctionne l'ironie johannique. Ces confidences si bouleversantes de Jésus ne suscitent qu'incompréhension. « *Veut-il aller dans la Diaspora, chez les grecs ?* » A leur insu, comme les frères de Jésus au début du chapitre, les gens prophétisent l'universalité du message de Jésus, bien au delà des frontières d'Israël.

Ainsi, dans la foule, vont et viennent les propos pour ou contre Jésus tout au long de ces jours de fête. Mais où en sommes-nous justement dans la fête ?

c) Le deuxième discours (7, 37-53)

Eh bien, au dernier jour, le « *grand jour* », parce qu'il va être celui d'une révélation décisive de Jésus source d'eau vive. Le 7^e jour, on s'en va donc puiser l'eau à Siloé pour l'apporter en procession au Temple. Puis, après avoir tourné 7 fois autour de l'autel, on l'aspersion de cette eau de source. On se remémore des textes importants de l'Écriture :

«Toute la communauté des Israélites partit du désert de Sîn pour les étapes suivantes, sur l'ordre du Seigneur, et ils campèrent à Rephidim où il n'y avait pas d'eau à boire pour le peuple. Celui-ci s'en prit à Moïse; ils dirent : "Donne-nous de l'eau, que nous buvions!" Moïse leur dit : "Pourquoi vous en prenez-vous à moi? Pourquoi mettez-vous Yahvé à l'épreuve?"

¹⁰⁶ 7, 1.19.20.25

¹⁰⁷ 5, 18

Le peuple y souffrit de la soif, le peuple murmura contre Moïse et dit : "Pourquoi nous as-tu fait monter d'Egypte? Est-ce pour me faire mourir de soif, moi, mes enfants et mes bêtes?" Moïse cria vers le Seigneur en disant : "Que ferai-je pour ce peuple? Encore un peu et ils me lapideront." Le Seigneur dit à Moïse : "Passe en tête du peuple et prends avec toi quelques anciens d'Israël; prends en main ton bâton, celui dont tu as frappé le Fleuve et va. Voici que je vais me tenir devant toi, là sur le rocher (en Horeb), tu frapperas le rocher, l'eau en sortira et le peuple boira." C'est ce que fit Moïse, aux yeux des anciens d'Israël. Il donna à ce lieu le nom de Massa et Meriba, parce que les Israélites cherchèrent querelle et parce qu'ils mirent le Seigneur à l'épreuve en disant : "Le Seigneur est-il au milieu de nous, ou non?" »
(Exode 17, 1-7)

« Il me ramena à l'entrée du Temple, et voici que de l'eau sortait de dessous le seuil du Temple, vers l'orient, car le Temple était tourné vers l'orient. L'eau descendait de dessous le côté droit du Temple, au sud de l'autel. Il me fit sortir par le porche septentrional et me fit faire le tour extérieur, jusqu'au porche extérieur qui regarde l'orient, et voici que l'eau coulait du côté droit. L'homme s'éloigna vers l'orient, avec le cordeau qu'il avait en main, et mesura mille coudées; alors il me fit traverser le cours d'eau : j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles. Il en mesura encore mille et me fit traverser le cours d'eau j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Il en mesura encore mille et me fit traverser le cours d'eau : j'avais de l'eau jusqu'aux reins. Il en mesura encore mille, et c'était un torrent que je ne pus traverser, car l'eau avait grossi pour devenir une eau profonde, un fleuve infranchissable. Alors il me dit : "As-tu vu, fils d'homme?" Il me conduisit puis me ramena au bord du torrent. Et lorsque je revins, voici qu'au bord du torrent il y avait une quantité d'arbres de chaque côté. Il me dit : "Cette eau s'en va vers le district oriental, elle descend dans la Araba et se dirige vers la mer; elle se déverse dans la mer en sorte que ses eaux deviennent saines ».
(Ezéchiel 47, 1-12)

«Le Seigneur sans cesse te conduira, il te rassasiera dans les lieux arides, il donnera la vigueur à tes os, et tu seras comme un jardin arrosé, comme une source jaillissante dont les eaux ne tarissent pas. »
(Isaïe 58, 11)

«Ce jour-là, les montagnes dégoutteront de vin nouveau, les collines ruisselleront de lait, et dans tous les torrents de Juda les eaux ruisselleront. Une source jaillira de la maison du Seigneur et arrosera le ravin des Acacias. »
(Joël 4, 18)

«Il arrivera, en ce jour-là, que des eaux vives sortiront de Jérusalem, moitié vers la mer orientale, moitié vers la mer occidentale : il y en aura été comme hiver. Alors le Seigneur sera roi sur toute la terre; en ce jour-là, le Seigneur sera unique, et son nom unique.
(Zacharie 14, 8)

Ce jour, annoncé par le prophète, il arrive. Comme le porteur d'eau qui invite les clients dans les souks de Jérusalem, Jésus, debout dans le Temple, crie à perdre haleine :

*«Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive, celui qui croit en moi!
Selon le mot de l'Ecriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive.
Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui avaient cru en lui;
car il n'y avait pas encore d'Esprit,*

parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. ».
(7, 37-38)

Celui qui a soif, qu'il vienne à Jésus pour recevoir la vie filiale en surabondance. Comme l'eau désaltère et vivifie celui qui boit, de même Jésus apaise la soif de vie éternelle et revigore celui qui l'accueille. Ce n'est plus le Temple qui deviendra source de l'eau vive, mais son corps, Temple nouveau, d'où jailliront les torrents de l'Esprit.

Dans la foule, il s'en trouvent pour être touchés. Comme les Galiléens après la multiplication des pains (6, 14), ils disent : « *C'est le Messie* » des derniers temps, célébré à l'occasion de cette fête des Tentes. Mais d'autres leur opposent l'origine galiléenne de Jésus, alors que le messie, c'est annoncé, sortira de Bethléem, de la semence de David. Nouveau trait d'ironie johannique : croyant s'opposer à la messianité de Jésus, ils citent, à leur insu, l'exacte identité de Jésus, né à Bethléem, selon la prophétie de Michée 5, 1.

Les gardes envoyés par les Grands Prêtres reviennent bredouilles et rendent hommage à la sagesse bouleversante de Jésus : « *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* » (7, 46). La réaction des Grands Prêtres n'est que mépris pour les petites gens, « *ces maudits qui ne connaissent pas la Loi* ». (7,49) Ils jugent Jésus. Ils jugent la foule.

Jésus, lui, ne juge personne. Il est venu pour sauver. Il pose sur tous les hommes, même sur les policiers venus l'arrêter, un regard de douceur et de bienveillance.

Alors un bon connaisseur de la Loi ose se lever. Nicodème, le visiteur nocturne de Jésus, pose une question vigoureuse : « *Notre Loi juge-t-elle un homme sans l'avoir entendu d'abord et connaître ce qu'il fait ?* » Il s'attire le sarcasme de ses collègues : « *Serais-tu de Galilée, toi aussi ?* » Retourne à tes chères études et tu apprendras des Ecritures qu'il ne sort pas de prophète de Galilée. Son intervention a pourtant calmé le jeu, puisqu'« *ils s'en allèrent chacun chez soi.* »

Bientôt la fête va se conclure dans une apothéose de lumière qui illuminera le Temple dans toute sa splendeur. Et Jésus va proclamer qu'il est « *la lumière du monde* ». Il est ce même Seigneur qui, jadis, avait abreuvé son peuple au Rocher de l'Horeb et qui le précédait la nuit dans la colonne de feu. Mais il est aussi, tragiquement, le méconnu de son peuple...

d) La femme adultère (8, 1-11)

Cette perle évangélique a bien failli se perdre. Elle est absente des plus anciennes copies des évangiles et n'est présente, dans des manuscrits latins, qu'à partir du cinquième siècle.

Pourtant l'histoire était connue de l'Eglise antique.¹⁰⁸ Elle n'est pas, c'est sûr, de la plume de Jean, dont elle interrompt la suite logique des chapitres 7 et 8. Peut-être est-ce Luc qui l'a composée ? En tout cas, elle soutient très bien la comparaison avec les plus belles pages du troisième évangéliste, celles en particulier de la pécheresse chez Simon (Luc 7, 36-50) et des paraboles de miséricorde (Luc 15).

Pourquoi ce récit admirable a-t-il été tenu si longtemps à l'écart ? C'est qu'il aura effrayé les responsables de l'Eglise primitive par son ouverture. L'adultère comptait parmi les péchés estimés incompatibles avec le baptême et entraînait l'exclusion de la communauté.¹⁰⁹

Par ailleurs, que savons-nous de cette femme ? Rien. Est-elle jeune, quel est son nom, son visage ? Rien. Tout ce que nous savons d'elle, c'est qu'elle a été surprise en flagrant délit d'adultère. Voilà ce qui, à travers son anonymat, nous la fait reconnaître : n'est-elle pas chacune et chacun d'entre nous ? Cette femme a notre visage et porte notre nom. Elle a les traits de l'humanité souvent infidèle à Dieu et confrontée avec Celui qui est l'Amour miséricor-

¹⁰⁸ D'après Eusèbe de Césarée, Papias (IIIème siècle) rapportait cet épisode. La διδασκαλία (IIIème siècle) le cite également.

¹⁰⁹ Voir 1 Corinthiens 5 ; 1 Corinthiens 6, 9 ; 2 Pierre 2, 14

dieux. Le récit ne parle pas davantage de mari trompé ou d'amant. Il renoue avec les prophètes qui dénoncent le peuple qui court après les idoles comme une femme adultère trahissant l'alliance avec son Epoux divin.

Jésus enseigne assis, à la manière des sages et des rabbins. Il fait apprendre par cœur¹¹⁰, selon les procédés oraux, de brefs récitatifs qui condensent sa pensée en formules faciles à mémoriser. Dépités de son succès, les pharisiens ne ratent pas l'aubaine qu'est pour eux cette femme surprise en adultère et tout près d'être lynchée. Elle leur servira à piéger Jésus. Ils la lui amènent donc et l'invitent à se prononcer sur son cas : « *Dans la Loi, Moïse nous a commandé de lapider celles-là.*¹¹¹ *Toi donc, que dis-tu ?* »

Le traquenard est redoutable. Si Jésus s'associe à la condamnation prescrite par la Loi, il entre en rébellion contre le pouvoir romain qui se réserve la peine capitale. Et du même coup, il contredit son enseignement subversif sur le Dieu de miséricorde. Par contre, s'il ne le fait pas, il s'oppose à Moïse, l'autorité suprême.

La réponse de Jésus se fait d'abord *silence*. Tant qu'accusations et malveillances tombent sur la femme, on voit Jésus étrangement occupé à tracer des signes sur le sol. Baissé vers le sol, il évite les yeux injectés de sang de ces hommes surexcités. S'il avait commencé par les fixer du regard, c'est leur propre provocation que ces hommes y liraient, comme en un miroir. L'affrontement deviendrait inévitable, la lapidation de leur victime et peut-être même aussi celle de Jésus serait quasi inéluctable.¹¹² Courbé sur le sable, il attend que se calme la meute. Il minimise le tragique de la scène.

Lorsque enfin le tumulte s'apaise, il se redresse. Sa parole met alors devant leur responsabilité ces assassins en puissance, inconscients du crime qu'ils sont prêts à perpétrer : « *La Loi prescrit de lapider ces femmes-là. Eh bien, que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre* ». (8, 7) Puis il reprend ses vagues dessins dans la poussière. Plutôt que de lancer l'un après l'autre leur pierre, lentement, ils s'en vont, « *à commencer par les plus âgés* ». ¹¹³

Tous sont partis; tous, sauf la femme qui est toujours là. Et lui. « *Ils ne restaient plus que deux,* écrit superbement saint Augustin, *la pécheresse et le Sauveur, la malade et le médecin, la misère et la miséricorde* ». La femme aurait pu s'enfuir, mais elle reste là. Très doucement, Jésus lui parle. Et sa question est teintée d'humour : « *Femme, où sont-ils? Personne ne t'a condamnée ?* » - « *Pas un, Seigneur.* » - Alors Jésus dit : « *Moi non plus, je ne te condamne pas...* » (8, 10-11) Si des hommes, au cœur sec et dur, toujours sur le point d'entrer dans une spirale de violence, ne l'ont pas condamnée, comment le cœur infiniment miséricordieux de Celui qui est sans péché pourrait-il l'accuser ? « *Va, désormais ne pêche plus* ». Dieu t'en gardera. « *Heureux qui est absous de son péché, acquitté de sa faute* », chante le psaume 32,1. Dans son dernier livre¹¹⁴, Didier Decoin, lui, fait dire à la jeune femme : « *Elle était rudement bien trouvée, son histoire de la première pierre. Leur tête aux autres, quand ils ont filé en rasant les murs ! Il les a bien eus, pense-t-elle, si je savais seulement qui il est, il m'aurait pour toujours...* »

e) Controverses (8, 12-59) « *Moi, Je suis* »

Après la parenthèse de la liberté rendue à la femme adultère, la manifestation de Jésus à Jérusalem s'approfondit. La Parole de Jésus devient Lumière, et si cette lumière n'entame pas l'obscurité du refus, elle rebondit sur ce mur pour éclairer en retour Celui qui parle. Jamais,

¹¹⁰ Voir les travaux très intéressants du père Jousse sur la question de l'enseignement oral de l'évangile.

¹¹¹ Lévitique 20, 10 / Deutéronome 22, 23-24

¹¹² Bientôt nous verrons d'autres adversaires ramasser des pierres pour le tuer : Jean 8, 59.

¹¹³ Voir l'admirable lecture de cet épisode faite par René Girard dans son livre « *Je vois Satan tomber comme l'éclair* », pages 84 à 113, Grasset 1999.

¹¹⁴ Jésus, le Dieu qui riait, Stock 1999, pages 215-216.

Jésus, dans le quatrième évangile, n'était encore apparu aussi rutilant de clarté. «*Je suis la lumière du monde* » (8, 12).

Profitant du rite nocturne de la procession aux flambeaux qui illumine la ville, Jésus, après s'être présenté comme la source des eaux vives, s'offre maintenant comme la «*lumière* », dans le même sens qui inspirait déjà le psalmiste :

«*En toi, est la source de vie, par ta lumière, nous voyons la lumière*» (Psaume 36, 10)

Cela renvoie aussi à ce que Jean a proclamé dès le Prologue :

«*La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie* » (1, 4).

Et il ajoute :

«*Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie* » (8, 12).

En étant en parfaite communion avec le Père, Jésus est le modèle poussé à l'absolu de ce que l'homme est destiné à devenir. Le chemin qui conduit à la maison paternelle est éclairé par Jésus.

Seulement la controverse avec les juifs se durcit, jusqu'à la violence. Les questions, malveillantes, pleuvent sur Jésus qui, pour y répondre, multiplie les «*Je suis* » : du verset 12, «*Je suis la lumière du monde* », au verset 58, «*avant qu'Abraham fut, Je suis* », résonne le nom divin donné à Moïse au buisson ardent. (Exode 3, 14-15)

Le Père, témoin du Fils (8, 12-20)

«*Personne ne peut témoigner en sa faveur, ton témoignage ne vaut pas* », lui objectent ses adversaires. «*Vous jugez selon la chair, selon les apparences, leur rétorque Jésus. Vous ne voyez en moi qu'un homme comme les autres.* »

Mais, justement, Jésus est unique. Seul, entre les hommes, en effet, il sait «*d'où il vient et où il va* » (8, 14). Il est à tout instant dans l'intimité du Père. De quel homme pourrait-il recevoir la confirmation de cette relation absolument unique qu'il a avec Dieu ?

Et si l'on veut vraiment un double témoignage, conformément à la Loi¹¹⁵, Jésus peut alors invoquer son Père, dans la communion duquel il vit, et qu'il vient donner en partage à ceux qui acceptent de le recevoir. «*A tous ceux qui l'ont accueilli, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu...*» (1, 12), notait le Prologue.

Mais de quel père parles-tu, interrompent les juifs ? «*Où est ton Père ?* » (8, 19) La riposte est peut-être déjà offensante, faisant sans doute allusion à une conception illégitime.

A cette question quasi injurieuse, la réplique de Jésus est encore une révélation plus poussée de son union avec le Père. Vous ne pouvez pas connaître mon Père, si vous ne me connaissez pas moi-même ; me connaître, moi, c'est aussi connaître le Père. Et la connaissance dans le langage biblique ne désigne pas l'intellect, mais un accueil aimant de tout l'être.

C'était près du Trésor, note Jean, que Jésus prononça ces paroles. Comme souvent, cette observation a une portée symbolique. A l'endroit même où Israël conserve les pièces d'or qu'il considère comme le signe de l'amour de Dieu, les pharisiens méconnaissent Jésus, le vrai Trésor donné par l'Amour de Dieu...

¹¹⁵ Voir Nombre 35, 30; Deutéronome 17, 6; Deutéronome 19, 15.

Même à travers la mort (8, 21-30)

« *Je m'en vais et vous me cherchez et vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir* » (21). A travers sa mort, Jésus révèle à nouveau le mystère de sa personne. Mais, par toutes leurs réactions de rejet, les Juifs montrent trop bien qu'ils sont *d'en bas* ; qu'ils ont l'esprit du monde, qui est hostile à Dieu. Avec malveillance, ils caricaturent la parole de Jésus en y voyant que propos autodestructeurs. Le suicide enfoncerait Jésus dans les profondeurs des enfers où il serait bien sûr impossible de le suivre. Mais, à travers cette hypothèse outrageante, les Juifs annoncent, sans le savoir, le don volontaire de Jésus. Notons ici encore l'ironie de Jean : les Juifs s'imaginent que Jésus va se tuer, et c'est eux qui vont l'assassiner !

On sent monter l'indignation chez Jésus : « *si vous ne croyez pas que **Je Suis**, vous mourrez dans vos péchés.* » (24) Il laisse monter, comme le Dieu de le Premier Testament, cette affirmation **Je suis**, c'est-à-dire «Je suis le seul véritable existant, le seul Seigneur, Dieu.»

« *Les Juifs* » - qui, faut-il le rappeler, ne désignent pas ici une ethnie, mais la catégorie de ceux qui n'ont pas cru hier comme aujourd'hui – les Juifs donc, persiflent : « *Qui es-tu?* »

La réponse vient d'une profondeur d'éternité : « *ce que je vous dis dès le commencement.* »

Non pas le commencement de notre rencontre, mais de ce commencement éternel où **JE SUIS** auprès du Père : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.* » (1, 1). Voilà d'où **JE SUIS** et qui **JE SUIS**. Les Juifs ne comprennent pas qu'il leur a parlé du Père (8, 27), de son lien existentiel avec le Père.

Mais Jésus termine dans l'espérance :

« Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis et que je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que le Père m'a enseigné, et celui qui m'a envoyé est avec moi; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » (8, 28-29)

Quand il sera élevé, indissociablement sur la croix et par l'Ascension, dans le plus humiliant abaissement et dans la gloire de la résurrection, alors les cœurs purifiés ne pourront que reconnaître la parfaite unité de Jésus avec le Père, la gloire de celui qui peut dire en pleine vérité : **JE SUIS**.

Le Fils qui rend libre (8, 31-36)

Que ces propos sont difficiles à entendre, aujourd'hui comme hier ! Ce qui est normal pour l'homme, c'est plutôt de ne pas croire. Il y a comme une sorte d'incapacité radicale, pour les ressources simplement humaines, à saisir que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il est en communion avec son Père. Il faut entrer, *demeurer* dans la Parole pour connaître la vérité et la laisser nous rendre libres (8, 32). Il faut permettre à la Parole de nous éclairer, de s'éclairer elle-même en nous. Non pas tenter de la forcer pour en pénétrer l'intelligence ; mais, dans une humble confiance, la laisser toucher notre cœur profond pour le purifier et le tourner vers le Père. « *Tu m'enseigneras* », dit la Bien-aimée du Cantique ¹¹⁶ à son Epoux, « *je te ferai boire un vin parfumé, ma liqueur de grenades...* » C'est du tête à tête, du cœur à cœur avec la Parole de Dieu qu'est Jésus que nous recevons la grâce de devenir *ses disciples* et d'être, en lui, les enfants libres du Père. *Faire ce qui plaît au Père*, voilà ce qui fait de nous, à la suite de Jésus, des hommes libres, libres d'aimer, libres pour aimer. Des fils qui demeurent à jamais dans la maison du Père...

¹¹⁶ Cantique des Cantiques 8, 2

A ces mots « *vous serez libres* », les Juifs se rebiffent : « *Nous sommes la descendance d'Abraham et jamais nous n'avons été esclaves de personne. Comment peux-tu dire : Vous deviendrez libres ?* »

Vraie et fausse descendance d'Abraham (8, 37-59)

La descendance d'Abraham ? Aux yeux de Jésus, ce qui la constitue vraiment, ce n'est pas le sang ou la race. La véritable descendance d'Abraham est spirituelle et se reconnaît aux œuvres qu'on accomplit, sur les traces de cet homme de fidélité à Dieu et à sa parole, de cet homme aimant la vie aussi, qu'est le patriarche. Mais « *si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai dit la vérité, que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait* » (8, 39-40).

Pour offrir un sacrifice qui plaise à Dieu, Abraham a remplacé son fils Isaac par un bélier.¹¹⁷ Il a compris que ce n'est pas la mort qui magnifie Dieu, mais la vie. Jésus, à son tour, en vrai descendant d'Abraham, glorifie Dieu en vivifiant les infirmes et en enseignant le chemin de la vie. Les enfants de Dieu, la véritable descendance d'Abraham, sont sources de vie. La haine, la jalousie, le désir de tuer, ne viennent pas de Dieu. L'œuvre d'Abraham a été de rendre gloire à Dieu en lui donnant une multitude de vivants.

Par tout votre comportement, vous faites la preuve que « *vous êtes du diable, votre père* » (8, 44). Quel mot terrible dans la bouche de Jésus. C'est le même mensonge qu'à l'origine, c'est la même volonté de faire mourir, c'est la même absence de tout amour que poursuit, à travers vous, celui qui est « *menteur et père du mensonge* », « *homicide dès le commencement* » (8, 44). Parce qu'il dit la vérité et qu'il est la vérité, parce qu'il connaît intimement le Père, Jésus s'attire la haine de ceux qui se mettent au service du *père du mensonge*.

N'ayant rien à répliquer, les adversaires en viennent aux insultes : « *tu es un samaritain* », ce qui n'est pas encore très grave. Mais l'affront se fait plus cruel : « *tu as un démon, tu es un possédé* ». On ne saurait proférer pire injure. Jésus, lui, l'Innocent, le Juste qui ne fait que du bien, voilà qu'on retourne contre lui la dénonciation qu'il vient de faire : « *votre père, c'est le diable* » (8, 44).

« *Vous me déshonorez* », riposte Jésus. Mais il y a quelqu'un qui pourvoit à ma défense et à ma gloire. Le Père, sans cesse, est là tout au long de cette affreuse polémique qui semble ne devoir jamais finir. Pour saint Jean, le plan d'amour du Père est l'Incarnation du Fils. « *Dieu se fait homme pour que l'homme devienne Dieu* », aimeront répéter les Pères de l'Eglise. La Parole faite chair, si elle avait été accueillie d'emblée par l'humanité aurait ouvert à celle-ci les portes de la Maison paternelle où coulent les eaux de la vie éternelle. Mais, la Parole se heurte aux ténèbres, au mystère d'iniquité. Les Judéens d'hier, les assassins d'aujourd'hui et jusque notre propre cœur sont autant de lieux d'un combat clos et impitoyable. Alors, il ne restera au Fils que de se laisser imbiber comme une éponge par le fiel de nos violences et de nos folies meurtrières pour y mettre, jusque dans la croix, la gloire qu'il tient du Père et nous porter, par sa résurrection, dans l'éternité divine. Il ne saurait connaître la mort, celui qui s'en remet à Jésus. « *Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort* » (8, 51).

Du coup, ses contradicteurs croient triompher. « *Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais de la mort. Es-tu donc plus grand qu'Abraham, notre père, qui est mort? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être?* » (8, 52-53).

La réponse de Jésus est sublime. « *Abraham, votre père, exulta à la pensée qu'il verrait mon Jour. Il l'a vu et fut dans la joie* » (8, 56). Elle renvoie à la Genèse :

¹¹⁷ Genèse 22

« Dieu dit à Abraham : "Ta femme Sarai, tu ne l'appelleras plus Sarai, mais son nom est Sara. Je la bénirai et même je te donnerai d'elle un fils; je la bénirai, elle deviendra des nations, et des rois de peuples viendront d'elle." Abraham tomba la face contre terre, et il se mit à rire car il se disait en lui-même : "Un fils naîtra-t-il à un homme de cent ans, et Sara qui a 90 ans va-t-elle enfanter?" (...) Mais Dieu reprit : "Non, mais ta femme Sara te donnera un fils, tu l'appelleras Isaac, j'établirai mon alliance avec lui, comme une alliance perpétuelle, pour être son Dieu et celui de sa race après lui. »¹¹⁸

« Abraham avait cent ans lorsque lui naquit son fils Isaac. Et Sara dit : "Dieu m'a donné de quoi rire, tous ceux qui l'apprendront me souriront." Elle dit aussi "Qui aurait dit à Abraham que Sara allaiterait des enfants! car j'ai donné un fils à sa vieillesse." »¹¹⁹

Dans sa foi, Abraham s'est réjoui, parce qu'en Isaac il a d'avance contemplé le salut dont l'enfant était la figure. Les Juifs interrompent bruyamment un discours pour eux de plus en plus dément. « Tu n'as pas 50 ans, et tu as vu Abraham! » (8, 57). Vient alors le sommet où Jésus donne la plus stupéfiante déclaration sur son identité :

« Amen, amen, je vous le dis, avant qu'Abraham ne vienne à l'existence, **Je Suis**. »
(8, 58)

Jésus dit : **JE SUIS**, absolument. A l'intérieur de sa parfaite obéissance à son Père, le Fils est en parfaite égalité et communion avec Lui. L'« avant » de Jésus, auprès du Père, remonte à la nuit des temps, avant Abraham, avant même la création du monde. Jésus et le Père sont ensemble **« Je Suis »**. C'est dans le Fils seul que Dieu peut être trouvé et reconnu pour Père. Cette revendication à la divinité est bien comprise par ses adversaires. Le **« Je Suis »** de Jésus résonne à leurs oreilles comme un abominable blasphème, qui mérite la mort. « Ils ramassèrent alors des pierres pour les lui jeter » (8, 59). C'est la conclusion tragique de cette fête des Tentes. Jésus, cette fois-là encore, réussit à s'échapper. Lui qui était monté au Temple en secret (7, 10), le quitte aujourd'hui à la dérobée (8, 59). Ce n'est pas encore son Heure, celle de son élévation. Mais aussi, comme l'annonçait le prophète, avec Jésus, c'est Dieu qui sort de son Temple :

« La gloire du Seigneur sortit de sur le seuil du Temple et s'arrêta sur les chérubins. Les chérubins levèrent leurs ailes et s'élevèrent de terre à mes yeux, en sortant, les roues avec eux. Ils s'arrêtèrent à l'entrée du porche oriental du Temple du Seigneur, et la gloire du Dieu d'Israël était sur eux, au-dessus. (...) Alors les chérubins levèrent leurs ailes, et les roues allaient avec eux, tandis que la gloire du Dieu d'Israël était sur eux, au-dessus. La gloire du Seigneur s'éleva du milieu de la ville et s'arrêta sur la montagne qui se trouve à l'orient de la ville. »
(Ezéchiel 10, 18-19/ 11, 22-23)

Ainsi avance-t-on dans l'évangile de Jean. Non pas à coup de nouvelles révélations, car l'unique révélation est donnée dès les premiers mots du Prologue. Mais la Parole de Jésus, à mesure qu'elle se redit, s'approfondit et s'ouvre, dans le château de l'âme, les portes de nouvelles demeures encore insoupçonnées.¹²⁰

¹¹⁸ Genèse 17, 15 -19

¹¹⁹ Genèse 21, 5-7

¹²⁰ Voir « Le château de l'âme » de Thérèse d'Avila, in « Œuvres complètes » aux Editions du Seuil.

f) La guérison de l'aveugle-né (9, 1-41)

Tandis qu'il s'éloigne du Temple, Jésus voit un homme *aveugle de naissance* (9, 1). Celui qui vient de se révéler comme la *lumière du monde* (8, 12), rend la vue à l'aveugle-né, avant d'en faire l'une de ces brebis pour lequel le Bon Berger donne sa vie (10, 11).

La mise en scène de ce récit parfaitement réglée, s'offre comme un véritable parcours initiatique. Ici, nous ne trouvons plus de grands discours, mais une action riche en rebondissements, qui progresse jusqu'à la rencontre finale... superbe !

La guérison (9, 1-7)

L'homme que Jésus aperçoit est aveugle de naissance : «*Il était assis et il mendiait*» (9, 8). C'est un être privé de voir depuis qu'il est né, sans ressources pour vivre, exclu du Temple par son infirmité¹²¹, plongé dans la nuit du mépris des autres¹²², démuné de tout appui dans la vie, comme nous le comprendrons lors de la rencontre avec ses parents.¹²³

Jésus d'emblée redonne sa dignité à l'aveugle. «*Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais c'est afin que soient manifestées en lui les œuvres de Dieu* », précise-t-il à ses disciples. En innocentant l'aveugle, Jésus ôte le caractère honteux de son mal. Déjà, il fait lever la lumière dans son cœur. Cet homme tout entier dans la nuit, le voici qui va devenir témoin de la Lumière en ce monde.

Jésus sait que ses jours sont comptés et que bientôt s'abattront sur lui les ténèbres de la violence et de la mort. Il doit se hâter de semer la vie divine, lui qui est «*la lumière véritable qui éclaire tout homme* » (1, 9).

Commence alors le récit proprement dit de la guérison de l'handicapé de naissance : «*Ayant dit cela, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit avec cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit : "Va te laver à la piscine de Siloé" - ce qui veut dire : Envoyé. L'aveugle s'en alla donc, il se lava et revint en voyant clair*» (9, 6-7). A la différence de Naaman le lépreux¹²⁴, il croit déjà à l'efficacité de la parole de Jésus, puisqu'il se rend sans discuter à la piscine de Siloé.

Notons le double symbolisme de la boue et de l'eau. Commençons par celui de la **boue**. Humblement, l'aveugle se laisser faire. En se penchant vers la terre pour en faire de la boue avec sa salive, Jésus reprend le geste du Créateur dans le livre de la Genèse : «*Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la glaise du sol...*» (Genèse 2, 7). Jésus remodèle l'homme en lui rendant sa destination première. Il l'ouvre à la lumière divine. Il recrée un homme qui verra pour toujours.

«*La main de Dieu qui nous a modelés au commencement (...), cette même main, dans les derniers temps, nous a recherchés quand nous étions perdus, a recouvré sa brebis perdue, l'a chargée sur ses épaules et l'a réintégrée avec allégresse dans le troupeau de la vie* », commente magnifiquement saint Irénée.¹²⁵

En même temps, c'est tout l'univers qui est associé à la naissance de l'homme à la lumière divine. L'homme est comme immergé à nouveau dans ses origines cosmiques, lui qui est fait

¹²¹ 2 Samuel 5, 8 : «*Quant aux boiteux et aux aveugles, David les hait en son âme (C'est pourquoi on dit : Aveugle et boiteux n'entreront pas au Temple.)* »

¹²² Jean 9, 2 : «*"Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle?"*» Plus loin en Jean 9, 34 : «*De naissance tu n'es que péché et tu nous fais la leçon!* » N'est-ce pas aussi la réaction spontanée de bien de nos contemporains lorsqu'il leur arrive un malheur : «*Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au Bon Dieu... ?*»

¹²³ Jean 9, 18-23.

¹²⁴ 2 Rois 5, 10.

¹²⁵ Adversus Haereses V, 15, 2

de «*la poussière des étoiles* », selon l'heureuse expression d'Hubert Reeves¹²⁶ « Avec lui, c'est toute la création qui s'éveille à la lumière. »¹²⁷ «*Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut. Ce qui fut en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes* » (1, 3-4).

Après lui avoir enduit les yeux de boue, Jésus envoie l'aveugle se laver dans *l'eau* de la piscine de Siloé, là même où on l'avait puisée peu de temps avant pour la fête des cabanes. Saint Augustin y voit le symbole du baptême : « *Il l'envoya à la piscine qui est dénommée Siloé. L'évangéliste a cru devoir expliquer lui-même le nom de cette piscine, et il dit : "Ce qui est interprété : 'Envoyé'." L'aveugle lava donc ses yeux dans cette piscine, qui signifie "Envoyé", il fut baptisé en Christ. Le Christ l'a baptisé en quelque sorte en lui-même... Vous avez entendu un grand mystère...* »¹²⁸

A sa suite, d'autres Pères de l'Eglise ont compris la guérison de l'aveugle comme l'effet de la récréation dans l'eau opérée par l'Esprit Saint chez le catéchumène au jour de son baptême. S'étant lavé, l'aveugle voit clair. La vie obscure devient en lui lumière.

La réaction des voisins (9, 8-12)

Il revient le cœur et les yeux pleins de lumière. Mais Jésus n'est plus là. L'homme se retrouve seul. Il aurait pu s'abandonner à la joie toute neuve de voir le jour, de se déplacer à son gré sous la caresse éblouissante du soleil. Il n'en est rien. Il n'a pas plus pressant souci que de témoigner à pleine voix de sa guérison. Il devient témoin de Jésus, témoin de la lumière. Cela lui attire bien vite des ennuis. Il s'expose aux critiques et aux humiliations de tous ceux qui, d'une façon comme d'une autre, ne sont pas sérieusement amis de la lumière, de cette clarté qui lui emplit le cœur plus encore que les yeux.

Il lui faut affronter en premier lieu les voisins, le monde des badauds et des passants du quartier. Ils s'émeuvent de son cas, mais leur curiosité reste superficielle, car la vérité, au fond, ne les intéresse pas.

L'ancien aveugle, loin de se dérober à leurs questions pour préserver sa tranquillité, dit et redit que, oui, c'est bien moi («*εγω ειμι*») qui est «*celui qui se tenait assis à mendier*» (9, 8). Mais alors, comment y voit-il maintenant, lui demande-t-on ? C'est «*l'homme qu'on appelle Jésus* » (9, 11), oui c'est lui qui m'a guéri. Jésus ? Un nom qu'il ne faut pas prononcer... aussi l'amènent-on devant les pharisiens.

Premier interrogatoire des pharisiens (9, 13-23)

N'est-ce pas encore un jour de sabbat que Jésus, en toute illégalité, a fait ce travail de pétrir de la boue pour en enduire les yeux de l'aveugle ? Celui qui a un tel comportement « *ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat* » (9, 16), tranchent certains.¹²⁹ D'autres, plus finement font remarquer : «*Comment un homme pécheur peut-il faire de tels signes ?* » (9, 16) Divisés, ils se tournent vers l'ancien aveugle : «*Toi, que dis-tu de lui, de ce qu'il t'a ouvert les yeux ?* » L'homme répond avec assurance : « *C'est un prophète.* » (9, 17) « Absurde », pensent les spécialistes de la Loi. Ce soi-disant miraculé ne serait-il pas plutôt un simulateur ?

¹²⁶ Poussières d'étoiles, Seuil 1984

¹²⁷ Eloi Leclerc, le Maître du désir, DDB 1997

¹²⁸ In Jo 44, 2

¹²⁹ Deutéronome 13, 2-4.6 : «*Si quelque prophète ou faiseur de songes surgit au milieu de toi, s'il te propose un signe ou un prodige et qu'ensuite ce signe ou ce prodige annoncé arrive, s'il te dit alors : "Allons à la suite d'autres dieux (que tu n'as pas connus) et servons-les", tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète ni les songes de ce songeur (...). Ce prophète ou ce faiseur de songes devra mourir, car il a prêché l'apostasie envers Yahvé ton Dieu, qui vous a fait sortir du pays d'Egypte et t'a racheté de la maison de servitude, et il t'aurait égaré loin de la voie où Yahvé ton Dieu t'a ordonné de marcher. Tu feras disparaître le mal du milieu de toi.* »

Pour en avoir le cœur net, on convoque ses parents. Précipitamment on leur assène trois questions : « *Celui-ci est-il votre fils ? Vous dites qu'il est né aveugle ? Comment donc y voit-il à présent ?* » (9, 19) Apeurés, ils répondent que c'est bien là leur fils et qu'assurément il est né aveugle. Mais comment il y voit aujourd'hui et qui a pu lui ouvrir les yeux, « *nous ne le savons pas* » (9, 21). Craintivement, ils se retranchent derrière ce « *nous ne le savons pas* » : leur fils d'ailleurs est assez grand pour s'expliquer lui-même. Ils n'ont nulle envie d'être compromis avec lui, au risque d'être exclus de la Synagogue.¹³⁰ Ils acceptent de reconnaître le fils à qui ils ont transmis la vie, mais ne sont pas prêts à aider leur fils à recevoir de Jésus la vie sur laquelle la mort n'a aucun pouvoir. L'intermède des parents n'a donc rien apporté à l'instruction du procès. Les juifs décident de convoquer à nouveau l'ancien aveugle.

Second interrogatoire du voyant (9, 24-34)

Les pharisiens comptent obtenir par intimidation l'aveu d'une supercherie. « *Rends gloire à Dieu! Nous savons, nous, que cet homme est un pécheur* » (9, 24). Crânement et même avec humour, voici que cet homme du peuple qui devrait se sentir écrasé par une affirmation aussi tranchée, répond au contraire avec un aplomb croissant. Aux autorités qui le somment de raconter une nouvelle fois sa guérison, il réplique avec une cinglante ironie : « *Je vous l'ai déjà dit et vous n'avez pas écouté. Pourquoi voulez-vous l'entendre à nouveau? Est-ce que, vous aussi, vous voudriez devenir ses disciples ?* » (9, 27) Rien de plus poignant que le témoignage de cet homme. Car lui, qui n'a jamais été aux écoles, répond hardiment, comme le fera plus tard Jeanne d'Arc à son procès, en posant la seule vraie question :

«C'est bien là l'étonnant : que vous ne sachiez pas d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs, mais si quelqu'un est religieux et fait sa volonté, celui-là il l'écoute. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.» (9, 30-33).

Sans savoir reconnaître Jésus, il est son témoin, par gratitude et par fidélité à la vérité. « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière* » (3, 21), avait dit Jésus à Nicodème. Celui qui jamais encore n'avait vu Jésus vient à la lumière, simplement parce qu'il agit selon la vérité. Déjà il est son disciple et est donc un signe en butte à la contradiction.

Il se heurte à ceux qui préfèrent les ténèbres à la lumière. Il essuie une bordée d'injures, puis se fait jeter dehors comme un malpropre.

La confession de foi de l'exclu (9, 35-38)

Apprenant qu'il a été jeté dehors à cause de lui, Jésus vient à la rencontre de l'ancien aveugle pour achever de lui ouvrir les yeux. Il lui demande : « *Crois-tu au Fils de l'homme ?* » (9, 35). La réponse du nouveau voyant est bouleversante de confiance et de disponibilité : « *Et qui est-il, Seigneur, que je croie en lui ?* » (9, 36). Devant Jésus, l'ancien aveugle se présente comme celui qui ne sait pas et qui cherche. Les pharisiens sont ceux qui savent et n'ont rien à apprendre. L'aveugle guéri a tout à découvrir. Il est prêt à devenir, par la foi, un authentique «voyant». Au cœur simple et purifié, Jésus peut alors se révéler.

« *Tu le vois; celui qui te parle, c'est lui* », dit Jésus (9, 37). C'est moins avec ses yeux de chair que par les yeux de la foi que l'ancien aveugle le découvre enfin. Tu le vois, il est *la lumière des hommes* (Jean 1, 14). Tu l'entends, il est *la Parole, le Verbe de Dieu* (Jean 1, 1).

¹³⁰ Jean pense évidemment aux pharisiens de son temps et actualise l'évangile. L'exclusion des disciples de Jésus de la synagogue n'a été pratiquée qu'après la chute de Jérusalem en 70.

Au terme de ce véritable dialogue baptismal, après le long et dur combat contre les puissances des ténèbres¹³¹, le nouveau disciple de Jésus, dans le prosternement de tout son être, confesse sa foi : «*Je crois, Seigneur, et il se prosterna devant lui* » (9, 38). C'est à une véritable naissance que nous assistons : «*En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu*», disait Jésus à Nicodème.

Au-dehors, la nuit est descendue, comme un rideau tombe à la fin d'un drame. Elle enveloppe les deux « exclus » dans l'éternité de leur communion. Mais il est des ténèbres qui résistent à l'Amour. «*Vous dites : Nous voyons! Votre péché demeure* » (9, 41), dit Jésus à ceux qui s'endurcissent dans la mauvaise foi et la dureté de cœur. Ils sont, dans ce récit, les seuls véritables aveugles.

g) Les images de la porte et du berger (10, 1-21)

L'homme que Jésus vient d'ouvrir à la lumière est bien de ces brebis dont il va dire maintenant qu'elles écoutent sa voix. Et de même qu'il vient d'opposer le véritable voyant à ceux dont la dureté de cœur enténébre le regard, Jésus va maintenant, dans un discours à la manière du prophète Ezéchiel¹³², dresser face aux mauvais bergers de son peuple, la figure rayonnante du Bon Berger qu'il accomplit en sa personne. De la bergerie du monde, il est à la fois la *Porte* et le *Berger*. Les deux images s'entrelacent, mais celle de la Porte domine jusqu'au verset 10. Celle du «*Beau Berger*»s'impose à partir du verset 11.

Jésus est la porte (10, 1-10)

En un premier temps, Jésus proclame qu'il est la Porte de la Bergerie. Il est, de toute éternité, la Porte choisie par le Père pour ramener à lui les brebis de son pâturage. Le Père, justement, ne serait-il pas ce mystérieux portier qui ouvre au Fils la porte des brebis et l'introduit dans le monde ? (10, 3). Jésus est l'unique porte vers le Père. L'ennemi, le mercenaire, le démon ne peut toucher le cœur profond de l'homme. Il ne pénètre chez nous que par effraction (10, 1). Jésus vient pour que les hommes aient la vie avec le Père et qu'ils l'aient *en surabondance* (10, 10). L'unique porte qu'est Jésus, beaucoup l'empruntent à leur insu, comme le rappelait le Concile de Vatican II, ceux «*qui ne connaissent pas l'Évangile du Christ ni son Esprit, sans qu'il y ait de leur faute; mais qui cherchent Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent d'agir sous l'influence de la grâce, de façon à accomplir sa volonté connue par les impératifs de leur conscience. Ceux-là peuvent obtenir le salut éternel*» (Lumen Gentium, 16). Dès le Prologue, Jean avait signalé que sont *enfants de Dieu* tous ceux qui, de par le monde, sont accueillants à la lumière divine (1, 12-13). «*Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique* » (3, 16).

Jésus, le Beau Berger (10, 11-15)

Comme il est l'unique Porte, Jésus est l'unique Berger. L'image de Dieu, Berger de son peuple, profondément enracinée dans la saga de l'Orient ancien, court à travers toute la Bible, surtout chez les prophètes¹³³, les psaumes et jusqu'au Cantique des Cantiques : «*Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui. Il paît son troupeau parmi les lis.* »¹³⁴ En s'inscrivant dans cette longue tradition, Jésus lui donne un ton très personnel. «*Je suis le Beau Berger...ο ποιμην ο*

¹³¹ On comprend que, suivant une antique tradition, ce très beau récit soit repris au cours des rites du catéchuménat préparatoire au baptême des adultes ou des enfants en âge de scolarité.

¹³² Ezéchiel 34. Voir aussi Isaïe 40, 11 et Jérémie 22, 2-3.

¹³³ Voir note 123

¹³⁴ Cantique des Cantiques 2, 16

καλος ». Beauté qui est tout à la fois bonté et vérité, et dont les Romains devenus chrétiens ont fixé les traits sur les fresques de leurs catacombes et les bas reliefs de leurs sarcophages. Beauté de la Parole « *pleine de grâce et de vérité* » (1, 14), beauté qui est resplendissement de la *Lumière du monde* (8, 12). « *Dieu dont la beauté naît de l'Amour !* », dira le poète mystique allemand Angelus Silesius. Jésus est le seul Beau, Bon et Vrai Berger. Il est le pasteur parfait. Tous ceux qui, avant ou après lui, ont revendiqué ce titre de pasteur du peuple sont *des voleurs et des bandits*, des usurpateurs et des mercenaires qui recherchent leur propre intérêt et *fui*ent à l'approche du loup (10, 12). Derrière la figure du loup, on devine l'Adversaire dont Jésus nous a dit qu'il *était homicide dès le commencement* (8, 44).

A l'opposé de tous ceux qui, directement ou indirectement, exploitent le troupeau à leurs propres fins, Jésus est le seul à pouvoir dire qu'il *donne sa vie pour ses brebis* (10, 11). Il est le Berger frappé que prophétisait Zacharie.¹³⁵ Ceci est tout à fait neuf dans la littérature biblique. Jésus est le Berger qui se *dessaisit* de sa vie pour ses brebis : Jean nous le dit, et quatre fois en ce seul passage (10, 11.15.17.18).

Autre innovation : alors que dans toute l'Écriture, les « *brebis* » désignent Israël seul¹³⁶, ici, dans la bouche de Jésus, l'expression « *brebis* » inclut les hommes du monde entier. Tous, quelque soit notre pays, notre langue, notre époque, nous sommes les brebis de l'unique Berger. « *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos; celles-là aussi, il faut que je les mène* » (10, 16).

L'unique enclos (10, 16-21)

Avec tous ceux qui sont au monde, comme avec chacun de nous, Jésus entretient dès maintenant une relation de communion très intime et personnelle : « *Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père* » (10, 14-15). Jésus m'aime du même amour dont il aime son Père et dont il est aimé de Lui. Du cœur du Berger au cœur des brebis, c'est le même courant d'amour trinitaire qui nous emporte dans le sein du Père. Dans sa sublime prière à la Trinité, la bienheureuse Elisabeth Catez s'écrie :

*« 0 Feu consumant, Esprit d'amour, " survenez en moi ",
afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe :
que je Lui sois une humanité de surcroît
en laquelle Il renouvelle tout son Mystère.
Et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature,
" couvrez-la de votre ombre ",
ne voyez en elle que le " Bien-Aimé
en lequel vous avez mis toutes vos complaisances " .¹³⁷*

Comment les brebis vivant une telle communion ne reconnaîtraient-elles pas entre toutes la voix de leur Berger ? Au seul timbre de cette voix, Jean Baptiste, *l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend, est ravi de joie à la voix de l'époux* (3, 29). Déjà se sentait rejointe, au plus profond d'elle-même, la bien-aimée du Cantique des Cantiques : « *Mon bien-aimé élève la voix, il me dit "Lève-toi, ma bien-aimée, ma belle, viens."* »¹³⁸

« *Il y aura un seul troupeau, un seul pasteur* » (10, 16) : ceux-là même qui paraissent habiter des régions inaccessibles, ceux qui gisent dans les ténèbres du refus de la lumière, voilà que le

¹³⁵ Zacharie 13, 7 : « *Frappe le pasteur, que soient dispersées les brebis* »

¹³⁶ Voir l'émouvant psaume 23

¹³⁷ Elisabeth de la Trinité, *Œuvres complètes*, tome Ia, page 201. Cerf, 1981

¹³⁸ Cantique des Cantiques 2, 10

Berger veut les rejoindre en se *dessaisissant* de sa vie. Et c'est avec un autre géant du Carmel, un des plus grands poètes espagnols, Jean de la Croix, que je vous invite à finir ce chapitre :

*Vois ce berger seul et tout désolé,
Sans nul plaisir, sans nul contentement,
A sa bergère appartient sa pensée,
Et tout son cœur par l'amour déchiré.*

*Il pleure, non d'être blessé d'amour
Et de se voir en telle affliction,
Au cœur pourtant il a été frappé;
S'il pleure, c'est de se voir oublié.*

*A la pensée du très cruel oubli
Où le laisse sa charmante bergère,
Il s'abandonne aux coups des étrangers,
Et par l'amour son cœur est déchiré.*

*Entendez-le : Malheureux que je suis!
Pour ma tendresse, elle n'a que mépris,
Voyez, voyez comment elle me fuit!
De son amour j'ai le cœur déchiré.*

*Le temps s'écoule. Enfin il est monté
Sur un arbre, ses bras sont grands ouverts.
Voyez-le mort, il reste suspendu,
Son cœur, hélas, d'amour est déchiré.¹³⁹*

¹³⁹ Jean de la Croix, *Œuvres complètes*, page 147. Cerf 1990

Chapitre 7 La fête de la Dédicace (10, 22 – 11, 54)

- a) Menaces de mort (10, 22-42)
- b) La réanimation de Lazare (11, 1-44)
- c) La décision de faire mourir Jésus (11, 45-57)

a) Menaces de mort (10, 22-42)

Jean évoque maintenant une nouvelle fête juive, après celles du sabbat (chap.5), de la Pâque ou *Pessah* (chap.6), des Tentes ou *Soukkot* (chap. 7-8). Maintenant, il s'agit de la Dédicace ou *Hanoukka*.¹⁴⁰ Le procès de Jésus arrive à son apogée. Le siège autour de lui se durcit : c'est l'hiver, note saint Jean. Au delà de la saison, ce sont les cœurs qui « sont gelés » (saint Augustin)¹⁴¹. Les ponts vont se couper. Bientôt on ne se parlera plus et le silence des mots va déchaîner la violence des gestes.

Jésus Messie (10, 22-30)

«Jusqu'à quand vas-tu nous tenir en haleine? Si tu es le Christ, dis-le-nous ouvertement. » A cette sommation provocante, Jésus répond prudemment. Le titre de « Messie » recouvre à son époque des attentes diverses, mais à très nette dominante politique et militaire. On espère une nouvelle guerre de libération contre les Romains, semblable à celle qu'avait mené avec succès Judas Maccabée contre les Grecs. C'est la raison pour laquelle Jésus ne répond pas directement, comme il l'avait fait à la Samaritaine.¹⁴² Il commence par souligner ses œuvres, les guérisons de l'infirmes de Bézatha et de l'aveugle de naissance. Les miracles étaient considérés comme les signes par lesquels le Messie se reconnaîtrait, mais le légalisme qui défend l'observance du sabbat ont empêché les témoins d'y discerner l'action de Dieu. «*Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu* », disait le Prologue (1, 11).

Puis, à partir du verset 26, Jésus reprend le thème du berger et du troupeau en insistant ici sur les brebis. Il constate que ses interlocuteurs ne sont pas de ses brebis qui, elles, écoutent sa voix et le suivent. «*Elles ne périront jamais et nul ne les arrachera de ma main* » (10, 28). Telle est la sécurité de celui qui se donne à Jésus. Personne ne pourra l'arracher de sa main, ni Sanhédrin, ni Grand-Prêtres ou Pilate, personne...

Vient alors le sommet audacieux de la révélation de Jésus : «*Moi et le Père nous sommes un* » (10, 30).¹⁴³ C'est la communion parfaite du Fils avec le Père en ce qui concerne le salut des brebis qui fonde l'absolue sécurité de celles-ci.

Jésus Fils de Dieu (10, 31-39)

Les Juifs commencent à ramasser des pierres pour le lapider. Jésus, avec vigueur, fait face et les interpelle vivement : «*Je vous ai montré quantité de bonnes oeuvres, venant du Père; pour laquelle de ces oeuvres me lapidez-vous ?* » (10, 32). Vient alors ce qui constitue le centre du procès contre Jésus : «*Ce n'est pas pour une bonne oeuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème, parce que toi, n'étant qu'un homme, tu te fais Dieu* » (10, 33).

¹⁴⁰ Fêtée en fin décembre, elle commémore la victoire de Judas Maccabée et la restauration du culte au Temple.

¹⁴¹ «*C'était l'hiver et ils étaient glacés ; ils ne faisaient pas d'effort pour s'approcher de ce feu divin* » (saint Augustin in Jo 44, 3).

¹⁴² Jean 4, 25.

¹⁴³ Le Concile de Chalcédoine se fondera légitimement sur ce verset pour affirmer, contre les Ariens, la divinité de Jésus.

Jésus se défend par un argument de type rabbinique, adapté à la manière de penser de ses auditeurs. Il cite le psaume 82, 6 : « *Moi, j'ai dit : Vous, des dieux, des fils du Très-Haut, vous tous ?* » Puis il emploie un argument a fortiori. Si l'Écriture applique l'expression « *vous êtes des dieux* » à ceux qui reçoivent la Parole de Dieu, à plus forte raison cela peut être dit de celui que vous accusez de blasphème et qui est le Fils de Dieu. L'Écriture prépare le chemin qui mène à reconnaître en Jésus le Fils de Dieu.

Cette révélation s'authentifie dans tous les actes de bonté accomplis par Jésus : « *croyez en ces œuvres* » Vient enfin ce qu'André Chouraqui appelle la *vertigineuse immersion d'amour* de Jésus, où culmine sa révélation : « *le Père est en moi et moi dans le Père* » (10, 38). Le Père habite en lui comme lui, habite chez le Père.

Mais au lieu de réfléchir aux œuvres de Jésus et d'y découvrir de mieux en mieux la Présence du Père, ils restent accrochés à leurs idées. Ils cherchent à l'arrêter. Mais Jésus s'éloigne.

L'exil provisoire de Jésus (10, 40-42)

Pour échapper à la juridiction de ses poursuivants, il va au-delà du Jourdain à l'endroit où le Baptiste exerçait son ministère. La boucle est bouclée. Symboliquement, sa mission est finie. Dans cet au-delà où il demeure, ses brebis viennent à lui que le Baptiste avait désigné comme le « *Fils de Dieu* » (1, 34). Déjà, en filigrane, se dessinent la Passion et la résurrection.

b) La réanimation de Lazare (11, 1-44)

Avec le splendide récit du retour à la vie de Lazare, nous arrivons à la fin de la première partie du quatrième évangile. Les personnages s'y succèdent les uns après les autres : seul Jésus occupe à tout moment la scène. Après une brève introduction, nous voyons successivement Jésus et ses disciples, Jésus et Marthe, Jésus et Marie, puis Jésus devant Lazare. A tout moment l'événement et sa portée symbolique se conjuguent et s'imbriquent l'un dans l'autre pour porter la pointe de la narration sur la parole de Jésus : « *Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra* » (11, 25).¹⁴⁴ La réviviscence de Lazare¹⁴⁵ est le septième des signes¹⁴⁶ de l'évangile johannique, celui qui annonce et préfigure *l'Heure* de Jésus, sa passion et sa résurrection.

Introduction (11, 1-6)

Tout commence comme dans un conte : « *Il y avait un malade, Lazare, de Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe. Marie était celle qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux; c'était son frère Lazare qui était malade* » (11, 1-2).

Lazare est situé par rapport à ses sœurs, dont l'une, Marie, est située du côté de la mort et du deuil. Lors de l'onction qu'elle donnera à Béthanie, Jésus dira : « *c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle devait garder ce parfum* » (12, 7).

Tout de suite, Jésus est qualifié comme l'Ami : « *Seigneur, celui que tu aimes est malade.* » (11, 3) ; « *or Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare* » (11, 5). Le rayonnement de l'amitié de Jésus n'éclate jamais autant que dans ce récit. Les deux sœurs n'ont même pas besoin de lui demander de venir guérir leur frère comme il l'a fait pour d'autres. Elles lui font simplement

¹⁴⁴ Dans toute la Bible, on trouve sept récits de retour à la vie : 1 Rois 17, 17-24 ; 2 Rois 4, 18-37 ; Marc 5, 22-43 (et ses // chez Luc et Matthieu) ; Luc 7, 11-17 ; Actes 9, 36-42 ; Actes 20, 9-12 et bien sûr la réanimation de Lazare.

¹⁴⁵ « Eléazar » dans sa forme hébraïque, ce qui signifie « *Dieu a aidé* ».

¹⁴⁶ Après les noces de Cana, le rétablissement de l'enfant du fonctionnaire royal, le relèvement de l'infirmes de Bethesda, la multiplication des pains, la marche sur les eaux et la guérison de l'aveugle de naissance.

dire : « *celui que tu aimes est malade.* » Il convient ici d'être très attentif au vocabulaire employé en grec. Trois mots dans cette langue désignent des réalités différentes de ce que nous appelons en français « amour ». Il s'agit de :

- *Ερως* : ce terme désigne la passion amoureuse, avec sa violence furieuse qui bouscule tout, mais qui est aussi capable de se détourner de l'objet de sa flamme pour se diriger vers une autre personne dans une ivresse plus incontrôlable encore. Pour les Grecs, cet amour a été déifié par le dieu *Ερως*, fils d'Aphrodite, la déesse de l'amour.
- *Φιλια* : signifie l'amitié, la sympathie réciproque, qui donne à l'être aimé autant qu'elle en reçoit. Ce type d'amour, comme le suivant, n'a jamais été divinisé par les Grecs.
- *Αγαπη* : exprime, de son côté, l'amour de tendresse et de préférence, qui va jusqu'à s'oublier pour chérir fidèlement celui-là même dont il n'a rien en retour comme cette affection douloureuse que peuvent éprouver des parents pour leur enfant ingrat. C'est ce mot *αγαπη* que les auteurs du Nouveau Testament (les lettres de Paul et de Jean) ont adopté pour désigner l'amour qui, en Dieu, unit le Père et le Fils, et qui s'épanche dans le monde par l'incarnation de la Parole. L'*Αγαπη* qui aime l'homme, non parce qu'il mérite d'être aimé, mais afin de le rendre aimable.¹⁴⁷

« *Ὁν φιλεις ασθενει* », dit le texte grec, ce qui signifie : « celui que tu aimes, d'amitié humaine, de sympathie affectueuse, est malade ». Les deux sœurs exposent simplement leur besoin, comme la mère de Jésus l'avait fait à Cana (2, 3). Bientôt nous verrons Jésus vibrer de toute sa sensibilité devant la mort de son ami et la douleur de ses deux amies. Sans retenue, sans raideur, il pleurera de tout son être, *il fond en larmes silencieuses* (le verbe grec *δακρυω*, dont c'est ici l'unique emploi dans le Nouveau Testament, par contraste avec le verbe *κλαιω* qui qualifie les sanglots démonstratifs et bruyants, - à ma manière orientale -, de Marie et des Juifs qui l'accompagnent). Il ne cherche ni à retenir ni à cacher son émotion. *Voyez comme il l'aimait*, ne pourront s'empêcher de dire certains des témoins. Il est impressionnant que ce soit justement dans ce récit, où plus que nulle part ailleurs Jésus révèle sa toute-puissance, que se montre autant sa vulnérabilité à la souffrance humaine, et à la plus commune de tous, celle du deuil d'un ami.

La mention qui suit paraît, au premier abord, d'autant plus incompréhensible : « *Quand il apprit que celui-ci était malade, il demeura deux jours encore dans le lieu où il se trouvait* » (11, 6). Pour l'éclairer, il faut lire le verbe grec employé au verset précédent : « *Jésus aimait Marthe, et sa sœur et son frère* » (11, 5). C'est le verbe *αγαπαν*¹⁴⁸ : « *ἠγάπα δε οἱ Ἰησους* ». Le terme, nous venons de le voir, est attribué par les auteurs bibliques à Dieu. Il désigne l'amour qui est en Dieu. Jésus aime Lazare et ses sœurs *en vue de Dieu*. C'est ce qui lui permet de parfaitement maîtriser sa sensibilité et son émotion. Il est bouleversé, pas anéanti. Pas un seul instant, il n'oublie sa mission. Il sait qu'il porte en lui le secret d'une vie sur laquelle la mort n'a pas de prise. Devant le coup au cœur qu'il reçoit à l'annonce de la maladie de Lazare, il se tourne d'emblée vers le Père et la mission qu'il lui a confiée : « *Cette maladie ne mène pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu : afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle* » (11, 4).

¹⁴⁷ Voir les fines analyses de Karin Heller dans « *Avoir la vie en son nom* », pages 144 à 150, Cerf 1999.

¹⁴⁸ Contre l'avis des exégètes qui argumentent contre ces nuances en disant que l'araméen n'a qu'un seul mot pour dire « aimer », je trouve les diverses colorations des verbes grecs trop lumineuses pour ne pas avoir été délibérément recherchées, au moins par le rédacteur final qui, lui, a bien écrit en grec ! (Voir aussi ces mêmes verbes *φιλειν* et *αγαπαν* employés en 21, 15-17).

Jésus et ses disciples (11, 7-16)

Voici que réapparaissent les disciples absents depuis l'épisode de l'aveugle-né. Après ces deux jours d'attente, Jésus leur dit : «*Allons de nouveau en Judée* » (11, 7). Aussitôt ils réagissent : «*Rabbi, tout récemment les Juifs cherchaient à te lapider, et tu retournes là-bas!* » (11, 8). Jésus leur répond des paroles quelque peu énigmatiques :

*«N'y a-t-il pas douze heures de jour?
Si quelqu'un marche le jour, il ne bute pas,
parce qu'il voit la lumière de ce monde;
mais s'il marche la nuit, il bute,
parce que la lumière n'est pas en lui »*
(11, 9-10).

On peut d'abord les comprendre dans le sens qu'il faut partir tant qu'il fait jour pour ne pas trébucher sur les chemins caillouteux de Palestine.¹⁴⁹ Mais nous voici trop familier de saint Jean pour ne pas en rechercher la signification profonde.

Jésus invite ses disciples à le suivre sans hésitation ni crainte. Il ne lui reste que quelques jours de lumière avant le combat des ténèbres. Mais il est la lumière du monde. Rester avec lui, c'est s'avancer, sans peur, à travers la nuit de la Passion. Mais celui qui marche dans l'obscurité sans lumière va trébucher. Pendant trois jours, les disciples seront comme morts, enfermés dans la peur, la douleur et le trouble. En relevant Lazare, il leur donnera un motif d'espérer contre la mort. Comme Lazare, les disciples remonteront de l'ombre de la mort pour reconstituer la communauté autour du Ressuscité.

Notons la réaction spontanée de Thomas¹⁵⁰ : «*Allons, nous aussi, pour mourir avec lui!* ». Etre disciple, c'est être, comme Thomas, à l'écoute du maître et marcher à sa suite jusqu'à la mort. Ils partent tous vers Lazare. Le miracle n'aura pas seulement lieu en raison de l'affection que Jésus porte à ses amis de Béthanie, mais pour manifester la Gloire de Dieu. Comme Moïse forçant un passage dans la mer (symbole de mort), Dieu fait entrer un homme (Lazare) et surtout son Fils (Jésus) dans l'injustice créée par le péché, pour y ouvrir un chemin de vie. Lazare est mort et Jésus se réjouit «*de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez* » (11, 15).

Jésus et Marthe (11, 17-27)

Jean nous transporte alors à l'entrée du village de Béthanie, où Jésus va rencontrer successivement les deux sœurs. Il y a déjà quatre jours que Lazare est mort, quatre jours, c'est-à-dire la mort réelle pour les Juifs de ce temps, lorsque le corps commençait à se décomposer. Marthe apprend l'arrivée de Jésus. Elle va à sa rencontre, tandis que Marie, prostrée dans son deuil, reste assise¹⁵¹ à la maison. Jésus présent, la mort ne peut garder la préséance. Ce départ place Marthe comme une croyante d'exception, le répondant féminin du «*disciple que Jésus aimait* ».

Elle reste confiante tout d'abord. Si elle laisse éclater sa douleur («*Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort* »), c'est pour aussitôt ajouter : «*Mais maintenant encore, je sais*

¹⁴⁹ C'est une réflexion de ma mère lors d'un voyage en Israël : «*j'admire d'autant plus Marie, qui s'est rendue en hâte chez sa cousine Elisabeth, en voyant le terrain escarpé et caillouteux de son pays !* »

¹⁵⁰ Son nom, comme le précise à dessein Jean, signifie le «*Jumeau* ». Chouraqui rapporte une ancienne tradition selon laquelle cet apôtre ressemblait étonnamment à Jésus. Personnellement, je préfère l'hypothèse selon laquelle il était réellement un jumeau et qu'à la différence d'autres frères (Simon et André, Jacques et Jean), il a suivi Jésus, *sans* son frère jumeau... ce qui représente un bien plus grand sacrifice !

¹⁵¹ Rester assis à terre durant sept jours faisait partie du rituel de deuil dans la famille du défunt.

que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera » (11, 21-22). Le dialogue se poursuit :

- « *Ton frère ressuscitera* » (11, 23).
- « *Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour* » (11, 24).

Marthe exprime ici la foi du judaïsme orthodoxe¹⁵², qu'elle connaît et partage. Mais Jésus veut l'amener plus loin. Car derrière le déchirement de son amie, il voit l'immense marée humaine soulevée par le désir de vivre et qui s'écrase contre le mur infranchissable de la mort. Il est maintenant face à l'Adversaire, le Prince de la mort, *le meurtrier dès le commencement* (8, 44). Lui, le Seigneur de la vie, venu en ce monde pour donner la vie, il va devoir affronter la mort jusque dans sa chair.

Mais sa vie donnée va briser le cercle infernal qui enferme l'homme dans le tombeau. Ce n'est pas seulement Lazare qui est prisonnier de la mort, c'est l'humanité entière qu'il faut arracher aux griffes de l'Adversaire. Et pour cela, un simple retour à la vie terrestre ne suffit pas. Il faut faire naître l'homme à une vie nouvelle, à une vie éternelle sur laquelle la mort n'aura plus de prise. Alors, souverainement, Jésus proclame :

- « ***JE SUIS la résurrection et la vie*** » (11, 25).

« **JE SUIS**... » C'est l'affirmation divine de Celui qui domine le temps et qui se définit tout entier en deux mots : « *résurrection* » et « *vie* », des mots qui font écho à la création. Jésus refait un monde nouveau. Il annonce la victoire définitive de la vie sur la mort.

- « *Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra; et quiconque vit et croit en moi ne mourra pas pour toujours. Crois-tu cela ?* » (11, 26).

Le croyant devient dès maintenant un « *vivant* ». Le germe de la vie éternelle est d'ores et déjà déposé en lui. Marthe alors passe du *savoir* à la *foi*. Ses convictions juives deviennent la foi proprement chrétienne. Elle a ce magnifique cri du cœur :

- « *Oui, Seigneur, je crois que tu es le Messie, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde* » (11, 27)

Elle se hisse ici à un sommet. Elle exprime d'abord sa foi juive (« *tu es le Messie* ») pour atteindre ensuite la nouveauté chrétienne (« *tu es le Fils de Dieu* »). Jésus, pour elle, est plus qu'Elie ou Elisée. Il est l'irruption du Dieu vivant parmi les hommes. Il fait vivre, à l'image de Dieu lui-même.

Oh certes Marthe reste humaine et reculera d'effroi en entendant l'ordre de soulever la pierre (11, 39). Comme nous, elle fait trois pas en arrière pour quatre pas en avant. Il demeure qu'elle reste comme ensoleillée par la parole de Jésus. Ne pouvant rien dire de plus, le cœur douloureux mais pacifié, elle va simplement chercher sa sœur pour l'associer à sa foi en Jésus.

¹⁵² Voir Daniel 12, 1-3, 2 Maccabées 7, 22-24 et 2 Maccabées 12, 43-45. Dans le Nouveau Testament, consulter Marc 12, 18-27, Actes 23, 6-8 et Actes 24, 15.

Jésus et Marie (11, 28-37)

«*Le Maître est là et il t'appelle* » (11, 28), dit-elle discrètement à sa sœur. Aussitôt Marie se réveille¹⁵³ et vient à Jésus. Elle est suivie du cortège des juifs en pleurs. Accablée par sa peine, plus blessée que sa sœur, elle exprime sa douleur avec les mêmes mots : « *Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort!* » (11, 32). Mais elle ne s'ouvre pas, dans la foi, à la toute-puissance de Jésus. Elle reste du côté du deuil et de la mort. La confiance qu'elle n'arrive pas à dire avec des mots, elle l'exprime pourtant en un prosternement de tout le corps. Devant ses sanglots, Jésus frémit, se trouble et finit par pleurer. D'aucuns y voient la preuve de son amitié pour la famille éprouvée : « *Voyez comme il l'aimait!* » (11, 36). D'autres, prévenus contre lui, font la remarque désobligeante : « *Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne meurt pas?* » (11, 37).

Contemplons un instant les larmes de Jésus... Elles sont d'abord celles de Dieu devant la mort qui sépare les êtres. C'est son frémissement d'horreur, de colère et d'indignation devant la mort qu'il n'a pas créée.

*«Dieu n'a pas fait la mort, il ne prend pas plaisir à la perte des vivants »
(Sagesse 1, 13).*

*«Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il en a fait une image de sa propre nature;
c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde »
(Sagesse 2, 23-24).*

Les pleurs de Jésus sont aussi ceux qu'il verse devant sa propre mort imminente. Il ne peut s'y soustraire, son Heure arrive. C'est pour elle que le Père l'a envoyé. Il s'engage dans l'ultime bataille contre l'Adversaire. La mort un jour est entrée dans le monde et détruit l'œuvre de Dieu. Il n'en sera plus ainsi. Bientôt «*le Prince de ce monde va être jeté dehors* » (12, 31). En entrant lui-même dans la mort, il va y faire réussir la vie. La tombe où on l'a déposé Lazare symbolise l'enfermement du mal. Jésus pleure devant Lazare comme il pleure devant moi ou toi, comme il pleure devant l'humanité au tombeau, c'est-à-dire l'humanité dans le péché. Il sait très bien que la faire sortir du tombeau, c'est se condamner à y entrer lui-même. Déjà, il entre en agonie...

*«C'est lui qui, aux jours de sa chair,
ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes,
des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort,
et ayant été exaucé en raison de sa pitié,
tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance;
après avoir été rendu parfait, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent
principe de salut éternel »
(Hébreux 5, 7-9).*

Jésus devant Lazare (11, 38-44)

Frémissant à nouveau en lui-même, Jésus se rend à la grotte, fermée d'une pierre, où l'on a déposé le défunt. Jésus dit : « *Enlevez la pierre !* » Marthe s'oppose : «*Seigneur, il sent déjà,*

¹⁵³ Chouraqui fait remarquer que la famille en deuil ayant l'habitude de jeûner et de veiller toute la nuit auprès du corps de l'être cher, il est possible que Marie, brisée de fatigue et de chagrin, se soit assoupie.

c'est le quatrième jour ! » Jésus réplique : « *Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?* » « *La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant* », commente saint Irénée.¹⁵⁴

Puis il lève les yeux au ciel, et dit une prière d'action de grâces, inspirée d'un psaume¹⁵⁵ : « *Père, je te rends grâces de m'avoir écouté, Je savais que tu m'écoutes toujours; mais c'est à cause de la foule qui m'entoure que j'ai parlé, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé* » (11, 41-42). Alors d'une voix forte, il appelle Lazare par son nom : « *Lazare, viens dehors!* » (11, 43). Jésus est vraiment le Serviteur annoncé par Isaïe « *pour dire aux captifs : "Sortez", à ceux qui sont dans les ténèbres : "Montrez-vous"* » (Isaïe 49, 9). C'est le cri vainqueur sur la mort, le cri qui arrache l'humanité de ses charniers et que se plaisent à représenter les tympanes de nos cathédrales médiévales. « *Ô mort, où est ta victoire ?* » lancera Paul comme un défi dans sa lettre aux Corinthiens.¹⁵⁶

« *Le mort sortit*, explique saint Irénée, *les pieds et les mains liés de bandelettes : c'était le symbole de l'homme enlacé dans ses péchés* »¹⁵⁷ « *Déliez-le et laissez-le aller* », dit Jésus (11, 44). Les linges qu'il garde encore montre que Lazare ne revient sur terre que temporairement. Il devra encore mourir plus tard. Il n'est pas ressuscité, mais restauré. Le processus de décomposition s'est arrêté et s'est inversé, mais ce n'est pas encore le monde nouveau que Jésus ouvrira par sa Pâque. Son retour à la vie est le signe d'une réalité qui n'éclatera que dans la Résurrection du Seigneur. Alors se réalisera pleinement pour Jésus, et, dans son sillage, pour toute l'humanité les paroles du psaume :

*«Les lacets de la mort m'enserraient, les filets du shéol (...)
Elle coûte aux yeux de Yahvé, la mort de ses amis.
De grâce, Yahvé, je suis ton serviteur, je suis ton serviteur fils de ta servante,
tu as défait mes liens. »*¹⁵⁸

La prophétie d'Isaïe sera accomplie :

*«Il a détruit sur cette montagne le voile qui voilait tous les peuples
et le suaire tendu sur toutes les nations;
il a fait disparaître la mort à jamais.
Le Seigneur a essuyé les pleurs sur tous les visages ».*¹⁵⁹

Le récit s'achève, nous laissant devant un Lazare muet. Quatre jours dans les ténèbres ont été pour lui la poignante attente du visage de l'Ami qui se révèle maintenant à ses yeux éblouis de ciel bleu. Qu'ajouter à cela, sinon une hymne de Grégoire de Naziance :

*« Sur ta parole,
trois d'entre les morts ont vu la lumière :
la fille du prince,
l'enfant de la veuve
et Lazare sorti du tombeau à demi décomposé...
Fais que je sois le quatrième. »*

¹⁵⁴ Adversus Haereses IV, 20, 7.

¹⁵⁵ Psaume 118, 28 : « *C'est toi mon Dieu, je te rends grâce, mon Dieu, je t'exalte; je te rends grâce, car tu m'as exaucé, tu fus pour moi le salut.* »

¹⁵⁶ 1 Corinthiens 15, 55.

¹⁵⁷ Adversus Haereses V, 13, 1.

¹⁵⁸ Psaume 116, 3.15-16

¹⁵⁹ Isaïe 25, 7-8.

c) La décision de faire mourir Jésus (11, 45-57)

Les réactions des témoins sont diverses. Si beaucoup croient en Jésus, d'autres vont rapporter ces événements aux pharisiens. Les autorités juives¹⁶⁰, depuis longtemps convaincues que Jésus la mérite¹⁶¹, se rassemblent et décident sa mort. C'est un homme dangereux qui va susciter en sa faveur un soulèvement populaire, entraîner la répression de l'occupant qui risque alors de détruire le Temple et la nation. Il devient urgent de le neutraliser.

Caïphe intervient avec fermeté. Grand Prêtre *cette année-là* (11, 49)¹⁶², il prophétise à son insu. Cynique, son propos est tiré du réalisme le plus platement politique : « *il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière* » (11, 50). Ici fonctionne à nouveau l'ironie johannique : de la bouche du principal ennemi de Jésus, comme jadis dans celle de Balaam¹⁶³, sort malgré lui la parole qui donne valeur de salut à sa mort. Et même, commente Jean, la mort de Jésus sera source du rassemblement en un « *des enfants de Dieu dispersés* » (11, 52). La liturgie antique s'est plu à reprendre ce thème, comme en témoigne ce passage de la Didachè 9, 4 : « *Comme ce pain dispersé sur les montagnes et rassemblé, est devenu un, qu'ainsi soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre dans ton Royaume* »

La rupture avec la Judée est consommée. Jésus s'éloigne et se réfugie à Ephraïm, aux confins du désert¹⁶⁴.

Le chapitre s'achève sur une transition avec la deuxième partie du quatrième évangile. A l'approche de la Pâque, les gens se posent des questions à propos de Jésus : va-t-il monter pour la fête au risque de se faire arrêter par les autorités juives ? Au cas où il tenterait de se cacher dans la ville durant les fêtes, les responsables du Sanhédrin donnent l'ordre de le dénoncer. Déjà l'Heure de Jésus va sonner. Terminons en citant le Choral numéro 29 de la Passion selon saint Matthieu de Jean-Sébastien Bach¹⁶⁵.

*O Mensch, beweine dein Sünde groß
Darum Christus sein's Vaters Schoß
Äußert und kam auf Erden;
Von einer Jungfrau rein und zart
Für uns er hie geboren ward
Er wollt' der Mittler werden
Den'n Toten er das Leben gab
Und legt' dabei all' Krankheit ab,
Bis sich die Zeit herdrange,
Daß er für uns geopfert würd',
Trüg' unser Sünden schwere Bürd'
Wohl an dem Kreuze lange.*

*O homme, pleure ton grand péché
Par lequel le Christ a quitté le sein de son Père
Pour descendre sur la terre;
D'une Vierge pure et tendre
Pour nous il est né ici
Afin d'être notre Rédempteur
Il a rendu la vie aux morts
Il a guéri les malades
Jusqu'à ce que soit venue l'heure
Où il serait pour nous offert,
Chargé du lourd fardeau de nos péchés
Il a durement porté sa croix.*

¹⁶⁰ Jean commet ici une erreur en y adjoignant les pharisiens. Le Sanhédrin comportait trois groupes : les Anciens (noblesse laïque), les Grands Prêtres (noblesse sacerdotale) et les scribes (les intellectuels, dont certains, à dire vrai, étaient pharisiens). Sans doute projette-t-il sur le temps de Jésus l'hostilité des pharisiens à l'égard de la jeune communauté chrétienne après la guerre juive contre les Romains de 70.

¹⁶¹ Voir 5, 18 / 7, 1.19.25 / 8, 37.40

¹⁶² C'est-à-dire l'année de la mort du Seigneur, pour Jean.

¹⁶³ Nombres 22-24.

¹⁶⁴ La localité palestinienne de Tayibeh, à 18 km au nord-est de Jérusalem est identifiée avec l'Ephraïm de Jean. Ce village, entouré d'olivieraies, est habité uniquement par des chrétiens arabes de trois confessions différentes. Charles de Foucauld y séjourna durant son séjour en Terre Sainte.

¹⁶⁵ Surtout si on peut l'écouter dans l'interprétation de référence (Grand prix de l'Académie Charles Cros 1999 / «*Cette Passion selon saint Matthieu est impossible à prendre en défaut* » - The Guardian / «*Cet enregistrement domine désormais la discographie* » - Le Monde de la musique) que notre compatriote gantois Philippe Herreweghe vient d'enregistrer chez Harmonia Mundi et qui a été commercialisée en novembre 1999.